

Georges Riat

FREE EDITION

*Le Village
endormi*

eBooksLib.com

Le Village endormi

Riat, Georges

[Table des matières](#)

[A propos de eBooksLib.com](#)

[Copyright](#)

Le Village endormi

Georges Riat

(1870/71–1905)

Le Village endormi

Roman

À Monsieur Adrien Hébrard

Directeur du Temps

Première Partie

I

LES FIANÇAILLES

Un matin pluvieux de juillet, le docteur Ozanne, maire de Remoncourt, et son fils, Pierre, reçu depuis peu agrégé d'histoire, se rendaient en voiture au village d'Apremont.

–Quel vilain temps ! fit soudain le jeune homme. Pas moyen de voir le paysage. Pour ma première sortie de vacances, je n'ai vraiment pas réussi !

–C'est curieux comme tu me rappelles ta pauvre mère ! Quand elle m'accompagnait, sa seule préoccupation était de regarder la nature et de rêver. Tu as les mêmes goûts qu'elle ; –n'étaient tes moustaches, – tes cheveux blonds, tes yeux bleus, ta petite figure ovale, ton teint pâle me feraient illusion. Tu es tout son portrait. Ah ! tu ne tiens guère de moi !

–Comme je te connais, cela ne devait pas t'amuser beaucoup, ces contemplations et ces rêveries. Que faisais-tu pendant ce temps-là ?

–Moi, j'essayais de dormir. Et, si tu le veux bien, je vais

encore en faire autant. Voilà plusieurs nuits que je passe à courir les routes de la montagne ; un peu de sommeil me fera du bien.

Il allongea ses jambes sous le tablier, cala sa grosse tête hirsute dans un repli de la capote, et ferma les yeux...

Alors, Pierre, songeur, évoquant la fine image de sa mère, morte depuis deux ans, se demanda quelle mystérieuse attraction avait rapproché deux êtres aussi dissemblables : l'un très grand, énergique, pratique en diable, et politicien dans l'âme, l'autre, petite, frêle de corps et de volonté, sentimentale, portée à la poésie, –et qui, malgré ces différences, avaient réussi à former un couple des plus aimants et unis.

–Allons ! c'est encore comme au temps de ta mère ! dit, au bout d'un instant, le médecin un peu dépité. Te sentir là, comme elle autre fois, me coupe le sommeil. Eh bien ! causons ; nous ne sommes pas si souvent ensemble...

Tiens, tiens ! le temps se lève ! Il fera peut-être une magnifique journée.

–Si tu pouvais dire vrai ! Ce brouillard, en plein été, glace les os, et on ne voit rien !

La voiture venait de quitter le village de Glay, et, suivant la route du Lomont, longeait une prairie où l'on entendait le ruisseau d'Yeuse glouglouter sous la brume. Soudain, la buée grise blanchit, se teinta de rose, papillota comme la poussière dans un rayon, puis, tout d'un coup volatilisée, tomba sur la plaine, qui, sous le soleil radieux, vibra de millions de diamants.

–Quelle merveille ! s'écria le jeune homme enthousiasmé. Et Apremont, là haut, dans le ciel, c'est féérique !

Le docteur lui-même, si médiocre admirateur de la nature qu'il fût, se surprit à goûter la splendeur de ce spectacle, et écarquilla les yeux pour mieux embrasser le paysage.

A un détour du chemin, la petite vallée se resserre brusquement, puis s'élargit en un triangle, sur la base duquel se dresse un contrefort de cette chaîne du Lomont, arête du Jura septentrional, qui forme frontière entre la France et la Suisse, à l'extrémité nord-est du département du Doubs, non loin du Mont Terrible et du Chasseral.

Sur les pentes rapides de cette montagne, c'est un assaut d'arbres de toutes essences : sapins, chênes, hêtres ou « foyards », bouleaux et trembles, qui se pressent en rangs serrés, comme une armée en bataille, et dont l'avant-garde vient border la ligne des roches calcaires, où le village d'Apremont s'allonge à pic sur le précipice. A droite, émerge

la flèche aiguë du temple protestant ; à gauche, le clocher à coupole comtoise de l'église catholique, et le bâtiment massif du couvent.

Bichette, que le docteur avait arrêtée un instant, reprit sa marche, gravissant la côte d'un pas égal, et, à mesure de l'ascension, le faîte de la colline semblait se hausser dans le ciel, qui était bleu azuré d'une pureté profonde. Les chêneaux de fer blanc, les épis des toits, les fenêtres entrouvertes, les tuiles vernissées et les ardoises des deux sanctuaires, les feuilles des arbres, la nature entière, en un mot, étincelait en une crépitation d'éclairs tandis que les insectes, à l'aise de se sécher bourdonnaient parmi la chaleur soudain éclosée.

–Ma foi, confessa le docteur, si je n'étais un mécréant, j'entonnerais volontiers un *Gloria in Excelsis Deo* ! Ce que c'est que d'être avec un poète ! Bien des fois, depuis seize ans j'ai vu ce spectacle ; du diable s'il m'avait touché !

–J'avoue que je n'ai jamais été autant ému ! Quelle admirable situation à cet Apremont !

–Malheureusement, il n'a que cela, et c'est peu par le temps qui court, pour un chef-lieu de canton. Pense donc qu'il compte à peine six cents habitants, des petits cultivateurs vivant béatement sur leur patrimoine, sans initiative ni avenir. Pas d'eau sur ce rocher, sinon celle des

toits ; donc, impossibilité à une usine, je ne dis pas d'y vivre, mais seulement de s'y installer ; avec cela, un site presque inaccessible et reulé aux fins fonds du canton ; toutes les commodités, comme tu vois. C'est le village endormi par le goût des gens, et aussi par la force des choses.

–Le village endormi !... un titre de roman !...

–Tandis que Remoncourt a bien près de quatre mille habitants, et ce chiffre doublera avant une vingtaine d'années. Il deviendra un des centres les plus industriels de la région, et dépassera peut-être Montbéliard, comme Montbéliard a fait de Saint-Hippolyte... De plus, il est tête de ligne de tramway, alimenté d'eau par le Gland, qui est de force à actionner n'importe quelles usines : et, enfin, il est central, chose essentielle.

–De sorte que, dans ta pensée, c'est le futur chef-lieu de canton...

–Je fais tous mes efforts pour y arriver. La préfecture et le conseil général penchent de notre côté. Mais nous avons à lutter contre des adversaires résolus : contre le conseiller général, M. Froidevaux, qui est natif d'Apremont et y habite, contre le maire, M. Fleury, lui-même, enfin, contre le haut canton, « le Plateau », des villages qui crient comme des putois quand on touche à leurs privilèges. Tu vois que ce n'est pas petite affaire, et nous autres, les gens du bas, « le

Vallon », comme ils nous appellent, nous n'avons qu'à bien nous tenir.

–Oh ! vous réussirez, parce que vous êtes le nombre. C'est égal, je le regretterai : Apremont est pittoresque, il a son histoire, ce n'est pas un parvenu...

–Allons ! bon, voilà que tu chevauches le dada de Fleury ! C'est le cas de le dire : qui se ressemble s'assemble...

Pierre rougit à cette allusion, détourna la tête pour cacher son trouble, et se mit à regarder, comme s'il ne l'avait jamais vue, la jument qui s'était arrêtée, au sortir du bois, pour s'abreuver à une source suintant des communaux dans une auge, en un filet clair ainsi que du cristal, parmi les menthes et les salicaires.

–Tiens, fit-il, tu laisses boire Bichette ; mais elle est en nage !

–Qu'importe ! il y a encore un rude coup de collier à donner ; elle n'aura pas le temps de se refroidir. Cet Apremont est étonnant ; on croit le toucher à chaque lacet de la charrière ; un contour vous en éloigne d'une demi-heure. C'est une côte qui doit te paraître interminable.

–Pourquoi donc ?

–Dame ! c'est que Suzanne Fleury est au bout... Allons ! jusqu'ici tu as toujours été un peu mystérieux avec moi. On ne peut pas dire que tu me gâtes de confidences. Voyons, raconte–moi tes amours comme à ton meilleur ami ; cela nous occuper jusqu'au–dessus.

Le jeune homme ne demandait pas mieux que d'épancher son cur, et il déroula ses souvenirs sentimentaux dès le commencement. Les premiers remontaient à son arrivée au collège de Montbéliard, douze ans auparavant. Dès le premier dimanche, à l'église paroissiale, il remarqua près d'un pilier, dans la chapelle Saint–Ferréol, non loin de lui, une délicieuse enfant, qui avait une longue natte de cheveux châtain clair, et qui priait avec une grande ferveur.

–Dis donc, lui chuchota un ancien, Jean Lorient, alors élève de quatrième, pour un nouveau, tu reluques bien les filles !

–C'est que je crois bien reconnaître cette petite–là ; comment l'appelles–tu ?

–Suzanne Fleury ; c'est la fille du professeur d'histoire, un qui n'est pas facile, tu sais, et qui vous fait travailler dans les grands prix. Comme il s'empporte souvent, on l'appelle « *Soupe au lait* ».

–Je ne me rappelle plus où je l'ai vue.

Ainsi déguisa-t-il sous un mensonge l'impression très vive qu'il avait éprouvée et qui s'accrut encore les dimanches suivants. Bientôt la fillette finit par remarquer ce garçon dégingandé, dont elle sentait les yeux toujours fixés sur elle, pendant l'office. A son tour, elle se mit à le regarder à la dérobée, puis en face ; il lui sourit ; elle lui sourit ; et ils échangèrent désormais, sans se parler, de douces conversations.

Dès lors, il se prit pour l'histoire d'un goût extraordinaire, qui ravit d'aise M. Fleury. Non seulement il apprit les notions rudimentaires qu'enseignait le professeur sur les peuples orientaux, mais il emprunta les livres de Maspero et de Dieulafoy à la bibliothèque du collège, et fit des compositions, qui eurent l'honneur d'une lecture publique. Bien plus, le principal, M. Pérennès, le complimenta chaudement devant tous les élèves assemblés à l'occasion du Nouvel An, et M. Fleury, prenant la parole, renforça encore ces félicitations.

—Je ne pense pas m'avancer beaucoup, dit-il pour conclure, en prédisant à cet élève le plus brillant avenir dans les sciences historiques. Pierre, en signe particulier de mon contentement, j'ai le plaisir de t'annoncer qu'après entente préalable avec ta famille et M. le principal, je te ferai sortir dorénavant chaque fois que tes parents ne pourront venir à Montbéliard.

Pierre n'en croyait pas ses oreilles, et son ravissement fut extrême, comme celui qu'il éprouva lors de sa première rencontre avec la fillette. Timides tous les deux, ils ne savaient comment s'aborder au parloir, quand le professeur brusqua la situation.

–Allons ! mes enfants, embrassez–vous comme de bons petits camarades que vous serez désormais.

A ces mots, ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre avec une fougue, qu'un psychologue plus perspicace que M. Fleury aurait jugée tout au moins singulière ! Le professeur, qui avait toujours regretté de n'avoir pas de fils, dont il eût dirigé l'instruction, se consola, en s'occupant de Pierre comme s'il avait été son propre enfant. Et la fleur d'amour, éclosée à l'église, parmi l'encens et les psaumes, s'épanouit peu à peu dans le logis du professeur.

–C'est tout de même curieux, ton aventure, fit le docteur pensif.

–Alors, je ne t'ennuie pas ?

–M'ennuyer ! Tu me rajeunis. Il me semble être encore au temps où je faisais huit kilomètres, à pied, chaque soir, pour aller à « la veillée » chez ta mère, à Dannemarie. Je la revois au « poêle », sous la suspension, près de la table ronde au tapis bleu, toute à ses crochets. Quels projets d'avenir nous

nous sommes chuchotés, tandis que le coucou de la Forêt–Noire précipitait les heures !... Allons ! continue ! Tu ne peux pas te figurer combien tu m'intéresses.

Pierre dit alors les dates marquantes de leur amour : la première fleur échangée, séchée l'une dans le *Gradus ad Parnassum*, l'autre dans le livre de messe, où elles sont encore ; la première mèche de cheveux, qui devint un porte–bonheur dans leurs bourses ; les premiers baisers qu'ils se donnèrent une soirée de Noël, alors qu'ils attendaient, auprès du feu, le moment d'aller aux offices de la nuit.

Ce furent ensuite les émotions partagées au moment du baccalauréat, la séparation, quand il fallut aller à Besançon pour préparer la licence d'histoire, une nouvelle séparation, plus douloureuse encore que la première, au moment du départ pour Paris ; enfin les lettres échangées, brûlantes de tendresses, et, aujourd'hui, la joie du retour...

–Eh bien ! mon garçon, conclut le docteur radieux, je suis très content de ton choix. Suzanne est une petite très affectueuse, peut-être un peu trop sentimentale, mais avec toi, cela tombe à pic ! en outre, bonne ménagère et, ce qui ne gâte rien, jolie fille. Comme la préparation de ton doctorat, à Paris, va te laisser des loisirs, je serais d'avis que tu te maries cet automne. Qu'en penses–tu ?

–C'est notre plus cher désir.

–« Notre » ; alors tout va bien. Je me charge des négociations avec Fleury... Mais il y a une ombre à ce tableau ; j'aime mieux te prévenir, car un homme averti en vaut deux. La figure du docteur s'était subitement rembrunie, et son front se plissa de sa grosse ride soucieuse.

–Tu m'effrayes, fit l'amoureux. Qu'y a-t-il donc ?

–Il y a que Fleury me bat froid, à propos du canton. Il ne veut pas entendre parler du transfert, dont l'idée seule le met en fureur. On l'a même élu maire d'Apremont pour s'y opposer de toutes ses forces, et de toutes les influences dont il peut disposer encore, malgré sa mise à la retraite. Si j'ai été nommé conseiller d'arrondissement, l'année dernière, on peut dire que c'est à son corps défendant. Or, le transfert se fera, et très tôt, j'espère. Je ne voudrais pas que cela gênât en rien tes combinaisons.

–Suzanne m'a écrit plusieurs fois à ce sujet ; et, sous l'enjouement habituel de ses lettres, j'ai deviné une certaine inquiétude.

–Tu vois, je l'aurais parié ! Eh bien ! c'est à nous d'être assez diplomates, car je ne puis plus reculer ; le préfet me pousse l'épée dans les reins, et l'affaire est imminente.

–Il me paraît invraisemblable que M. Fleury me fût souffrir de votre politique !

–C'est évident ; et puis, il aime trop sa fille, il t'aime trop pour cela. A ta place, je n'aurais aucune crainte.

–Au moins, sois très prudent.

–Que me recommandes-tu là ! Tu sais bien que je n'ai que toi au monde, et que c'est à cause de toi seul que je me suis consolé de la mort de ta mère. Crois-moi, tout s'arrangera.

–Comme il me tarde d'être fixé !

Bichette, blanche d'écume, reprenait haleine un instant, au dernier contour de la charrière, quand une petite vieille en jupe courte, « bricotière » de son état, ayant au bras un cabas plein de contrebande, déboucha d'un chemin de traverse, et s'arrêta net devant la voiture.

–Alarme ! Due, Jésus, Marie, Jôset, c'est monsieur Pierre ! glapit-elle. Bonjour, messieurs. J'espère qu'on va être content chez M. Fleury ! Tous les matins, depuis dimanche, il me demande si vous êtes arrivé ! Vous allez toujours bien, monsieur Pierre ?

–Très bien, Clélie, et vous aussi, à ce que je vois. Vous passerez le lundi à la maison, comme les autres années, pour

mes cigarettes ; j'ai aussi de vieux habits pour votre gendre.

–Merci bien d'avance, monsieur Pierre. Vous êtes toujours aussi bon ; je vois que Paris ne vous a pas changé ; tant mieux pour les pauvres gens ! Allons ! à la « revoyure », messieurs !

Elle disparu ! à pic, sous les branches, dans la sente, et les cailloux commencèrent à dégringoler sous ses pas.

–Tu vois, Fleury t'attend, fit le docteur rasséréiné ; c'est bon signe. Va vite le voir. Je te rejoindrai après ma consultation, dans deux heures, et nous aurons le temps de rentrer pour midi à Remoncourt.

Tandis que M. Ozanne, ayant remis son attelage aux soins du domestique Arsène, entrait à l'hôtel du Cheval Blanc, dans le « poêle » duquel il recevait les malades chaque samedi, Pierre gagna la place des Tilleuls, qui est le centre d'Apremont. Autrefois, des foires importantes s'y tenaient, sous les ombrages des arbres séculaires. Maintenant, elle n'est plus qu'une promenade magnifique, au sol tapissé de vert par un long gazon, que ne foule jamais personne.

Tout autour se tassent des maisons trapues, aux toits cassés à chaque extrémité, selon la mode comtoise. Elles se composent, en général, d'un corps de logis avec la cuisine donnant sur la rue, le « poêle » ou salle à manger et de

réunion, les chambres au-dessus, et d'un bâtiment contigu, qui comprend l'écurie, la grange s'ouvrant par une haute porte en arc surbaissé, et le charrit, ou remise. Au bout de la place se dresse le clocher grêle de l'église, dont la coupole à arêtes est surmontée d'un lanternon, qui abrite la petite cloche.

En cette place immense, nul bruit : le silence, et la solitude. On eût dit que les habitants, cloîtrés dans leurs logis, n'en sortaient que pour s'esquiver vers les champs. A peine, par instant, un aboiement de chien, les cocoricos d'un coq en bonne fortune attestaient la vie en ce néant...

–C'est bien le village endormi, pensa le jeune homme. Quel calme ! quelle mort !...

A pas étouffés par l'herbe, il s'avança vers une maison à volets verts, près de l'église ; un petit jardin la précède, aux corbeilles bordées de buis, qu'ombragent des sorbiers. Un carillon lointain répondit à son coup de sonnette.

–Eh ! voilà monsieur Pierre, s'écria la vieille servante Brigitte, au service de M. Fleury depuis plus de trente ans. Monsieur est là-haut, dans son cabinet.

–Et Suzanne ?

–Ne croyez–vous pas que c'est de la male chance ? Il a fallu qu'elle aille voir une de ses cousines de Pierrefontaine, qui vient de se casser le bras en cueillant des cerises. « Mais, tu diras bien à Pierre, qu'elle m'a dit, que je serai rentrée vers onze heures, et qu'il m'attende. »

Voilà ma commission faite.

–Merci, Brigitte. Tout le monde va bien ?

–Comme vous. C'est drôle ; je ne pensais pas que vous vous porteriez aussi bien dans ce satané Paris !... C'est mademoiselle qui va être contente ! Vous pouvez dire que vous m'en avez fait faire des promenades jusqu'à la poste pour avoir plus tôt vos lettres ! Combien avez–vous de vacances ?

–Presque six mois, Brigitte, jusqu'en décembre. Vous n'avez pas fini d'être encombrés de mes visites !

–Oh ! si on peut dire ! Venez donc tous les jours, et même restez chez nous. On ne demande que cela !

Le parquet du premier gémit sous un pas pesant, et M. Fleury se pencha sur la balustrade.

–Je ne me suis pas trompé. C'est encore cette bavarde de Brigitte qui fait des siennes... Vite, il descendit l'escalier, et,

embrassant son ancien élève :

–Bonjour, Pierre ; je suis bien content de te revoir. Y a-t-il du temps que tu nous as quittés !... Voyons, que je regarde notre nouvel agrégé, l'espoir des nouvelles couches universitaires !... Eh ! tu te portes comme un charme !

–Et vous aussi, ma parole, vous rajeunissez !

–Flatteur !

–C'est la pure vérité. Écoutez, l'année dernière encore, je vous avais retrouvé obèse, comme vous étiez à Montbéliard ; votre figure était rouge et apoplectique. Aujourd'hui, vous voici dégagé et vif. C'est une vraie métamorphose.

–C'est que je m'ankylosais dans ma chaire et dans mes études d'érudition. Maintenant que je suis maire d'Apremont, je marche à journée faite pour visiter les coupes de la commune, préparer les marchés et les ventes, stimuler les uns et les autres, tâcher de redonner un peu de vie à notre chef-lieu de canton, qui en a bien besoin. Et puis, je me suis passionné pour la botanique et la géologie, où je serai bientôt de première force, de sorte que quand je n'ai plus de courses d'affaires, j'en combine pour mon agrément.

–Tout s'explique. Suzanne m'avait bien parlé de ce revirement dans ses lettres, mais je ne le croyais pas aussi complet. Enfin, le résultat, c'est qu'on ne vous donnerait pas plus de cinquante–cinq ans, et vous en avez soixante–deux : c'est admirable !

A entendre ces compliments, qu'il savait mérités, M. Fleury se dilatait d'allégresse, et son contentement s'augmentait de la surprise, non jouée, que le jeune homme manifestait.

–Je suis bien heureux de ce que tu me dis. Mais ne va pas croire « pour autant » que j'ai abandonné mes travaux d'érudition ! Tu vas voir, là haut, ce que j'ai fait depuis ton départ : j'y tiens plus qu'à la prunelle de mes yeux.

–Le contraire m'eût bien étonné de votre part.

–J'y consacre toutes mes matinées, et cela fait des heures, au bout du mois. Suzanne monte m'aider, quand le ménage, ses lectures ou sa correspondance avec toi le lui permettent. A propos, Brigitte t'a dit qu'elle était à Pierrefontaine ?

–Oui, et je le regrette beaucoup, parce que nous rentrons dîner à Remoncourt.

–Ta–ra–ta–ta ! Tu dîneras ici avec ton père, ou je me brouille avec lui ; nous ne sommes pas déjà si bien ensemble

depuis quelque temps. Brigitte, allez dire au docteur que nous l'attendons pour midi, et que je n'admets pas de refus. Maintenant, viens, que nous causions.

Ils montèrent au premier. Le bureau de M. Fleury est une grande pièce carrée, plafonnée de solives apparentes, blanchie à la chaux, meublée de bibliothèques, d'un grand bureau noir, de chaises rembourrées, et, ornée de ces mille liens, si importants pour l'agrément de la vie, où l'on reconnaît l'industrielle main d'une jeune fille.

Pierre embrassa d'un regard cette intimité toujours semblable, et, par cela même, émouvante ; puis, il courut à la fenêtre, ouverte au grand large. D'abord, il contempla le vallon, qui s'évase dans la brume jusqu'à Glay, dont les toits ferment l'horizon très bas ; ensuite, il se pencha sur les géraniums du rebord, et plongea sa vue dans le précipice qu'arrondit la roche où le village est construit, jusqu'à la source de l'Yeuse, à trois cents mètres plus bas environ ; des sapins et foyards y croissent comme ils peuvent, parmi la terre rare des crevasses. Enfin, il releva la tête vers l'immensité du ciel, qui paraît d'autant plus vaste aux gens du vallon, qu'ils l'aperçoivent d'habitude comme du fond d'un puits.

— Cette vue est admirable, fit le jeune homme d'un air grave. Chaque fois que je viens ici, c'est pour moi un émerveillement. L'uvre de Dieu est sublime.

–Je comprends ton enthousiasme, bien que l'accoutumance m'ait un peu blasé sur ces émotions, car je n'ai qu'à lever le nez de dessus mes livres pour avoir dans ma rétine toute cette vallée. Mais, de temps à autre, l'imprévu et l'extraordinaire me jettent dans l'état où tu es dans ce moment. Ainsi, ce matin, il faisait un brouillard très épais...

–Nous étions dessous depuis Meslières.

–Il ne dépassait pas le rebord de la roche, là, à une dizaine de mètres de nous ; à peine les crêtes émergeaient–elles ; de sorte que j'avais sous mes yeux un océan blanc, qui s'allongeait à l'infini, sous le soleil. Je n'ai jamais vu spectacle aussi beau... Cherches–en donc de ce genre à Remoncourt !

Ces dernières paroles avaient été dites d'une façon si acerbe, que Pierre s'arracha net à sa contemplation. M. Fleury était repris de son dada ; ses lèvres tremblaient de colère à la pensée du crime de lès–Apremont, qu'on s'apprêtait peut–être à commettre, et ses doigts battaient sur la table la charge des leçons mal sues.

–Non, tu sais, reprit–il au bout d'un instant, d'un ton qu'il s'efforçait de calmer, ce que je suis agacé d'entendre ton père, qui n'est pas un imbécile pourtant, bien loin de là ! vanter ce village de parvenus, qui n'a rien, rien pour lui : pas

de pittoresque, pas d'histoire, rien ! tandis que le nôtre en a à revendre, Dieu merci !... Mais, tu ne réponds rien ; en douterais-tu par hasard ?

–Qu'allez-vous penser là, mon cher monsieur Fleury ? Je vous abandonne tout à fait Remoncourt, où je ne reste que parce que mon père y habite. Vous savez bien que j'ai toujours aimé les beaux sites et les villages historiques.

–A la bonne heure ! Ah ! si ton père était comme toi ! Mais l'intelligence et le goût du passé, il ne les a pas ! Je vais t'en donner une preuve entre cent. Un jour, je prends la peine de lui dire qu'un membre de l'Académie de Besançon venait de retrouver et de publier la charte de commune concédée à Apremont, en 1308, par Thibaud, sire de Neuchâtel ; pièce capitale, n'est-ce pas, pour l'histoire même de la province. Sais-tu ce qu'il m'a répondu : « Voyons, mon cher Fleury, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? » Et si tu avais vu son air !...

Le professeur tâcha d'imiter cet air, bombant la poitrine, rejetant la tête en arrière, et agitant les mains à hauteur de la bouche. Il était si amusant ainsi, mi-fâché au souvenir de l'algarade, et mi-content d'arriver à la contrefaire si bien, que Pierre éclata de rire.

–Enfin, continua M. Fleury, ils veulent la peau d'Apremont, mais ils ne l'ont pas encore ; le canton restera

ici, ou nous sauterons. Quand on pense qu'ils maltraitent ainsi un village qui, pour l'intérêt historique, vient tout de suite après Besançon, Dôle et Montbéliard ! Tu vois ces boîtes de fiches ? Tout Apremont est là, reconstitué siècle par siècle jusqu'à la Renaissance et, depuis, presque année par année. Je te défie d'en trouver le millième pour Remoncourt... Et nous avons eu l'honneur d'être assiégés, en 1814 !

–Comment ? Racontez–moi vite cela !

–Oui, j'ai retrouvé une relation très curieuse de ce siège, et, puisque tu t'y intéresses, je vais t'en donner la primeur.

Avec une satisfaction sans pareille, M. Fleury plongea la main dans la poche de sa redingote, en retira un étui, essuya le verre de ses lunettes, qu'il cala bien d'aplomb sur son nez, et commença de lire un cahier de papier bleuté, qui se trouvait étalé sur sa table. Pierre apprit ainsi que, l'année de l'Invasion, le gouverneur de la place se trouvait être un capitaine du nom de Calame.

–C'était un brave homme, sorti du rang, qui eut des velléités d'organiser la défense d'Apremont, quand il y arriva ; mais que voulais–tu qu'il fût avec une dizaine d'hommes oisifs, oubliés là par l'Empire, et qui aimaient mieux courir les cabarets et les filles que de faire l'exercice ? Il s'était engourdi comme les autres, à la longue ; tu vas voir

qu'il s'est réveillé. Soudain, la nouvelle se répand qu'une petite troupe bavaroise s'approche, commandée par le capitaine Heidegger, qui avait sous ses ordres vingt-cinq hommes du 4^e régiment de chevau-légers, et une compagnie de tirailleurs du 5^e régiment de ligne, conduite par le capitaine Engelhard. Tu saisis bien ?

–Parfaitement.

–Oui, mais, pour la suite, le manuscrit est un peu embrouillé, et, toute réflexion faite j'aime mieux t'expliquer moi-même ce qui s'est passé devant les lieux qu'on voit d'ici, sans se déranger.

Ils allèrent à la fenêtre, et, avec chaleur, M. Fleury indiqua sur la colline même la stratégie du siège. Les ennemis, s'attendant à une défense héroïque, emploient la ruse. Engelhard dissémine ses soldats dans les taillis et à la lisière des communaux, et, comme la journée est splendide, le soleil fait étinceler les armes sur toute la côte.

–Tu comprends ; par cet artifice, il pensait tromper les défenseurs d'Apremont sur le nombre réel des assiégeants et les faire renoncer ainsi à toute idée de résistance. Admire son astuce ! L'histoire abonde en exemples de cette ruse, qui a été employée même par les plus grands capitaines...

Alors, Heidegger s'avance sous bois, à pas lents, avec ses chevau-légers ; puis, à la sortie, la troupe pique un temps de galop, les bêtes lancées à fond de train, en quelques minutes arrive à la porte grande ouverte, et, stupéfiée, pénètre dans le village, où il n'y avait âme qui vive, chacun s'étant réfugié dans les caves. Enfin, sur le pont-levis du château, ils trouvent le vieux Calame, astiqué comme pour une revue, et qui, les larmes aux yeux, avec une grande dignité, remet son épée à l'ennemi.

–La relation anonyme rapporte ses paroles, qui méritent d'être publiées : « Mon capitaine, je suis seul ici ; le gouvernement m'a abandonné ; je vous rends cette place qu'il m'a été impossible de défendre ; soyez bon pour notre population qui ne demande qu'à vivre en paix. » N'est-ce pas admirable ?

Pierre, condescendant, opina du bonnet, songeant, non sans malice, que M. Fleury ne mettait pas plus d'entrain, au collège de Montbéliard, à raconter le siège de Paris par les Normands, ou la capitulation de Bréda. Vite, il réprima cette ironie, pour ne point contrister la figure rayonnante de son ancien maître, et la racheta, en sollicitant la suite du récit.

–Ce qui se passa après ? Eh bien ! les lignards de la côte, n'entendant point de coups de fusils, s'imaginent que leurs camarades sont tombés dans un traquenard. Alors, fous de rage, ils escaladent à leur tour la charrière, bien décidés à

tirer des habitants une éclatante vengeance, se précipitent tête baissée dans la grande rue..., et trouvent les chevau-légers attablés à l'auberge avec les gens d'Apremont revenus de leur panique. Tu penses s'ils se hâtèrent de prendre part à la fête !

–C'est très amusant.

–N'est-ce pas ? Et quand on dit que les Allemands n'aiment pas la plaisanterie ! Le général comte de Wiede, commandant en chef le 5^e corps austro-bavarois, décerna au capitaine Heidegger le titre de marquis d'Apremont. Je gage que celui-ci n'a pas du s'en prévaloir souvent !

–Et Calame, qu'est-ce qu'il est devenu ?

–Il a obtenu une solde de retraite de 1.200 francs, le 28 mai 1814, et il est mort, l'année suivante, au village d'Allenjoie. Le pauvre homme n'en a pas profité longtemps ! Il fut remplacé, le 10 février 1816, par Jacques-Claude-Martin de Marivaux, lieutenant de roi de 4^e classe, qui fut mis à la retraite en 1818, la place ayant été supprimée par une ordonnance royale du 29 octobre 1817.

–Vous avez là un amusant chapitre pour votre grande Histoire d'Apremont...

–Et qui est d'un intérêt général ! Je t'avouerai que je m'applique en cela à ne pas ressembler à certains érudits de province, qui ne voient pas plus loin que leur clocher.

–Ah !... Quand votre livre paraîtra–t–il ?

–Oh ! Je n'en sais rien encore. C'est long d'épuiser un pareil sujet ! Et puis, il y a tant d'obscurités ! Tu vas en saisir la raison. Apremont appartenait au duc de Wurtemberg depuis le mariage de la dernière héritière de la seigneurie de Montfaucon avec Eberhard V, auquel elle avait apporté en dot la principauté de Montbéliard. Or, le Würtemberg tenait beaucoup à Apremont, parce que c'était une place frontière, qui pouvait au besoin s'opposer aux incursions des gens du prince évêque de Bâle, résidant à Porrentruy, et des Confédérés.

–C'était logique...

–Mais quand Louis XIV eut conquis la Franche–comté, en 1674, il imposa son protectorat à la principauté en jetant des garnisons françaises à Montbéliard, Héricourt, et Apremont. Et le traité de Ryswick, en 1697, maintint celle–ci pour faire observer les coutumes judiciaires de la comté dans les quatre terres d'Héricourt, Apremont, Clémont et Châtelot. Tu penses s'il y a eu des conflits dans l'application ! Enfin, Dieu merci, je commence à m'y reconnaître !

–Est–ce qu'il y a des vestiges de la première occupation française ?

–Mais oui, beaucoup ; et d'abord les remparts, construits sur les plans de Vauban. Allons en faire le tour, si tu veux ; c'est une promenade ravissante, et qui nous occupera jusqu'à midi.

Ils prirent un chemin rocailleux, qui dévale brusquement au bas de la place des Tilleuls, près d'une Vierge en pierre, élevée lors de la dernière « mission », et arrivèrent au bord de la roche ; puis, ils suivirent un sentier, côtoyant, à gauche, les jardinets que les habitants se sont ménagés sur l'avancée, et, à droite, les hautes murailles, construites de quartiers calcaires, tirés de la colline même. Pierre remarqua leur belle patine grise, parfois tachée de rouge par les suintements de minerai, parfois verdâtre, aux endroits où le lierre, les mousses et les saxifrages se sont décolorés sous la pluie et le brouillard.

–Voilà notre potager, fit M. Fleury, poussant le « barelot » d'une clôture. J'y tiens plus que je ne saurais dire. Ce n'est pas pour ce qui y pousse : quelque choux, des salades, des « herbes » pour la soupe, des haricots en rames, rien, quoi ! mais pour les heures que je passe ici à jardiner, dans cette solitude, sur l'abîme, devant cette vue splendide, et sous ces murailles du passé.

–Comme on voit bien d'ici la topographie du vallon ! Il n'y a pas beaucoup de places aussi bien défendues par la nature.

–Pour ma part, je n'en connais point. Regarde : voici l'Yeuse, que tu peux suivre jusqu'à son confluent avec le Gland, à Glay ; derrière nous, ce sont les Vaugondrys, du côté de Pierrefontaine, Villars et Damvant ; et là, à notre droite, c'est la Crochère, qui rejoint le Doubs, près de Pont-de-Roide. En somme, trois vallées aboutissant à notre rocher. Maintenant, allons visiter le château.

Ils firent le tour des murs, où l'on voyait encore les meurtrières et les traces des canons, remontèrent une ruelle, et sonnèrent à la porte d'un bastion, dont on avait muré les fenêtres sur la rue.

–Ce bâtiment, dit M. Fleury, est presque tout ce qui reste du château. Il a été construit au seizième siècle, dit-on ; mais je le crois bien postérieur ; c'est un point qu'il me reste à élucider.

Un bruit de clefs sous la voûte, un grincement de serrure, et la porte s'ouvrit sur une religieuse de la Retraite, habillée d'une ample robe crème, et dont la figure ratatinée sourit sous la coiffe blanche.

–Eh ! bonjour, monsieur le maire ; quel bon vent vous amène ?

–Bonjour, sur Nicéphore. Je vous présente mon jeune ami, Pierre Ozanne, qui désirerait voir l'emplacement de l'ancien château.

–Ah ! oui, monsieur Pierre, fit la tourière rougissante, dont mademoiselle Suzanne nous parle si souvent. Eh bien ! messieurs, entrez ; je vais vous conduire.

Ils traversèrent une cour, puis pénétrèrent dans le jardin par une poterne qui donne sur le couloir de la chapelle.

–Ce potager, continua-t-elle, est le plus grand du pays. Mais, à cette altitude du Lomont, il est bien difficile de faire venir quelque chose dans nos plates-bandes, sauf des choux ou des haricots. Nous essayons d'acclimater le buis ; vous voyez, il s'étiole. Quant à nos pommiers et à nos cerisiers, la bise du Lomont les maltraite comme si la mer n'était pas loin. Ils s'étaient approchés d'un puits, taillé en plein roc, sans aucune maçonnerie, et où une eau claire pétillait de bulles d'air qui, sans répit, montaient à la surface.

–Cette citerne est un mystère, expliqua la religieuse. D'où cette eau peut-elle provenir ? Comment passe-t-elle à travers des roches de calcaire, qui ont peut-être plusieurs kilomètres ? En tous cas, nous la vénérons comme une source miraculeuse ; elle a des vertus particulières pour les yeux...

–Hum ! Hum ! Ceci, ma sur, permettez–moi de vous le dire, c'est une autre question... Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette citerne était au milieu du château, dans la cour. Il comprenait un bâtiment principal flanqué de trois tours, que protégeait un fossé de plus de vingt pieds de largeur. De ce côté, se trouvaient la caserne, la poudrière et les magasins de munitions. Le château a été démantelé en 1817 ; ce qui reste, sauf le bastion, est du commencement de ce siècle.

–Quel dommage, soupira la religieuse, qu'on l'ait ainsi détruit de fond en comble ! Il aurait fait si bon rester dans ces vieilles maisons d'autrefois ! Heureusement qu'il y a encore les remparts ; madame la supérieure générale a bien recommandé de les conserver avec le plus grand soin...

–Et elle a bien raison, car ils sont des plus curieux. Tu vois, Pierre, ils sont triples : d'abord, la roche, puis une première enceinte, et, enfin celle–ci, qui était crénelée.

–Tiens ! s'exclama le jeune homme, qu'est–ce que toutes ces croix, sous le mur ? Il désignait un coin du talus, où pousse un gazon verdoyant, bosselé par endroits, et hérissé de croix blanches.

–C'est notre cimetière, répondit la tourière en se signant. Un jour, je serai là, plus ou moins loin de ce dernier tertre, selon la volonté du Seigneur. Il n'y a aucune inscription sur nos tombes, de sorte que ce sera l'oubli complet, mes

compagnes étant mortes à leur tour.

–Et vos parents ?

–Ils habitent l'Alsace ; et ne suis–je pas déjà morte pour eux ? D'ailleurs la mort anonyme, sans traces, n'a rien qui nous déplaît, croyez–le bien. Au contraire, la sépulture dans cette solitude est considérée comme une faveur par toutes nos surs ; car, au dire des voyageurs, la position d'Apremont ressemble à celle de Jérusalem, et nous nous figurons que là, sous nos pieds, à la place de l'Yeuse, c'est le Cédron et la vallée de Josaphat...

–Je ne vois pas en quoi...

–Mais, monsieur le maire, n'est–ce pas là que doit avoir lieu la Résurrection ?

Ils prirent congé, réprimant un sourire, et gagnèrent le boulevard, belle et large promenade, ombragée de frênes, qui occupe le bord de la roche, du côté de Villars.

–Quel plaisir de se retrouver à l'air ! s'écria M. Fleury. Derrière ces murs de couvent, il me semble toujours sentir le moisi. Je ne me vois pas en peinture dans cette maison.

–Moi non plus ; mais, chacun ses goûts.

–Quand je songe à cette bonne sur Nicéphore, qui passe sa vie à prêter des miracles à sa citerne et à rêver au cimetière !... Enfin, c'est son affaire !... Dis donc ? ne pourrais-tu pas me trouver l'étymologie du mot Vaugondrys, qui désigne le ravin et les communaux jusqu'à Villars ?

–Ma foi, non ; j'ai parcouru bien des fois ces sentiers pendant mes vacances ; l'idée ne m'est jamais venue de chercher cette étymologie.

–Eh bien ! j'en ai imaginé une, et je voudrais bien que tu la soumettes à tes anciens professeurs de l'École des Chartes. Tu sais que là, devant nous, dans ces roches, se trouve l'ancre d'une fée, la tante Arie, qui passait pour induire à mal les voyageurs.

–Oui, et même je n'étais pas rassuré autrefois, quand j'allais tout près.

–Bon, suis mon raisonnement. Vaugondry veut dire : Val de Gondry. J'ai cherché ce que pouvait bien être ce personnage ; et j'ai trouvé que Kundry était une pécheresse d'une grande beauté, que le magicien Klingsor envoyait pour séduire les chevaliers du Graal, Parsifal, entre autres, à Montserrat... Pourquoi ris-tu ?

–C'est que je trouve qu'Aprémont a bien de la chance ; tout à l'heure, c'était Jérusalem ; maintenant, Montserrat...

–Enfin, je vois bien que mon explication ne te satisfait pas. Je chercherai une autre chose. C'est comme pour le Lomont ; ce doit être le Haut Mont...

–C'est très possible. Mais, vous l'avouerez—je, j'aime mieux ne pas le savoir. Combien le mot lui-même est plus joli que son interprétation ! Je ne puis pas le prononcer sans être ému ; il évoque pour moi tout le pays, avec ses collines, ses cours d'eau, ses habitants, ses murs et ses souvenirs...

–Je comprends ton émotion, Pierre ; combien de fois ne l'ai-je pas éprouvée moi-même, à Montbéliard !

–A Paris, quand je suis abattu, il suffit que ce mot chante dans ma mémoire pour que je reprenne courage. J'ai parcouru les contrées les plus pittoresques d'Europe ; aucune ne m'a produit un plaisir comparable à celui que me cause la vue de cette modeste montagne...

–Eh ! là ! Eh ! là ! Fleury, barytonna, soudain, derrière eux, une voix joyeuse. On dirait vraiment que vous n'avez jamais regardé le Lomont !

Ils se retournèrent vivement et se trouvèrent face à face avec deux personnages : M. Froidevaux, conseiller général

du canton, et M. Pastre, curé doyen, l'un et l'autre gros et courts, et frisant la soixantaine.

–Bonjour, messieurs, fit M. Fleury. Ma foi, pour répondre à votre question, Froidevaux, je vous dirai que Pierre était en train de m'émouvoir par la façon poétique dont il parle des Lomonts.

–Combien il est regrettable que son père n'ait pas les mêmes sentiments ! Nous causions justement de lui, à l'instant, et de son inique projet...

–Le mot est un peu fort, interrompit le prêtre, surtout en présence de M. Pierre, qui n'entend rien à nos querelles, et, si j'en crois une personne autorisée, désire n'y prendre aucune part.

–Ce n'est peut-être pas ce qu'il fait de mieux ! riposta M. Froidevaux, dont la figure était devenue cramoisie sous l'observation, et qui, lui aussi, « s'emportait comme une soupe au lait ». C'est le devoir d'un bon fils de crier casse-cou à son père ; et la neutralité n'est pas de mise en ces circonstances !

–Allons ! mon ami, calmez-vous, dit le doyen. Vraiment, je ne comprends pas...

–Vous avez raison. Excusez–moi, monsieur Ozanne. C'est que le plan de votre père est tellement odieux !... Bon ! voilà que je recommence !... Il vaut mieux que je ne pense plus à cette malheureuse affaire... Tout de même, cher monsieur, laissez–moi vous prier de dire à votre père qu'il a affaire à des gens qui lutteront jusqu'à la mort pour la défense de leurs privilèges. Sans rancune, n'est–ce pas, et au plaisir de vous revoir !

On se sépara, tandis que les douze coups de midi s'égrenaient au clocher paroissial.

–Il a l'air bien excité, ce matin, votre M. Froidevaux, constata le jeune homme, un peu piqué de la tournure qu'avait prise l'entretien.

–Oh ! ne t'en inquiète pas ! Depuis quelque temps il ne dérage plus à la pensée de ce qui se manigance à la préfecture ; le sang lui monte à la tête pour rien ; on dirait qu'il va éclater. Je t'avouerai que chacun de nous, à nos heures, nous nous mettons dans cet état–là. Ah ! pourquoi ne nous laisse–t–on pas tranquilles dans notre coin !... Enfin, n'en parlons plus, et dépêchons–nous, car j'imagine que Suzanne doit s'impatienter.

La jeune fille s'impatientait, en effet. Rentrée depuis une demi–heure, elle avait fait un brin de toilette, puis était venue les attendre sous les sorbiers du jardin. Pierre

l'aperçut de loin, accoudée à la grille et se précipita, M. Fleury retardant au contraire sa marche pour ne point trop gêner leurs épanchements.

–Bonjour, Suzette ! Comme je suis content de t'embrasser !

–C'est ce qu'on ne supposerait guère, monsieur, à voir l'empressement que vous mettez à venir me retrouver !

–Excuse–moi. J'étais avec ton père ; nous avons visité tout Apremont ; j'ai cru que nous n'en finirions pas... Tu boudes ?

–Bien sûr que non !... Oh ! mais, tu as encore grandi, il me semble, et ta moustache a poussé dru !

Elle lui avait mis les mains sur les épaules et le regardait de toute son âme, mirant ses yeux bleus dans les siens. Et lui contemplait, comme s'il ne les avait jamais vus, l'ovale de son visage pâle, le casque de ses cheveux châtain, légers et lourds à la fois, sa fine bouche rieuse, ourlée d'un duvet presque imperceptible, mais qu'il connaissait bien, et tout son corps menu et souple, engâiné en une robe grise, que barrait à la taille une ceinture mauve.

–Il me semble aussi que tu as changé, cette année ! s'écria–t–il, s'arrachant à son admiration.

–En bien ?

–En tout à fait bien, puisque tu étais déjà très bien.

–Flatteur ! Et qu'est–ce qu'il y a de nouveau en moi ?

–Tu t'es allongée ; tu as grossi un peu ; ta figure a pris du sérieux...

–C'est que je vieillis, mon bon ami ; songe, je vais avoir vingt–deux ans...

–Et comme il y en a quatorze que je te connais, je vais t'embrasser quatorze fois... Le bruit des pas de M. Fleury sur le sable de l'allée arrêta l'amoureux dans son élan.

–Le docteur est–il arrivé ?

–Pas encore ; il a fait dire qu'il ne serait là qu'à midi et demi ; nous allons mettre la table.

–Eh bien ! dépêchez–vous, pendant que je vais à la cave. Pour ton retour, Pierre, il faut boire une bonne bouteille. En sa vaste cuisine dont la porte s'ouvre sur le jardin même, Brigitte était « dans tous ses états ». Sous la cheminée où fumaient des saucisses, des jambons, des côtis et des bandes de lard, elle faisait ronfler le feu de la « cuisinière », qui volatilisait des arômes exquis.

–Ne faites pas attention, monsieur Pierre, fit-elle avec vivacité ; tout est en désordre ici, parce que c'est demain le grand nettoyage.

–En désordre, Brigitte ? vous voulez rire, sans doute ?

Et le regard du jeune homme allait des belles dalles du sol, en pierres blondes, luisantes et nettes, à l'évier, poli comme un miroir, à la fontaine, dont le cuivre reflétait les objets environnants, aux vitres que les géraniums rendaient encore plus claires, au dressoir enfin, « poutzé » comme s'il sortait de la fabrique...

–C'est-à-dire, continua-t-il, que je n'ai jamais vu de ma vie une cuisine plus propre ! Rien que cela vous donnerait déjà de l'appétit...

–Tant mieux, tant mieux ! C'est tout ce que je demande. Et maintenant que vous m'avez montré que vous êtes toujours aussi gentil, allez aider « notre » demoiselle ; je n'aime pas qu'on me regarde cuisiner.

Il ne se le fit pas dire deux fois, et passa dans la salle à manger dont les fenêtres, comme celles du cabinet de M. Fleury, donnent sur la vallée. Suzanne était en train, montée sur une chaise, de tirer la nappe d'un placard. Alors son amoureux, avant qu'elle n'y prît garde, de l'enlever comme une plume et de l'embrasser longuement, tandis qu'il la

déposait délicatement à terre. Elle pâlit sous cette caresse, puis rougit, et, à son tour, l'enlaça en une étreinte passionnée et silencieuse.

–Mes enfants, dit en éclatant de rire M. Fleury, si vous continuez à vous embrasser ainsi, jamais nous ne nous mettrons à table. Non, mais sont–ils jeunes, Brigitte ?

–Dame ! monsieur, c'est qu'ils le sont aussi. Il faut bien que jeunesse se passe !

–Tiens, Pierre, sois au moins bon à quelque chose ; débarrasse–moi de ces bouteilles.

–Comment ? cinq ?...Vous ne supposez pas que...

–Eh ! nous verrons bien ! Ton père et moi nous ne sommes pas des buveurs d'eau, Dieu merci ! et vous ferez comme nous. D'ailleurs, tu sais, l'arbois de 93 et de 95, l'ornans et le saules, et le venise pour le dessert, se boivent tout seuls ; et tu ne reviens au pays qu'une fois par an !

Tous quatre s'y employant, le couvert fut mis en quelques minutes, et, comme le docteur survint sur ces entrefaites, on s'assit, Suzanne ayant placé son père en face d'elle, M. Ozanne à sa droite, et son amoureux à sa gauche.

–Quelle excellente idée vous avez eue de nous inviter, mon cher Fleury ! s'écria le médecin, en dépliant sa serviette. Après une matinée aussi laborieuse, rien n'est plus agréable que de s'attabler avec de bons amis. Et j'ai une faim !

–Eh ! nous en sommes tous là ! J'espère que Brigitte aura prévu notre fringale. Voyons, Brigitte, dites le menu à ces messieurs.

–D'abord, une soupe purée de pois avec de la saucisse et de l'andouille, comme l'aime M. Pierre ; puis, du gras-double roulé à la sauce mayonnaise, comme j'en ai fait l'année dernière, le jour où M. Pierre a été parrain avec mademoiselle, et qu'il a trouvé si bon ; une fricassée de poulet aux morilles, comme il ne doit pas en manger à Paris ; puis, de la salade, avec du jambon froid que mademoiselle a rapporté pour lui de Pierrefontaine...

–Ah ! ça ! il n'y en a que pour lui ! fit M. Fleury. Et nous donc, nous ne comptons pas ? Quel ensorceleur que ce Pierre !

Le repas entier ne fut ainsi qu'une gaieté, celle des deux pères un peu lourde, comme il arrive à la campagne en face d'amoureux, et parce qu'ils s'efforçaient de dissimuler sous leurs plaisanteries un désaccord malgré tout persistant ; celle des tourtereaux, au contraire, fine, discrète, et comme

intime. Ils épiaient leurs moindres désirs, indifférents aux quolibets paternels ; leurs regards et leurs doigts se rencontraient sans cesse.

La nature elle-même contribuait à augmenter le charme de cette heure exquise ; par la fenêtre, au grand large ouverte, les convives se récréaient par instants à contempler sur les deux versants de la vallée les feuillages, qui reluisaient sous l'ardeur du soleil ; et, quand les regards se fatiguaient de ce prochain horizon, ils pouvaient filer vers le mystère des lointains estompés de bleu, cependant que la brise, soufflant des Lomonts, apportait le parfum du foin coupé, et des fruits, qui commençaient à mûrir sur la côte.

–Ce n'est pas tout cela ! s'écria le docteur, au dessert, comme on débouchait le vin de venise. Entre nous, il n'est pas besoin de protocole, et il faut profiter de l'occasion quand elle se présente. Donc, je dis qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir que ces enfants s'adorent, n'attendent qu'une chose : se marier. Eh bien ! Pierre est agrégé ; il va préparer son doctorat à Paris où j'ai l'assurance formelle qu'on lui trouvera plus tard une bonne place. Dans ces conditions, Fleury, j'ai l'honneur de vous demander pour lui la main de Mademoiselle Suzanne.

–Pour ma part, je suis ravi. Mais il convient de savoir l'avis de cette jeune personne...

Le professeur souriait, fixant sa fille. Celle-ci, d'abord interloquée, rougit, baissa les yeux, puis les releva, brillants de larmes, toute pâle, sur son amoureux blanc comme la nappe. D'un même mouvement ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

–Ah ! bien ! ce n'est pas trop tôt ! fit Brigitte, attirée par le silence. C'est notre pauvre madame qui serait contente aujourd'hui !

–Tu as raison de nous faire penser à elle, soupira la jeune fille. Cet après-midi, nous irons avec Pierre porter des fleurs sur sa tombe.

–Et moi, dit le professeur, je descends à la cave chercher du champagne. Que diable ! on ne se fiance pas tous les jours !

Quand il reparut, Suzanne était au piano, esquissant sur les touches des roulades d'allégresse.

–Voyons ! chantez-nous quelque chose ! demanda le docteur. La jeune fille se fit un peu prier, puis se décida sur une invitation pressante de son fiancé.

–Puisque vous y tenez, je vais vous dire une chanson que j'ai reçue hier d'une de mes amies de Besançon ; elle est intitulée : *La fille d'un prince voulait aimer* ; il paraît qu'elle

était populaire autrefois, en Franche–Comté.

–Ce ne doit guère être folâtre, remarqua M. Fleury. Tu n'as pas quelque chose de plus gai pour un jour comme celui–ci ?

–Je l'ai choisie, parce que je sais que Pierre aime beaucoup ces vieilles chansons du pays.

–En ce cas, je ne dis plus rien.

Après un prélude au piano, d'un sentiment naïf, mais touchant, la voix de soprano, très pure, s'éleva :

La fille d'un prince voulait aimer,

Et son père l'en empêchait.

–Si tu ne cesses tes amitiés,

Dans la tour, je t'enfermerai.

–J'aime mieux mourir dans la tour

Que d'abandonner mes amours.

–Dedans la tour tu mourras,

Ou tes amours tu quitteras.

Sur des notes indignées, la chanson fit savoir ensuite que le père enferma sa fille dans la tour, qu'elle y resta sept ans « *sans voir personne de ses parents,* » et qu'alors il vint la voir :

–Eh bien ! ma fille, si vous voulez,

De cette tour vous sortirez,

Et tout mon argent vous aurez,

Si vous quittez vos amitiés.

–Oh ! non, papa, oh ! pour cela

Mes amours ne quitterai pas.

–Eh bien ! Tu mourras dans la tour,

Si tu ne veux quitter tes amours.

Enfin, à l'indignation succède la gaieté, quand le fils du roi, « passant par là, » lui jette trois « mots d'écrit, » pour lui dire de faire la morte, et de se laisser ensevelir, et quand quatre–vingts prêtres, et autant d'abbés viennent célébrer les funérailles.

Le fils du roi passant par là,

Dit aux abbés : « Arrêtez là !

Vous portez ma mie enterrer ;

Laissez–moi z'au moins l'embrasser.

Pour découdre le drap de lin ! »

Et, quand le drap fut décousu,

la belle l'a bien reconnu.

–Oh ! la belle chose que d'aimer !

S'écrie le plus jeune des abbés.

Il nous faudra les marier,

Avant que de nous en aller.

–Allons ! tout est bien qui finit bien ! dit le professeur. C'est égal ! voilà une mâtine qui n'avait pas froid aux yeux ! Sept ans dans une tour pour ne pas quitter ses amours ! Il n'y en a plus comme cela !

–C'est à savoir ! riposta la jeune fille, toute vibrante encore de sa chanson.

–Que veux–tu dire ?

–Oh ! rien ; une pensée qui me passait par la tête...

–Dis–la ! Pourquoi ces cachotteries ?

–Eh bien ! je pensais que si on m'avait empêchée d'aimer mon amoureux, je n'aurais pas fait semblant de mourir, je serais morte. Et toi, Pierre ?

–Moi aussi.

–Quels écervelés ! s'exclama M. Fleury.

–Est–ce qu'on vous empêche de vous aimer ? Aimez–vous, mariez–vous, donnez–nous des petits enfants, c'est tout ce qu'on vous demande ! En voilà une idée de parler de mort aujourd'hui ! Allons ! laisse ton piano, et trinquons à vos fiançailles !

Enervé à son tour, le professeur bouscula sa bouteille, si bien que le bouchon sauta violemment au plafond, et qu'une partie du liquide pétilla sur la nappe et les habits. Un éclat de rire noya la mélancolie de la chanson.

–Quel nectar ! fit M. Fleury. Je gardais cette bouteille depuis vingt ans pour cette occasion. Allons ! à vos amours, mes enfants, et au prochain baptême !

–A quand le mariage ? interrogea le docteur.

–Pour novembre, si vous voulez, aux environs de la Saint–Martin. Suzanne n'a pas encore tout à fait fini son trousseau ; Dieu sait pourtant le temps qu'elle y a déjà passé !

–Parfait ; d'ici là, on aura le loisir de faire ses affaires. Quant à ces jeunes gens, on ne leur demande pas leur avis ;

ils prendraient date dans la quinzaine.

–Et maintenant, Brigitte, le café !

–Déjà quatre heures ! Le temps ne paraît pas ici. Dépêchons–nous, Pierre, pour ne pas rentrer trop tard.

–Nous devons aller au cimetière, remarqua la jeune fille.

–Ah ! c'est vrai ; allez–y vite ; je vous attends ici avec le docteur, pour ne pas donner à gloser a tout le village.

–Et vous me promettez de ne pas parler politique ?

–Sois donc tranquille ! Ma parole, c'est le monde renversé ! Les enfants de maintenant veulent diriger leurs parents. Nous permets–tu de fumer un cigare ?... Pousses–tu la complaisance jusqu'à nous autoriser à boire un petit verre de kirsch ? Allons ! tu n'es pas encore trop despotique ; mais cela viendra sans doute...

Suzanne disparut avec son fiancé, non sans les avoir regardés encore à la porte d'un air malin, un doigt sur ses lèvres. Ayant allumé leur demi–londrès, le docteur et son hôte restèrent un instant silencieux.

–Il faut pourtant bien s'éclairer, fit soudain ce dernier. Pensez–vous toujours à nous enlever le canton ?

–Écoutez, Fleury, j'aime mieux vous dire l'entière vérité ; des gens de notre sorte doivent combattre avec des armes loyales. Sachez donc que la question a fait un grand pas ; il n'est même pas impossible qu'elle soit résolue sous peu dans le sens de nos revendications. Maintenant que vous voilà prévenu, nous ne vous empêchons pas de faire ce que vous pourrez pour nous contrecarrer.

–Soyez sûr qu'on y veillera ; nous lutterons de toutes nos forces, et, s'il le faut, jusqu'à la mort.

–C'est trop, Fleury, croyez–moi ! Dans ma pensée, l'issue de la lutte entre un village endormi dans le passé et un village d'avenir n'est pas douteuse.

–Endormi, vous dites ? Eh ! Eh ! Je crois qu'il se réveille en tout cas, et qu'il ne tardera pas à le prouver.

A ce moment, un violent coup de sonnette carillonna dans le couloir ; un colloque s'essouffla bref à la porte, et Brigitte accourut, bouleversée :

–Monsieur le docteur, M. Froidevaux vient d'avoir une attaque !

–Diable ! C'est la troisième ! Dites que j'y vais... Entre nous, Fleury, ce n'est pas la peine ; votre conseiller général doit être mort, à l'heure qu'il est !



L'ENTERREMENT DE M. FROIDEVAUX

–C'est plus fort que moi, dit le médecin à son fils, après un long silence, comme ils approchaient ce Remoncourt, vers sept heures du soir. Chaque fois que je reviens d'Apremont, il me semble sortir d'une nécropole et rentrer dans la vie. Cela ne te produit pas cette impression ?

–Si fait, et encore plus aujourd'hui que les autres fois, tellement m'a frappé la mort de M. Froidevaux, que j'avais vu, ce matin, si bien portant.

–Trop bien portant ; c'est ce qui l'a tué. A ce propos, il m'est venu une idée, tout à l'heure...

–Laquelle ?

–J'ai envie de me présenter au conseil général pour le remplacer.

–Tu auras bien du tracas.

–Oh ! guère plus qu'au conseil d'arrondissement. Et puis,

par là, j'arriverais plus facilement député ou sénateur, ce qui me permettrait d'aller vivre près de vous deux, à Paris.

–Comme ce serait gentil ! Mais la médecine ?

–Je t'avouerai que je commence à en avoir assez ; c'est un métier de chien, sans imprévu dans nos montagnes ; et ma solitude, pendant tes quatre ans de Paris, m'en a dégoûté. Quand tu étais à Montbéliard ou à Besançon, ce n'était pas la même chose...

Pierre, laissant tomber la conversation, pensa que tout son père était là. Combien de fois, tandis qu'il préparait sa licence, dans sa chambrette d'étudiant, ou à la Faculté des lettres, ne l'avait-il pas vu arriver, assoiffé de revoir son fils, sans se faire annoncer, au hasard d'un sentiment qui l'avait pris, le matin, et auquel il obéissait aussitôt, sans objection !

Une demi-heure après, sa fringale d'affection apaisée, le politicien reparaisait, qui s'en allait dans les journaux de la ville ou aux bureaux de la préfecture, afin qu'on ne l'oubliât point.

–Tu auras, sans doute un concurrent ?

–Sûrement. Tu imagines bien que les gens du plateau présenteront leur candidat. Il est d'ailleurs tout désigné : c'est le fils même de Froideveaux, qui est avocat à

Besançon, et auquel il voulait déjà céder la place au dernier renouvellement.

–M. Fleury le soutiendra ?

–Naturellement. Aussi, tu me feras le plaisir de rester en dehors de la lutte, pour qu'il n'y ait pas de conflit entre vous deux ; je m'arrangerai d'ailleurs en conséquence...

Il réfléchit un instant, baissant la tête ; puis, soudain, la relevant :

–Tiens ! quand j'y pense, je ne puis pas m'empêcher de dire que ces gens d'Apremont sont fous à lier de s'opposer ainsi à l'inévitable. En tous cas, ce sont des aveugles ; ne suffit-il pas d'un simple coup d'il pour deviner ce qu'il y a d'énergie et de puissance invincibles dans ce vallon ?... Regarde, pour t'en convaincre, ce que l'industrie des ingénieurs a tiré d'un ruisseau comme le Gland !

Il avait arrêté son cheval, et, d'un geste admiratif, montrait la mince rivière se hâtant sous les saules. Livrée à elle-même, elle eut à peine pu faire tourner la roue d'un moulin. Aujourd'hui, emprisonnée en un canal étroit, écumant, furieuse, aux barrages, ébranlant le réseau des grilles, sautant les obstacles en cascades multipliées, zigzaguant à gauche, à droite, vers les martinets et les turbines, opposés à sa colère, elle produit en sa petitesse

plus de mouvement qu'un fleuve, dont rien ne contraindrait la largeur.

–Il est sûr, confessa le jeune homme, que le résultat est admirable.

–Maintenant, écoute !

Un tapage d'enfer montait de la petite ville, tapie au fond du vallon, sous les roches à pic, qui décuplent encore le bruit en échos assourdissants. Les sirènes mugissent, les locomotives sifflent. La tôle gémit sous les coups de marteau, et le vacarme de la tréfilerie et des clouteries perce les oreilles par saccades crépitantes comme la grêle sur les toits. Les voitures de riblons se déchargent avec fracas, les pièces de fer s'entrechoquent, les charretiers s'injurient, et les bicyclettes et les automobiles clament sans cesse en ces lieux qui les fabriquent.

–Que veux-tu qu'Apremont fasse contre tout cela ! s'exclama le docteur enthousiasmé. C'est une entreprise vaine comme celle de ce paysan qui courut avec sa fourche contre la première locomotive. Quant à son pittoresque, est-ce que nous n'avons pas aussi le nôtre ?

Ce disant, il se dressa sur la voiture et embrassa de son émotion le crépuscule, qui tombait sur l'industrielle cité. Les brouillards, montant du Gland, épaississaient, peu à peu,

au-dessus d'elle, une gaze grise, écran naturel qu'enflammaient par instants les escarbilles rutilantes, qui fusaiient des monumentales cheminées. Au-dessous, les ombres violettes frôlaient toutes choses, cachant les souillures, adoucissant la brutalité des lignes, estompant les contours, et avec elles s'épandait la poésie inséparable des soirs, en même temps que les foyers des forges, flambant sur tout les points des ateliers, les ombres vaquant au travail, le ronronnement incessant des machines, semblable à celui de l'océan, les serpents de feu vomis par les laminoirs, et la pluie étincelante de la fonte en fusion ajoutaient pour leur part à cette magnificence.

–Enfin, avoue que cela t'impressionne ! fit le docteur à son fils silencieux.

–Sans contredit ; n'y a-t-il pas d'ailleurs de la beauté partout. Il suffit de la chercher. Mais enfin, s'il me fallait choisir, je t'avoue que je préférerais le site calme d'Apremont, tout inutile qu'il soit.

–Je m'attendais à ta réponse. Ah ! vous autres, écrivains, vous êtes bien tous les mêmes ! Mais s'il n'y avait pas d'usines, qu'est-ce que vous feriez ? Est-ce que vos rêveries vous donneraient seulement à manger, si le peuple n'était pas là pour vous fournir votre pitance !... Je m'explique que Platon ait proposé de renvoyer les poètes du territoire de la République, après les avoir fait couronner de roses. Veux-tu

que je te dise : vous n'êtes, Fleury et toi, que des songe-creux ! De vous, il n'y a rien à tirer ! Furieux, il cingla Bichette d'un maître coup de fouet, et la voiture détala dans la nuit. Quelques instants après, la jument s'arrêtait d'elle-même devant la grille du docteur.

–Enfin, vous voilà ! s'écria, en se précipitant à leur rencontre, la vieille servante Valérie. Moi qui vous attendais pour midi ! Et je vous avais fait un si bon dîner !

–Eh ! il n'est pas perdu ; nous le mangerons ce soir. Rien de nouveau, depuis ce matin ?

–Si, cette dépêche, que la receveuse m'a dit de vous remettre aussitôt votre retour.

–Tiens !... Très bien ! Valérie, courez vite chez le garde champêtre, et dites-lui de prier les conseillers de venir prendre le café, ce soir, au Cercle. J'ai des nouvelles importantes à leur annoncer.

Dans sa fièvre politique, le docteur expédia le succulent souper de Valérie, embrassa son fils avec plus de tendresse encore qu'à l'accoutumée, comme pour lui faire oublier la discussion de tout à l'heure, et courut à la Balance, où est installé depuis dix ans le Cercle républicain de Remoncourt.

–Y a-t-il déjà du monde là-haut, père Bouhélier ?

–Non, monsieur le maire, personne ; vous êtes en avance.

–Bon ! Préparez une dizaine de cafés, mais là, quelque chose de soigné, et sans chicorée surtout. Vous nous donnerez en même temps une bouteille de kirsch de Mouthier. N'oubliez pas aussi de faire rafraîchir de la bière ; la soirée est lourde ; nous aurons soif.

–Compris, monsieur le maire ; comptez sur moi.

Le docteur, pris d'une ardeur juvénile, escalada l'escalier, et pénétra dans la grande salle du cercle. Son premier soin fut d'ouvrir toutes larges les trois fenêtres, qui regardent le Gland, derrière la maison. Le ruisseau réfléchissait les étoiles, filant sous les pommiers d'un pré vers la prochaine usine. En face, les rochers s'étagent en retrait, jusqu'à la forêt. Les ateliers, désertés pour la soupe, se taisaient encore. Il faisait bon parmi ce fugitif silence.

–On se croirait à Apremont, pensa le médecin. Heureusement qu'il n'en est rien ! Ce serait la mort...

Content de sa malice, il s'en fut s'installer en un large fauteuil, et se mit à contempler avec complaisance ce cercle qui était son uvre. Il se sentait vraiment bien là. Les portraits des présidents de la République, cadeaux de la direction des Beaux–Arts, interrompant les chasses chimériques du papier de tapisserie, lui souriaient comme à un ami, comme à un

camarade du même bord, destiné, sans nul doute, à approcher, peut-être de bien près, le dernier d'entre eux. Quel rêve ce serait !...

Un rêve, qui commençait à se réaliser, puisque la mort fortuite de M. Froidevaux allait lui ouvrir les portes du temple. Certes, la bataille serait rude ; mais n'avait-il pas les meilleurs atouts dans son jeu : la préfecture, et cette population de Remoncourt, qui ferait litière à son ambition ? Et il pensait, non sans gratitude émue, à ses conseillers et aux habitués du cercle : comptables, contremaîtres, surveillants, ouvriers triés sur le volet, gens réfléchis, sans cesse occupés des questions sociales pendantes, de perfectionnements à introduire dans l'usine, d'améliorations à solliciter et à obtenir pour augmenter leur bien-être, et qui, sentant en lui un ami efficace, s'étaient dévoués corps et âme à sa cause, et feraient tout, pour qu'il arrivât où il pourrait à son tour leur être utile.

Sa pensée les voyait en cette salle, comme il les avait si souvent surpris en ses visites quotidiennes. Ici, à la table des périodiques, bouquinant sans cesse, Urbain Matifat, contremaître de la tréfilerie et adjoint, grand, sec, à la figure revêche, et collet monté dans sa redingote ; là, devant un tapis de jeu et des cartes à la main, Alcide Cuenot, inspecteur de l'usine des automobiles, en culotte cycliste, et Léon Gaudry, ingénieur des arts et manufactures, entremêlant leur partie d'interminables discussions sur les

meilleurs procédés révolutionnaires ; sur ce sofa, Pierre Blazer, de nature sensuelle, rêvant à la société future où les femmes seront en commun, ainsi que les enfants et les terres, ce qui l'intéressait moins ; et tous les autres, comme eux, traits fatigués, teint mat, regards perçants, faciès d'ambitieux pensifs, mécontents de leur Sort, et versant dans la chimère ; au demeurant, d'excellents garçons pour la plupart, qui, dans l'intimité de la famille, se montrent accommodants comme de bons bourgeois qu'ils sont déjà, ou que, dans leur for intérieur, ils aspirent peut-être à devenir...

Soudain, le docteur tressaille. L'escalier de bois crie, la porte s'ouvre, et parait Urbain Matifat, que suivent bientôt les autres. On s'installe, après des poignées de mains vigoureuses, devant les tasses qu'apporte Hedwige, la fille de l'hôtelier.

–Voici de quoi il retourne, mes amis, et pourquoi j'ai tenu à vous convoquer dès ce soir. M. Froidevaux est mort...

–Mort ! Pas possible ! Ce n'est pas possible !

–Comme je vous le dis. Il a été emporté par une troisième attaque. J'étais à Apremont avec Pierre. C'est moi-même qui lui ai fermé les yeux.

Sur la figure de tous était empreinte la plus profonde stupeur, ainsi qu'il arrive chaque fois qu'une mort subite atteint un familier. Il semble à chacun que la camarade devrait s'annoncer, et dans la surprise entre pour une bonne part l'ennui qu'on éprouve à être dérangé dans son habituelle quiétude.

–Oui, reprit le docteur, l'émoi un peu calmé. Voilà ce que c'est que de nous !... Enfin, tout à l'heure, en rentrant, j'ai trouvé cette dépêche. Tenez, Matifat, voulez-vous la lire ?

Préfet à maire, Remoncourt.

Apprends par dépêche mort Froidevaux. Veuillez me représenter obsèques. Si êtes candidat conseil général sur question transfert canton, résultat dictera décision gouvernement. Amitiés.

MONTAGNON

–Eh bien ! qu'en dites-vous ?

–Je pense, répondit l'adjoint, qu'il n'est pas besoin d'une longue consultation pour approuver cette manière d'agir.

–Il y a là, fit Alcide Cuenot, une application fort intéressante du référendum, comme en Suisse. Eh ! Eh ! nos idées font du chemin !

–Est–ce que vous hésiteriez, par hasard ? M. Ozanne avoua qu'il était, en effet, très perplexe. Accepter, c'était se brouiller sans doute avec M. Fleury, futur beau–père de son fils, et porter préjudice à celui–ci ; c'était, en outre, à cause des sessions à Besançon, être amené à négliger sa clientèle du vallon, et à perdre d'une façon certaine celle du plateau, car les gens du haut lui susciteraient à coup sûr un concurrent...

–Ta–ra–ta–ta ! s'exclame l'adjoint ; toutes ces raisons ne tiennent pas debout. M. Fleury aime trop Pierre et sa fille pour les faire pâtir d'une querelle électorale. Quant à votre situation, elle est inébranlable ; les paysans vous connaissent et n'ont confiance qu'en vous ; ils tiennent à leur peau plus qu'à leur politique.

–Et puis, interrompt Léon Gaudry, même s'il y avait une part de vérité dans vos craintes, il faut savoir se dévouer, quand l'occasion est unique.

–Sans compter que si vous ne vous présentez pas, continue Alcide Cuenot, clignant de l'il vers Blazer, d'autres se mettront sur les rangs, et vous couperont l'herbe sous les pieds.

Le docteur, qui, dans son for intérieur, était décidé depuis longtemps, écoutait ces discours avec l'apparence d'un homme cruellement incertain.

–Eh bien ! fit-il tout à coup, il ne sera pas dit qu'on aura fait appel en vain à ma bonne volonté. J'accepte donc, et ce sera le diable si le canton ne « descend » pas ici dans quelques semaines. Mais je vous demande de ne pas ébruiter ma candidature avant l'enterrement, d'abord par convenance, et ensuite pour que j'arrange la chose en douceur avec Fleury. Je vous remercie tous pour cette marque d'affection que vous venez de me donner ; et à charge de revanche !

–Monsieur le maire, est-ce que je monte la bière maintenant ? interrogea l'hôtelier.

–D'abord du champagne, père Bouhéliier. Nous allons boire au canton de Remoncourt !

Le surlendemain, jour fixé pour les obsèques, des malades survinrent au moment où le docteur s'apprêtait à partir en voiture avec son fils, M. Matifat et l'instituteur. Aussi n'arrivèrent-ils qu'à la *Préface* de la messe mortuaire ; et,

comme une foule de parents et d'amis occupait la nef entière, ils grimpèrent à la tribune. Pierre eut tôt fait de découvrir sa fiancée près des fonts baptismaux, devant l'autel de Saint-Martin. Elle était tout habillée de noir, comme font encore les « gens bien », à la campagne, bien qu'étrangers à la famille du défunt.

Au brouhaha qu'ils causèrent pour s'installer, Suzanne avait vivement retourné la tête ; elle rougit et, vite, se replongea dans son livre de prières. Alors, bercé par le plain-chant, qui épandait sa tristesse sur cette assemblée en deuil, il revécut sa vie depuis sa première rencontre, à l'église, avec la fille de M. Fleury, et une émotion dilata son âme à la pensée qu'il touchait au but, puisque, bientôt, de ce même sanctuaire, où leurs deux curs s'unissaient déjà en ce jour, il sortirait époux de la seule femme qu'il eût jamais aimée.

Nul cadre ne lui paraissait mieux choisi pour cette fête. Certes, en d'autres temps, il n'avait pas manqué de remarquer le mauvais goût qui avait présidé à la décoration de l'édifice. Sur les murailles de la salle rectangulaire, du plafond à la demi-coupole du chur, ce ne sont que couleurs hurlant par leur brutal accouplement : blanc de chaux bordé de frises vert épinard, de torsades rouges, de grecques indigo ; fleurs violettes sur fond jaune ; boiseries de chênes peintes en roses. Les dorures du maître-autel sont ensanglantées d'incarnat ; à la voûte, les étoiles plaquent leur

papier ocre sur un azur aussi violent que celui dont usent les blanchisseuses. Des fleurs artificielles, coloriées comme les images d'Epinal, se recourbent sur les statues des autels latéraux ; et les effigies polychromes, venues en droite ligne du quartier Saint-Sulpice, érigent, ça et là, les violences vulgaires de leurs barbouillages. Aujourd'hui, qu'importe ? La plus belle église n'est-elle pas celle où Suzette prie pour lui ?

–Ne regarde pas tant de son côté, lui chuchote le docteur narquois. Tu vas t'user les yeux.

–Prenez patience, fait de son côté M. Matifat. L'office s'avance. Vous allez pouvoir la rejoindre.

En effet, M. Pastre, ayant revêtu la chape noire, descend le chur, précédé de ses acolytes, et s'arrête devant le catafalque, tandis que le sacristain, portant la *croix des hommes*, lui fait vis-à-vis. Alors les terribles *Libera me* tonitruent sous la voûte, accompagnés par les gémissements des cloches.

Enfin, le prêtre, inclinant chaque fois avec componction sa belle tête blanche devant la croix, tourne autour du cercueil, le purifiant d'abord de l'encensoir, puis le bénissant du goupillon.

–*Domine, exaudi vocem meam* implore–t–il pour son ami, d'une voix mouillée de larmes.

–*Et clamor meus ad te veniat !* répond l'assistance en se levant, pour aller asperger la bière à son tour.

Au lieu de suivre ce mouvement, Pierre, qui avait son idée, retint son père. Ils laissèrent défilier tous les hommes devant le catafalque et arrivèrent les derniers, en même temps que le premier rang des femmes, parmi lesquelles se trouvait Suzanne. Elle leur sourit de la bouche, mais avec tant de tristesse dans les yeux qu'ils en furent « retournés ».

–Je n'aurais pas cru, remarqua le docteur, que cette mort lui produirait autant d'effet.

–Ce n'est pas naturel non plus. Est–ce qu'il y aurait déjà quelque chose de détraqué ? Le cortège s'allongeait sur la place parmi les coulées de lumière, que le soleil insinuait dans les tilleuls. Nul bruit. Le gazon étouffait les pas ; les maisons étaient silencieuses ; personne ne soufflait mot.

–C'est extraordinaire, murmura M. Ozanne, tourmenté par son dada ; on aurait pu supposer que cet événement amènerait un peu d'animation par ici. Mais le village reste aussi mort que jamais !

–Je t'en prie, ne t'absorbe pas ainsi dans ton idée fixe. Tu finis par être tout à fait injuste. Modère toi ; j'ai comme le pressentiment, depuis que j'ai vu Suzanne si triste, que nous allons vers de gros ennuis.

–Regretterais-tu déjà ma détermination ?

–Oui, mais il est trop tard pour que tu recules. Ce qui m'exaspère, c'est que si tu te retirais à cause de moi, je te ferais la plus grande peine, et, en te disant de persister, c'est à M. Fleury que j'en ferai sûrement !

–Ne te tourmente pas ainsi. Si tu connaissais mieux la vie, tu saurais que tout finit par s'arranger. D'ailleurs, c'est au fils de Froidevaux que j'aurai affaire, et tu peux compter sur ma prudence.

–Enfin, le sort en est jeté ; n'en parlons plus !

Les quatre porteurs s'étaient arrêtés à la porte du cimetière ; ils déchargèrent leurs épaules du fardeau, puis, précédés du clergé, qui chantait les prières des morts, ils transportèrent à bout de bras la civière jusqu'au bord de la fosse, et épongèrent leur front ruisselant. La journée était, en effet, très chaude ; le saint enclos flambait et bourdonnait sous l'ardeur du soleil, et les gens s'éparpillaient parmi les tombes pour chercher quelque fraîcheur sous les sapins et les trembles.

Était-ce accoutumance du deuil, ou simple effet de la nature partout souriante ? Pierre observa que le recueillement était moins profond, sauf parmi la famille du défunt, secouée de sanglots. Elle seule peut-être prêtait encore attention aux prières émues que M. Pastre psalmodiait sur la dépouille de son ami. Dans l'assistance, les uns consultaient leur montre, supputant l'heure du dîner, « car ils avaient l'estomac dans les talons » ; les autres parlaient des futures moissons, et s'applaudissaient du beau temps ; ceux-ci s'informaient s'il y aurait des discours ; quelques-uns même s'entretenaient déjà de la prochaine élection.

Soudain, après le dernier *Requiescat in pace*, l'on vit M. Fleury monter sur un talus, d'où il dominait la foule de sa haute taille, tirer de sa redingote des feuillets, et toussoter pour s'affermir la voix. Le silence se fit aussitôt, et les visages se tournèrent vers l'orateur.

Alors, en des phrases bien cadencées, avec des mots visant à l'effet, où l'on sentait l'ancien professeur, et qui, d'ailleurs, passaient par dessus la tête de presque tout l'auditoire, il fit l'éloge de M. Théodore Froidevaux, conseiller général du Doubs, officier d'académie, chevalier du Mérite agricole, qui, possesseur d'une belle fortune, quand il aurait pu, comme tant d'autres, passer sa vie dans l'oisiveté, préféra la consacrer au service de ses concitoyens d'abord, puis du département.

–Il me prend mon discours, observa le docteur. C'est ce que j'allais dire au nom du préfet. « M. le président du Conseil général est en voyage en ce moment, sans quoi il serait ici. Le préfet s'est fait représenter, mais pourquoi ne s'est-il pas adressé pour cet office au maire d'Apremont ?... »

–Attrapez, murmura M. Matifat.

–A la façon dont Fleury me regarde, répondit M. Ozanne, je devine qu'on a dû commettre une indiscretion à mon sujet. J'aurai mon paquet...

–Un jour d'enterrement ? il n'oserait pas !

–Je le connais : vous allez voir.

« Tous deux, continua l'orateur après une pause, auraient pu dire quel zèle notre ami apportait dans ses fonctions de conseiller général, avec quelle conscience il documentait ses rapports, combien il était vigilant pour sauvegarder les intérêts à lui confiés... Mais les gens d'Apremont ont surtout le devoir de conserver un souvenir ému et reconnaissant à celui qui a toujours lutté contre des adversaires acharnés à leur enlever leurs privilèges séculaires. Que sont-ils, ces contempleurs du passé, ces ennemis de la tradition, ces destructeurs de tout ce qui est établi ? Rien par eux-mêmes, tout par l'audace qu'ils affichent, et la puissance qu'ils

puisent dans je ne sais quelles sectes ténébreuses...

–Nous y voilà ! Que vous disais–je ?

–Pour le moment, c'est lui qui en a, de l'audace ! Ne va–t–il pas bientôt se taire ?

Le public, comme l'adjoint, commençant à trouver que le discours s'allongeait outre mesure, se mit à manifester quelque impatience, d'autant plus que le soleil, au zénith, surchauffait l'atmosphère, et que les douze coups de midi venaient de sonner à l'église.

« Plus qu'un mot ! s'écria plein de véhémence M. Fleury, lisant cette hâte d'en finir sur le visage de ses auditeurs. L'excellent homme, qui est là, étendu dans la mort, n'a jamais pactisé avec ces fauteurs de révolution ; il a toujours protesté contre une décapitation éventuelle d'Aprémont, et tenu haut et ferme le drapeau de nos droits. Qui le tiendra désormais ? Certes, ce n'est pas le lieu de faire de la politique sur une tombe...

–Non, non, ce n'est pas le lieu ! remarqua le docteur, incapable de se contenir davantage. Vous nous présenterez votre candidat en réunion publique...

« Eh bien ! ce candidat, c'est moi !... Et si je le dis maintenant, c'est avec l'assentiment de M. Froidevaux fils,

qui, pour des raisons de famille, et malgré toutes nos supplications, renonce à se présenter, et parce que j'entends prendre sur le cercueil de mon ami l'engagement solennel de combattre le bon combat pour les idées, qui lui étaient si chères, et qui sont les miennes, toutes les miennes ! »

Au milieu de la stupeur, qui suivit cette déclaration, les assistants se hâtèrent vers la porte pour éviter au cimetière le scandale que chacun pressentait. Dans le brouhaha, Suzanne et Brigitte vinrent retrouver Pierre, tremblantes de peur, tandis qu'un colloque se précipitait entre M. Ozanne et M. Matifat.

–Nous ne pouvons pas rester sous le coup de cet affront ! insistait ce dernier. Vous avez le devoir de relever le gant au nom de Remoncourt.

–Mais, mon ami, vous oubliez mes relations avec Fleury !

–Il n'y a pas de relations qui tiennent ; le devoir avant tout !

–Je vous en supplie, mon cher monsieur Ozanne, interrompit la jeune fille, excusez mon père. On lui a appris ce matin votre candidature, et c'est ce qui l'a exalté à ce point. Au nom de Pierre et au mien, évitez à tout prix un éclat !

–Je t'en supplie à mon tour, implora le fiancé.

–Vous le voyez. Matifat, ce que vous me demandez est impossible ; je ne puis pas tirer sur mes enfants ! Après tout, le devoir ne demande pas une intervention immédiate !

–Eh bien ! tant pis ! cria l'adjoint. Il ne sera pas dit qu'on nous aura insultés en vain !

Avant qu'on eut songé à le retenir, il s'élança, rouge d'indignation, en dehors du cimetière, et escalade un tas de planches, qui se trouvait en bordure de la route. Puis, retrouvant son sang-froid :

« Je n'imiterai pas notre adversaire qui s'abrite derrière un cercueil pour nous insulter ; je me garderai bien aussi d'instituer une controverse politique en ce lieu, parce que je trouve que c'est faire injure au défunt... Non ! Je vous dirai simplement ceci, à la place de M. le maire de Remoncourt, qui est tenu à la réserve pour les motifs que vous connaissez : il y a conflit entre la partie basse du canton, industrielle et républicaine, et la partie haute, agricole et conservatrice, au sujet du chef-lieu. Eh bien ! le suffrage universel décidera entre la seconde, représentée par M. Fleury, et la première par M. Ozanne. N'est-ce pas là la meilleure solution ? »

–Alors, c'est la guerre ? interrogea le professeur qui s'était approché.

–Non, Fleury, non ! s'empressa de dire le docteur. C'est une lutte qu'il ne dépend plus de moi d'éviter, et qui, de ma part, sera loyale et courtoise, je vous le jure !

–C'est la guerre ! Je maintiens le mot.

–Comme vous voudrez, après tout !

–Et j'ai bien peur, fit Pierre avec tristesse, que Suzanne et moi nous en fassions tous les frais.

–Eh ! C'est ce que nous verrons ! corrigea la jeune fille, en lui serrant la main avec une énergie qu'il ne lui connaissait encore pas.



LE CONSEIL MUNICIPAL D'APREMONT

Le lendemain de ces événements, M. Fleury se leva de fort méchante humeur, après une nuit blanche, entièrement occupée par des pensées amères ; il s'habilla, maugréant, et elles se représentèrent à son esprit, avec une intensité plus grande, sans le désordre et l'atténuation qu'y apporte le demi-sommeil.

De nouveau, son cur saigna, à l'idée du trouble que sa candidature apporterait fatalement au mariage de sa fille et de Pierre, qu'il aimait plus que tout au monde, et qui étaient sa grande raison de vivre. Qu'allaient-ils dire à le voir sacrifier ainsi leur bonheur à ses combinaisons politiques ?

Il lui faudrait aussi sacrifier son propre repos. Pendant un mois, chaque jour, il devrait courir le canton, faire des promesses aux uns et aux autres, s'attabler au cabaret avec n'importe qui, dépenser en un mot son temps et son argent, sans compter que, s'il était élu, les démarches à la préfecture, les sessions du Conseil Général lui mangeraient bien des loisirs. Que deviendrait, dans la bagarre, cette *Histoire d'Apremont*, qui lui tenait tant au cur, et qui serait

comme le monument de sa vie ?

Encore s'il avait l'assurance d'être élu ! Mais, plus il y réfléchissait, plus ce résultat lui paraissait problématique. Le nombre des électeurs du vallon était au moins double de celui du plateau ; les bourgeois arriveraient-ils à contrebalancer l'énorme appoint qu'apporteraient les ouvriers au docteur ? En outre, celui-ci n'avait-il pas dans ce même plateau des amis dévoués et sûrs, qui voteraient pour lui, encore qu'il ne représentât point leurs idées ? Enfin, c'était un homme actif, dans la force de l'âge, très ambitieux, et qui ne reculerait devant rien pour triompher, pas même devant le mariage de son fils, comme il l'avait prouvé ; et, par surcroît, la préfecture lierait à sa cause les fonctionnaires et la tourbe des quémandeurs de places ou de faveurs.

« Pourquoi Froidevaux est-il mort ? se lamentait-il à part soi. Pourquoi son fils renonce-t-il à le remplacer ? N'est-ce pas pure finauserie, afin de se ménager Ozanne pour plus tard ? Les raisons de famille ne sont sans doute que de la frime, et il m'a mis dans l'embarras. Si j'en sortais, en me désistant ? »

Aussitôt un flot de sang lui empourpra la face, et, manquant d'air, il ouvrit violemment la fenêtre. Une fraîche bouffée de brise, soufflant du Lomont, et parfumée par les tilleuls, lui rafraîchit la figure. Il se pencha sur la saillie, et, avec une émotion sans cesse croissante, une fois de plus il

contempla son cher village. Qu'arriverait-il, si on le décapitalisait ! Hélas ! l'un après l'autre, les fonctionnaires : percepteur, juge, greffier, notaire, huissier, gendarmes, quittant ces demeures, feraient charger leurs bagages sur des voitures à échelles, puis descendraient la côte, portant à la ville rivale le peu de commerce qui subsistait encore, grâce à eux. A leur tour, devant cette mort, les jeunes gens s'enfuiraient vers la vie. Dans les logis vides il ne resterait plus que les vieux pour lui reprocher sa trahison.

« Au lieu de fouiller dans les archives, – lirait-il dans leurs regards chargés de mépris, – pour reconstituer ce qui fut, mieux aurait valu maintenir ce qui est ; la besogne stérile a prévalu contre l'utile, la chimère contre la réalité. Allez-vous-en donc, vous qui avez été un mauvais berger. Le souvenir du troupeau massacré par les loups est moins dur aux fermiers, quand a disparu celui qui en avait la garde ».

Ainsi, ayant semé le repos, il moissonnerait la guerre, et il lui faudrait lui aussi abandonner la maison ancestrale, où la moindre pierre crierait sa honte, pour aller fonder ailleurs, déraciné lamentable, un nouveau foyer.

A cette pensée, un frisson angoissa tous ses membres ; il pâlit.

« Quitter Apremont, jamais ! s'écria-t-il, plutôt mourir ! Plus d'hésitation ! le devoir est tracé ; advienne que pourra !... Mais s'il advenait du malheur pour Suzanne !...

Toc ! Toc ! heurte une main légère.

–Entre !

–Bonjour, papa. Oh ! comme tu es pâle ! Tu n'a guère dû dormir !

–Et toi non plus, fillette, si j'en juge par tes traits tirés, et j'aime mieux que Pierre ne te voie pas en ce moment... Tiens ! tu deviens rose ; eh ! c'est bon à savoir ; le remède n'est pas difficile.

–Pauvre Pierre ! il en a eu du chagrin, a cause de ta chicane avec son père. Il devrait te connaître pourtant, puisque, au collège, on t'avait surnommé « Soupe-au-lait ».

–Ah ! il te l'a dit ?

–Oui, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je venais te faire de la morale. Voyons ! m'aimes-tu ?

–Tu me le demandes ?

–Alors pourquoi fais–tu tout ce que tu peux pour retarder, et, peut–être, compromettre mon bonheur ?... Promets–moi, à l'avenir, d'être plus sage et d'éviter tout conflit irritant...

–C'est donc que tu me permets de ne pas retirer ma candidature ?

–Mais oui ! ce n'est pas possible autrement ; tu en ferais une maladie.

–Oh ! que je te remercie !... Oui, Suzanne, tu as raison ; je ne puis plus reculer. Mais je me contendrai, je te le jure, et nous ferons la noce dans les délais fixés.

–Ainsi soit–il ! Venez qu'on vous embrasse, vilain petit papa, pour cette bonne parole !... Là, maintenant, je cours préparer votre café. Ah ! à propos, l'adjoint est venu ce matin ; il a quelque chose à te dire.

–Bon, j'irai le voir tout à l'heure. Je descends.

Sa tasse expédiée, M. Fleury traversa la place des Tilleuls, et se dirigea vers la ferme de Léon Jallerange, qui est à quelque cent mètres du village, sur la route du Lomont. C'est une énorme bâtisse, comprenant habitation, grange pour le manège et la machine à battre, hébergeages, écurie et charrit des voitures ; par devant, une vaste cour semi–circulaire borde le potager pris sur la prairie ; ici et là, des sorbiers et

des frênes.

Aux pas de l'arrivant, un énorme dogue du Saint–Bernard bondit de sa niche et tira sur sa chaîne avec des abois furieux, qui attirèrent le fermier sur la porte de son écurie. Il avait une trentaine d'années environ, un regard vif, la figure ouverte et énergique. Chaussé de gros sabots, garnis de paille, où s'enfonçaient ses pieds nus, en bras de chemise, les cheveux embroussaillés de chaumes, un trident à la main, il était en train de faire la litière de son bétail.

–Bonjour, monsieur le maire... Rustaud, veux–tu te taire !

–Eh ! laissez–le donc, Jallerange ; ça prouve que c'est un bon chien. Suzanne m'a dit que vous aviez quelque chose à me dire.

–Parfaitement ; mais nous serons mieux au « poêle » pour causer.

–Pas du tout ; vous avez affaire ici ; restons.

–Ma foi, pour vous dire vrai, ça m'arrange mieux ; les bêtes vont revenir de l'abreuvoir, et il faut que je sois là pour les attacher.

Il s'assirent sur un banc, sous la lucarne par où passent les poules pour rentrer au logis, et le fermier commença. La

veille, il était allé aux emplettes à Montbéliard, après l'enterrement de M. Froidevaux ; et tout le long du chemin il ne fit que penser à la situation présente d'Apremont qui était loin d'être satisfaisante. Rien d'étonnant à cela, puisque les habitants, isolés sur leur rocher, n'ont jamais suivi le progrès ; d'ailleurs, leur excuse est qu'ils ne pouvaient guère le connaître autrefois, car ils ne voyageaient jamais, et, se faisant remplacer pour le service militaire, perdaient la seule occasion qu'ils avaient de sortir de leur coquille. Aujourd'hui, il n'en est plus de même ; les jeunes vont à la caserne, voient du nouveau, acquièrent des idées de progrès ; mais, au retour, leur bonne volonté se heurte contre l'inertie des anciens encroûtés dans leur routine.

–Voilà qui est très juste, Jallerange, conclut M. Fleury ; j'y ai déjà pensé maintes fois. Mais, que faire ? Rien ; il n'y a qu'à attendre la nouvelle génération, qui suivra le mouvement.

–Vous nous la baillez bonne, quand l'ennemi est à nos portes, et que nous sommes sur le point de perdre le canton ? Savez-vous bien, monsieur le maire, que si cela arrive, les maisons, et probablement les terres, perdront 50 % de leur valeur ?

–Encore une fois, qu'y faire ?

–C'est à quoi je voulais venir. Excusez–moi une minute ; voici les bêtes.

Le troupeau apparut au tournant de la route, et les campaines de fer blanc et de bronze firent bientôt leur joyeux brouhaha. Les moutons venaient d'abord, sautillant sur leurs petites pattes ; puis, c'était le pas pesant et large des vaches, suivi du piaffement des chevaux ; et le berger Chouzelot fermait la marche avec ses deux chiens, Ravageaud et Moustache. A la porte de l'écurie, il y eut un tumulte, chacun voulant passer le premier, pour goûter plus vite au râtelier bourré de foin. Il fallut intervenir.

–Diâ, ici, diâ, Poumé ! –Rosotte, veux–tu attendre ton tour ? –Kss, Ravageaud, Kss ! –Bon ! c'est la Blonde maintenant ! Moustache, attrape–la, mon vieux, attrape–la ; kss, kss ! Enfin, tout s'arrangea ; une à une les bêtes réintégrèrent leur coin, entre les poutres qui divisent l'écurie en une série de niches ; et, les cordes passées au cou, ce ne fut bientôt plus qu'un remuement de mâchoires à ne pas laisser échapper même un fétu.

–Maintenant que le travail est fait, dit le fermier en revenant à M. Fleury, nous pourrions causer à l'aise. Tenez, allons sous la tonnelle du jardin ; on y sera mieux qu'ici... Je vous disais donc que ces gens de Remoncourt n'avaient pas tous les torts dans leurs reproches, et qu'il y avait pas mal d'améliorations à faire à Apremont. A commencer par

l'eau...

–Pour cela, je suis complètement de votre avis.

–Et par les citernes ! n'ont–elles pas l'air de potences ? et y a–t–il rien de moins pratique ? Du bras étendu, l'air goguenard, il montrait le puits, alimenté par l'eau du toit, et, au–dessus, une poutre énorme, oscillant sur une autre comme le fléau d'une balance. Justement, le berger s'approchait ; il saisit le seau, le ramena sur la citerne, et tira sur la perche, à l'extrémité de laquelle il était attaché, en y mettant toute sa force, à cause du contrepoids en « laves de pierre » qui se trouve sur l'autre bout de la poutre ; puis, le seau plein, il laissa la machine se relever, et recommença la manuvre jusqu'à ce que l'auge fût remplie.

–Potences, si vous voulez, mon cher Jallerange, mais que j'aime telles quelles, pour m'y être penché bien des fois, tout gamin, au grand effroi de mes parents, afin d'y voir les étoiles, ou les ronds de la pluie.

–Ça, monsieur le maire, c'est de la poésie, et la réalité est qu'avec ces citernes on n'en finit plus de tirer de l'eau, tandis qu'avec des pompes aspirantes et foulantes... Encore si l'eau était propre ?

–Je vous concède que notre eau n'est pas de première qualité...

–Comment voulez–vous qu'il en soit autrement ? Le vent chasse la poussière sur nos toits ; les pigeons et les oiseaux les salissent sans cesse ; et les feuilles mortes se décomposent dans les chêneaux. Etonnez–vous après cela qu'il y ait souvent des fièvres dans le pays !

–Vous êtes bon là, Jallerange ! A notre altitude, sur un plateau comme celui du Lomont, il n'y a pas moyen d'avoir d'autre eau !

–Si fait, monsieur Fleury ; vous allez voir. Alors, il raconta que, la veille, à Montbéliard, son cousin, M. Chagey, le pharmacien, lui avait présenté un de ses meilleurs amis, M. Flajoulat, ancien élève de l'Ecole centrale, qui s'était adonné aux travaux hydrauliques. La conversation étant tombée sur ce sujet, l'ingénieur s'enquit de la situation d'Apremont à cet égard ; puis, ayant appris qu'il existe une source, l'Yeuse, au bas du rocher, il conjectura qu'on pourrait, sans doute, par une machinerie spéciale, faire remonter son débit au village.

–Vous pensez, monsieur le maire, si j'étais tout oreilles ! De l'eau vive sur nos éviers, c'est peut-être le salut !

–Il faut dire à ce monsieur de venir étudier la question sur place, le plus tôt possible.

–Ma foi, c'est ce que j'ai fait, séance tenante, car il faut battre le fer quand il est chaud. M. Flajoulat m'a promis de venir cette après–midi.

–Parfait ; nous irons tous les trois à la source, pour voir de quoi il retourne. Venez prendre le café avant, pour faire connaissance.

–Ce n'est pas de refus ; merci bien, et comptez sur nous.

–Eh ! mon cher Jallerange, je suis bien content de votre proposition ; m'en voici ragouillard.

–Oh ! il y a encore bien d'autres choses à faire ; mais nous en recauserons plus tard.

–Oui ; allons d'abord au plus pressé. Notre initiative aura, j'en suis sûr, le meilleur résultat sur l'élection. Ah ! Ils croyaient avoir déjà notre peau ! Nous leurs prouverons que nous savons la défendre !...

A une heure, le temps de savourer un café qui valut à Brigitte force compliments, M. Flajoulat avait conquis M. Fleury, comme l'avait été, la veille, l'adjoint. C'était un beau garçon, ayant à peine dépassé la trentaine, grand, la figure bistrée encadrée d'une barbe noire fort soignée. Il était disert et enveloppant ; mais, s'il n'eut pas de peine à se faire bien venir du maître du logis, ses attentions, par contre,

n'obtinrent aucun succès auprès de la jeune fille qui, vivant dans son rêve, était peu liante avec les étrangers, et qu'un secret instinct poussait à se défier de celui-ci.

–Nous ferez-vous l'honneur de nous accompagner à l'Yeuse, mademoiselle ? interrogea-t-il d'un air galant, comme on se levait de table.

–Oh ! merci bien, monsieur. J'ai du travail à la maison, un tas de linge à repriser.

–Mais, alors, mademoiselle, vous avez donc toutes les qualités ?

Elle sourit, moqueuse, sans rien répondre, et le flatteur s'en fut assez décontenancé. Dehors, il avait retrouvé son aplomb, et ce fut avec une espérance nouvelle qu'il descendit avec ses compagnons la « grapillotte » très roide, qui conduit au fond du ravin.

–Comme il fait bon ici ! s'exclama-t-il. Voilà un site merveilleux. Cette prairie, ces deux arêtes de montagne qui se font face, ce lointain brumeux vers la vallée du Doubs, ce rocher de trois cents mètres bordé par les maisons d'Apremont, et ce ciel par dessus composent un ensemble comme j'en ai rarement vu d'aussi pittoresque. Quant à cette source, c'est le joli dans le grandiose...

–Vous avez dit le mot, cher monsieur, acquiesça M. Fleury très ému. Je ne connais pas d'endroit plus charmant que celui-ci. Que de fois y suis-je venu depuis ma plus tendre enfance !

–L'autre soir, confirma l'adjoint, mon père disait qu'on vous y trouvait toujours !

–C'est vrai. Presque chaque après-midi, pendant mes vacances de collégien, j'accourais ici avec un livre ; je m'installais là, dans les menthes, près de l'abreuvoir, et je tâchais de lire. Mais comme je lisais peu !... bientôt je levais le nez, et je regardais, ou j'écoutais ; je regardais ce trou noir sous la retombée des sureaux et du lierre, et je cherchais à distinguer les parois, qui suintent de grosses gouttes, comme celles d'un orage d'été ; puis, je suivais de l'il le mince filet d'eau limpide qui en sortait, glissant dans le chôneau, remplissant l'auge, dégoulinant dans les boutons d'or et les sagittaires, pour sauter en cascades successives, puis, subitement calmé, paresser dans la plaine. Ou bien, j'écoutais le clapotis des gouttes, le frôlement de l'eau contre la pierre, l'esclaffement des chutes, et le babillage sous l'herbe. Et le soir venait que ma lecture n'était guère plus avancée qu'en arrivant.

–C'est une poésie que vous venez de nous dire là, monsieur Fleury !

–Peut-être bien. Oh ! j'en ai fait de nombreux sonnets, mais les meilleurs ne sont pas ceux que j'ai écrits... Enfin, ce n'est pas pour cela que nous sommes venus ici, et je vois Jallerange qui s'impatiente. Eh bien ! cher monsieur, pensez-vous pouvoir faire quelque chose de cette source, sans en détruire le charme, bien entendu ?

–Oh ! pour ceci, monsieur le maire, soyez tranquille. Je ne suis pas un barbare, et l'Yeuse restera aussi poétique que maintenant. Voyons un peu...

Il se pencha et, les yeux sur sa monture, prêta l'oreille à l'égouttement puis, levant la petite vanne, il écoula toute la réserve d'eau, et referma le bassin, quand le gravier fut à sec.

–Est-ce que cette source a toujours existé ? interrogea-t-il.

–Vraisemblablement, répondit M. Fleury. Je l'ai trouvée mentionnée dans des actes qui remontent au dixième siècle ; et, de mémoire de vieux, on ne l'a jamais vue tarie. Autrefois, elle alimentait deux moulins, que les minoteries ont fait chômer, et qui sont abandonnés maintenant. Vous voyez ce pan de mur en ruines, à cinquante mètres d'ici ?

–Oui.

–C'est tout ce qui reste du premier. Et le second, beaucoup plus ancien, était là, à votre droite où le ruisseau fait une courbe ; c'était le moulin banal ; les gens du plateau, jusqu'à Villars et Damvant, devaient y apporter leurs grains, et payaient une redevance au seigneur.

–Voilà qui est très important ; ceci prouve que le débit était assez fort, puisqu'il faisait rouler deux moulins.

–Oh ! en ce moment, il est faible ; c'est l'étiage. Mais si vous voyiez les jours de pluie et de dégel ! la prairie en est inondée ; aussi est-elle d'une fertilité extraordinaire. Regardez cette herbe ; est-elle assez verte et luisante, pour dire qu'on est en plein été ? Les Vurpillat, qui possèdent ces prés de père en fils, y récoltent plus de vingt voitures de fourrage, et ne voudraient pas les vendre pour tout l'or du monde.

–Je le comprends. Mais, dites donc, le bassin s'est rempli en cinq minutes ; le débit est plus important que je ne l'aurais cru !

–Ah ! Tant mieux ! Alors, vous avez bon espoir ?

–Oh ! oh ! monsieur le maire, comme vous y allez ! Je ne puis avoir, au bout d'un quart d'heure, un avis ferme sur la question. Ces sortes de recherches sont longues, délicates ; il faut voir d'où l'eau vient, si elle ne se perd pas en route...

–C'est entendu ; mais enfin, quelle est votre opinion actuelle, provisoire, si vous voulez, sur cette affaire ? Vous en avez bien une, je suppose !

L'ingénieur se gratta la tête, réfléchit, regarda en l'air, observa de nouveau la source, l'auge, les cascades, la plaine, les moulins, puis, ayant surexcité l'impatience de ses auditeurs, comme à regret, vaticina :

–Sauf erreur, erreur toujours possible, quand on parle ainsi, au pied levé, je crois que la source, bien captée et canalisée avec soin, serait assez abondante, même en été, pour qu'on pût la faire remonter à Apremont avec une machinerie puissante. Car l'Yeuse doit être alimentée par l'infiltration de la pluie sur le versant du Lomont, par conséquent au-dessus du village.

–Pouvez-vous vous en assurer ?

–Certainement, avec des observations répétées.

–Eh bien ! faites-les ! La commune vous rétribuera votre travail. Combien demandez-vous ?

–Dame ! il faudrait voir... Vous pourriez me voter une provision de mille francs, je suppose. Je m'installerais ici pendant deux mois, au bout desquels je vous donnerais des conclusions définitives et un devis complet de l'entreprise,

au cas où, comme je l'espère, elles seraient favorables.

Le maire et l'adjoint restèrent un instant silencieux, hochant la tête, et s'interrogeant du regard :

–Mille francs, c'est une grosse somme, se décida enfin à dire le premier.

–J'entends d'ici, fit le second, les récriminations du père Garessus, « l'ex-maire », et de sa bande !

–Enfin, messieurs, quelque plaisir que j'aie à vous venir en aide, je ne puis pourtant pas vivre de l'air du temps !

–C'est juste ; mais, vous savez, il nous faut compter avec les partis du village. L'ex-maire ne m'a jamais pardonné de l'avoir remplacé, et quand il saura que je vous pilote... Il est vrai qu'il s'agit ici d'un intérêt général, et qu'il n'est pas homme à dédaigner, par amour-propre, une plus-value possible de ses biens.

–Je l'espère, appuya Jallerange. Ses préventions ne tiendront pas devant son intérêt.

–Et puis, notre parti se tiendra les coudes. Donc, je réunis le conseil, ce soir, et on décidera cela, comme d'autres choses qu'il me vient dans la pensée de proposer. Vous seriez bien aimable d'assister à la séance, cher monsieur

Flajoulat ; vous renseigneriez les conseillers mieux que nous.

–Bien volontiers.

–Voilà qui est convenu... Quelle heure est-il ?... Quatre heures ! déjà quatre heures ; comme ça file ! Voilà le temps remis. On ne l'aurait pas dit, ce matin...

–Sûrement, confirma l'ingénieur. Le soleil est ardent ; mais le paysage me paraît encore plus beau que tout à l'heure.

En effet, les nuages s'étaient enfuis, et l'azur avait une pureté immaculée. Les choses, lavées par la brume de la nuit, paraissaient comme lustrées ; la roche se teignait de rose, et les maisons du village, vues d'en bas, s'enlevant avec vigueur sur le fond bleu du ciel, resplendissaient en une apothéose de lumière.

–Quand on pense que ces ouvriers de Remoncourt...

–Oui, je sais ; ils veulent vous faire des misères. Eh bien ! tenez ferme ; luttiez ; ne reculez pas !

–A qui le dites-vous ? J'avoue que j'ai été, un instant, ébranlé par leurs manigances. Mais nous venons de faire du bon travail, qui me rend courage. Ah ! cher monsieur, vous

aurez bien mérité d'Apremont, si vous arrivez à un résultat. Et, vous savez, nous ne serons pas ingrats à votre égard !

–Je vous jure que je ferai tout mon possible pour vous donner satisfaction.

–Merci. D'ailleurs, ceci n'est qu'un commencement. Une vie nouvelle va revivifier le village et, Dieu aidant, nous triompherons. Vous le dirai-je ? je suis un peu superstitieux. Or, le ciel était gris ce matin ; vous venez nous prêter secours ; il devient radieux. C'est d'un heureux présage. Et maintenant, rentrons.

–Si vous voulez bien, monsieur le maire, je resterai pour commencer déjà mes observations.

–Comment donc ! restez, restez ! Voilà du zèle, ou je ne m'y connais pas ! Merci encore, et, à ce soir !

M. Fleury et son adjoint remontèrent le sentier, en se frottant les mains de contentement. Et M. Flajoulat, pris d'une soudaine langueur, pour se récompenser d'avoir si bien conduit sa barque en ce jour, s'allongea près de la source, à l'ombre d'un frêne, s'engourdit aux senteurs des menthes voisines, ferma les yeux... puis rêva qu'il épousait mademoiselle Suzanne Fleury, à la date fixée pour l'inauguration des nouvelles fontaines.

A huit heures, M. Fleury et l'ingénieur se rendirent à la mairie, tandis que l'adjoint faisait tinter la petite cloche de l'église pour avertir qu'une séance du conseil allait avoir lieu. Ils furent accueillis par M. Maître, instituteur et secrétaire municipal, qui était en train d'allumer une grosse lampe à pétrole.

–Voici notre salle des séances, dit le maire. Elle sert aussi aux audiences de la justice de paix. Vous voyez qu'elle est grande ; il n'y en a pas d'aussi vaste dans toute la montagne.

Pour que l'étranger pût se rendre compte, l'instituteur enleva l'abat-jour, et la salle s'éclaira, immense, avec ses trois hautes fenêtres, qui s'ouvrent devant les Tilleuls, son estrade élevée sur cinq marches, qui tient toute la largeur, et, s'allongeant sur elle, sous un buste de la République, une table étroite, reculée pour la circonstance, et entourée de chaises.

–En attendant que les conseillers arrivent, continua M. Fleury, et ils y mettent toujours le temps, je vais vous faire les honneurs de la mairie. Vous voyez ces murs ; quand on m'a élu, il n'y avait rien dessus ; et leur blancheur aveuglait ; ce n'était pas très décoratif.

–Je vous crois sans peine.

–Alors, j'ai constitué ici, comme vous voyez, une petite galerie locale. Voici une carte du canton dressée, au commencement de l'Empire, par un géomètre de Besançon ; ceci, c'est un extrait du terrier d'Apremont, qui est du dix-septième siècle. A gauche, vous voyez les portraits gravés des comtes de Montbéliard, ducs de Wurtemberg ; ici, à droite, les portraits des princes-évêques de Bâle, résidant à Porrentruy, des voisins par conséquent ; nos ancêtres avaient avec eux des rapports constants ; et, enfin, de chaque côté, j'ai placé les grandes planches de la chalcographie du Louvre, qui ont été le premier fonds du Cabinet du roi, et qui représentent, d'après van der Meulen, les deux conquêtes de la Franche-Comté par Louis XIV, en 1668 et en 1674.

–C'est fort instructif.

–Dans ces vitrines... monsieur Maître, vous seriez bien aimable de monter la lampe... Là, merci, nous voyons mieux... Dans ces vitrines, j'ai exposé quelques spécimens de notre flore spéciale, comme la bruyère ciliée, *erica ciliaris*, la gentiane d'Allemagne violette, *gentiana germanica*, et la gentiane bleue, *gentiana pneumonanthe*, etc. ; là, ce sont des spécimens géologiques : silex, calcaire, cristal de roche, ammonites, stalactites, minerais, que j'ai trouvés dans nos carrières de la Noire-Combe. Cela intéresse les enfants, et aussi les parents.

–Quelle excellente idée ! Voilà un musée cantonal comme il devrait y en avoir dans chaque chef–lieu.

–Maintenant, il faut que je vous montre le « saint des saints ».

Il tira de sa poche une clef à secrets, et, non sans solennité, ouvrit une porte dissimulée dans un angle. Alors, apparut une chambrette, garnie de rayonnages, où des cartons verts, soigneusement époussetés, reposaient. Contre le chambranle, à une patère, étaient accrochées une toge noire et une toque.

–N'allez pas croire que ceci soit un vestiaire, s'empressa de dire M. Fleury. C'est par pure tolérance que nous permettons à notre juge de paix, M. Mathias, de laisser ici sa toge, pour qu'il n'ait pas à la remporter chez lui. Mais c'est une tolérance fâcheuse, et qu'il faudra faire cesser, par respect pour nos Archives.

–Ah ! ce sont vos Archives ?

–Oui, cher monsieur ; ce n'est jamais sans émotion que je les contemple, car toute l'histoire d'Apremont est là, racontée au long de ces chartes, de ces diplômes, de ces registres d'état civil et de commune, qui attestent son glorieux passé. L'autre jour, M. Ruinart, inspecteur des archives communales, m'a fait bien plaisir, quand il m'a dît

que nulle part les archives n'étaient aussi bien tenues qu'ici. Alors ; je lui ai demandé, sans faire semblant de rien, ce qu'il pensait de celles de Remoncourt...

–Et qu'est–ce qu'il a répondu ?

–Ah ! si vous l'aviez vu rire à ma question ! Non, jamais je n'ai vu tant rire un érudit ! C'est qu'ils n'ont rien, les malheureux, pas la moindre petite charte, rien, je vous dis !... Et ils voudraient diriger les autres !...

Un bruit de portes et de conversations abrégées cette moquerie. Cinq ou six conseillers entraient ; les autres survinrent. Le maire alla prendre place, et fit asseoir l'ingénieur auprès de lui.

La plus vive curiosité se manifestait sur le visage des nouveaux venus. Pourquoi cette convocation inopinée ? Que signifiait la présence de cet étranger, avec lequel le maire était si familier ? Au premier son de cloche, chacun sans doute avait malgré d'être ainsi dérangé, au moment de se reposer au lit de la fatigue du jour. Puis, un même désir de savoir les avait éveillés eux et leurs femmes, et ils s'étaient décidés à venir, comme ils se trouvaient, en habits de travail : culottes, gilets et casquettes. Maintenant, on les sentait gênés d'être observés par ce citadin : ils l'observaient à leur tour, à la dérobée et, quand il les regardait de nouveau, essayant de pénétrer ces âmes rustiques à travers la

fumée de leurs pipes, ils détournèrent aussitôt leurs figures basanées, cuites, sillonnées d'un réseau de rides, comme il arrive, à supporter depuis l'enfance, en pleins champs, toutes les intempéries.

M. Fleury, ayant ouvert la séance, fit un petit discours où, après une allusion aux événements de la veille, il montra la nécessité de réagir contre l'indolence passée, et de suivre le progrès, si l'on voulait garder le chef-lieu. Or, parmi les réformes les plus urgentes, celle de l'eau était au premier rang. Sur l'initiative de l'adjoint, M. Flajoulat, ancien élève de l'École centrale, avait bien voulu se déranger pour voir si l'on pourrait amener l'Yeuse au village. Mais, cette étude exigeant quelques mois d'observation, il convenait de lui voter une provision d'un millier de francs.

Un silence suivit cet exposé ; puis l'ex-maire, le père Garessus, octogénaire bientôt, s'étant concerté du regard avec ses partisans, plissant son front têtu, et aiguisant la malice de ses petits yeux, qu'embroussaillaient des sourcils drus et longs, prit la parole.

—Voyons, notre maire, est-ce que vous voulez vous moquer de nous avec cette histoire ? Faire monter l'eau de la source à Apremont, mais, pour l'essayer, il faudrait être plus « cudot » que le roi des cudots !

–C'est que je me serai mal expliqué, père Garessus, car le projet est des plus raisonnables. Monsieur Flajoulat, voulez-vous avoir l'obligeance d'éclairer vous-même la religion de ces messieurs...

L'ingénieur raconta ses observations de l'après-midi, et, sentant un auditoire prévenu, s'engagea même plus qu'il ne l'avait fait auparavant. Peine perdue : les conseillers restaient sceptiques. Alors, saisissant un crayon et une feuille de papier :

–Un croquis « schématique » est encore la meilleure démonstration. Vous voyez ce point A, messieurs : c'est le Lomont ; Apremont est ici, en B; et là, en C, nous avons l'Yeuse.

Bon ! maintenant, vous savez tous ce que c'est que des vases communicants... Non ?... Eh bien ! prenez un arrosoir ; quand vous y mettez de l'eau jusqu'au dessus, elle monte dans le tuyau...

–C'est vrai ; mais où voulez-vous en venir ?

–A ceci, c'est que, si nous faisons un tuyau, qui partira de C, c'est-à-dire de la source, pour remonter en B, à Apremont, l'eau qui tombe au Lomont, en A, montera jusqu'à B.

–Avez–vous saisi, père Garessus ? interrogea M. Fleury. C'est bien le cas de dire que c'est limpide comme de l'eau de roche.

Le vieux se gratta l'oreille, réfléchit, puis, regardant les autres avec des malices dans les yeux :

–J'ai saisi, maire. Mais il y a deux choses à voir : si, par hasard, l'eau du Lomont coulait du côté de Pont–de–Roide ou de Villars...

–C'est justement ce que monsieur recherchera...

–Parfait ; mais si c'est vrai, nos mille francs seront perdus !

–Eh ! on ne peut rien avoir sans risquer quelque chose !

–Bon ! maintenant, supposons que cela puisse s'arranger, à combien cela reviendrait–il ?

–Mon Dieu, monsieur Garessus, fit l'ingénieur, ce n'est pas facile à dire aussi vite ; il faudrait quelques calculs qui prendraient du temps...

–Prenez–le ; nous avons notre soirée ; même si vos calculs ne sont qu'approximatifs, il vaut mieux avoir une idée que rien du tout ! L'ingénieur regarda M. Fleury et l'adjoint, qui

lui firent signe de s'exécuter, connaissant de longue date l'entêtement du vieux, et son influence sur plusieurs conseillers. Ce que voyant, M. Flajoulat s'en fut s'installer au bout de la table, seul avec ses chiffres.

–J'ai encore d'autres améliorations à vous proposer, reprit le maire à voix basse, pour ne point le gêner, et aussi un peu décontenancé. D'abord, il faut nous concilier les fonctionnaires, pour que, le cas échéant, ils manifestent que leur résidence ne leur est point désagréable. Dans ce but, on pourrait accorder à chacun quelques « cordes » de bois. Ce n'est pas ce qui nous manque, n'est-ce pas, père Garessus ?

–Oh ! pour ça, non ! Mais si vous leur donnez le bois, il ne nous en achèteront plus, et nos revenus diminueront ; pas vrai, vous autres ? Voyons, parlez ; il n'y a que moi qui tienne le crachoir !

–Ma foi, dit Alcide Lavans, c'est que vous le tenez bien. Et puis, vous avez aussi plus d'expérience que nous. Que M. le maire continue à exposer ses idées, et vous vos objections. Après, chacun votera comme il l'entend.

–Bien parlé ! Lavans, continua M. Fleury. Voici maintenant ma troisième proposition. On nous reproche de n'avoir pas de courrier pour les voyageurs et la poste. Il faut bien reconnaître que c'est gênant pour les étrangers, sans compter que le service des dépêches par piéton, et une seule

fois par jour, est très défectueux. Alors, subventionnons un courrier ; l'État nous imitera, et, avec les commissions, l'entrepreneur se tirera d'affaire.

–Quelle somme lui accorderait-on ?

–Mon Dieu, on pourrait commencer par cinq cents francs, je pense ; il ferait deux voyages, matin et soir. Je lui obtiendrai mille francs pour la poste.

–D'abord, je remarque que votre combinaison supprime le gagne-pain du père Gagey, qui n'a plus que ça pour vivre, lui et toute sa famille. Ensuite, avec vos quinze cents francs, je vous défie de trouver amateur. Comme il lui faudrait quatre chevaux, et même six, en hiver, on ne lui payerait pas seulement son avoine !

Le maire commençait à perdre patience ; le sang lui montait à la figure, et, ne sachant que répondre, il tapotait sur la table de ses doigts en fièvre. Le silence devenait gênant.

–Je ne comprends pas cette opposition, dit enfin l'adjoint, surtout venant d'un ancien maire, qui a gouverné la commune pendant plus de vingt-cinq ans.

–Eh ! là est peut-être la raison de cette opposition ! ne put s'empêcher de dire M. Fleury, de plus en plus nerveux.

–Je ne répondrai pas à cela, reprit le vieux froidement, et je me borne à vous demander où vous prendrez l'argent pour payer toutes ces entreprises. Car il en faudra !

–Pas tant que vous croyez, interrompit l'ingénieur, qui venait de terminer ses calculs. En effet, tout prévu, sauf les cas de force majeure, bien entendu, et, en laissant un battement possible d'une vingtaine de mille francs, j'estime qu'il suffirait pour la canalisation, les bornes fontaines, la maison du mécanicien...

–Ah ! c'est que vous prévoyez un mécanicien !

–Naturellement, pour entretenir la machine ; oh ! mais il ne coûtera pas cher, cent cinquante francs par mois, tout au plus... Donc, j'estime que pour tout cela, plus les turbines, les journées d'ouvriers, les matériaux, mes appointements de directeur, etc., il faudrait compter environ cent cinquante mille francs. Vous voyez que ce n'est pas la mer à boire !...

Une stupeur suivit cette déclaration ; mêmes les partisans du maire en furent ébranlés. Seul M. Fleury, entêté dans son rêve, restait aussi combatif, compromettant comme à plaisir sa cause par sa physionomie agressive.

–Alors, voici la situation, reprit, impitoyable, le père Garessus. Pour réaliser ces améliorations, la commune devrait emprunter au moins deux cent mille francs, ce qui

ferait huit mille francs d'intérêt par an, au taux usuel ; et je ne parle que du principal, pour bien montrer, quoi qu'on en dise, que je ne mets pas d'exagération dans cette affaire. Eh bien ! encore une fois, ces huit mille francs, chaque année, où les trouverez-vous ?

–Mais, dans nos forêts ! Il y a là un nombre incalculable de « vieillards », foyards et chênes, qu'il serait grand temps de couper. Voulez-vous donc les laisser pourrir sur place ?

–Non, non ! mais si vous sabrez tout en une fois, qu'est-ce qui vous restera pour les années prochaines ? Si vous étiez paysan comme nous, vous sauriez qu'il faut plus de cinquante ans pour reconstituer une forêt. Agir comme vous dites, c'est tuer la poule aux ufs d'or.

–C'est tout de même trop fort que vous ne compreniez pas qu'il faille faire des sacrifices ! Ah ! vous serez bien avancés, si l'on supprime le canton, quand vous verrez vos maisons, vos terres diminuer des trois quarts, et le vide se creuser autour de vous ! C'est alors que vous vous mordrez les doigts, que vous vous frapperez la poitrine !... Mais il sera trop tard, et je m'en laverai les mains...

Cette apostrophe, lancée d'une voix forte et avec toute la chaleur d'une conviction profonde, parut émouvoir la plupart des conseillers, qui l'accueillirent de murmures approbatifs. Sentant le terrain se dérober, l'ex-maire reprit l'offensive.

–Puisque vous m'avez attaqué tout à l'heure avec des suppositions, vous ne trouverez pas mauvais que j'en fasse à mon tour. Eh bien ! je dirai qu'on a vécu jusqu'ici sans la source, sans le courrier, et sans bien d'autres choses, et on peut très bien continuer à vivre comme cela ; et, si on en parle maintenant, c'est parce qu'il y a une élection, et qu'on veut par ce moyen piper les électeurs...

–Que dites-vous, misérable ! s'écria, bondissant, M. Fleury au paroxysme. Ah ! si vous n'aviez pas des cheveux blancs... La haine et l'envie parlent par votre bouche ! C'est avec des gens de votre trempe qu'on mène un pays à la ruine ! Je ne veux pas rester sous le coup de cet affront ! Messieurs, je mets au voix la subvention de mille francs pour M. Flajoulat ; c'est le plus pressant ; après, on verra ; et je pose la question de confiance. Voyons : qui vote oui ?... Un, deux, trois, quatre, cinq, six, et moi sept. Merci ! La proposition est adoptée par sept voix contre cinq. Quelqu'un a-t-il encore quelque chose à dire ?

–Oui, fit le père Garessus, en se levant. Je donne ma démission de conseiller municipal, pour ne pas m'associer à vos folies.

–Et nous aussi, dirent les quatre autres. Le piétinement de leurs sabots s'était éloigné depuis longtemps dans la nuit, que le maire, tout ahuri par la tournure imprévue de la discussion, n'avait point encore trouvé un mot à dire.

Soudain, il éclata d'un rire nerveux et amer, qui résonna comme un glas dans la salle silencieuse.

–Eh bien ! voilà une entrée en campagne réussie, n'est-ce pas ? Est-il possible que la jalousie soit si forte qu'elle fasse oublier aux gens leur propre intérêt !

–Oh ! fit l'adjoind, ceci est un coup monté. Il y a belle lurette que je me suis aperçu qu'ils mijotaient quelque chose. Votre candidature l'a fait éclater.

–Je suis bien fâché, monsieur Fleury, d'avoir été la cause de ce qui arrive. Si j'avais su...

–Tranquillisez-vous, cher monsieur ; un peu plus tôt, un peu plus tard, cela devait arriver. Vous n'y êtes pour rien... C'est égal ! voilà qui est bien ennuyeux ! veillons au grain ; il y a des ennemis non seulement autour de la place, mais encore au milieu. Tenons-nous les coudes et jouons serré. Je compte sur vous !... Ils se séparèrent sous les Tilleuls, et le maire se décida, pour calmer sa fièvre, à se promener un instant. Encore frémissant, les tempes en feu, ses membres drainés de frissons, volontiers il eût pleuré ; mais il se ressaisit vite au calme et à la fraîcheur des choses.

« Je me trompe peut-être, pensa-t-il. Les difficultés s'accumulent devant mon entreprise, et je lutte contre mes propres enfants, qui tremblent à la pensée des complications

possibles. Ne vaudrait-il pas mieux renoncer, quand il en est temps encore, à une aventure où j'ai peu à gagner, beaucoup, sans doute, à perdre, et où les intéressés eux-mêmes sont loin de me seconder comme il semble qu'ils le devraient ? »

Pensif, le front à la brise du Lomont, il dépassa bientôt les Tilleuls, et prit la route de Pierrefontaine tout enlunée. La nuit était splendide. Parmi l'azur sombre du ciel, les étoiles, faisant cortège au Chariot d'or, vibraient de feux changeants, rouges, bleus, verts ou jaunes que gazait, au zénith, la Voie Lactée. Sur terre, pas un bruit. La nature se recueillait dans le sommeil pour l'effort du lendemain, et des brumes légères se tissaient au ras du sol, enveloppant cette quiétude.

M. Fleury était enfin pacifié, quand le mur du cimetière blanchit soudain devant lui ; s'étant approché, il aperçut les tombes éclatantes de clarté sous les feuillages noirs, et, d'instinct, il chercha des yeux celle où M. Froidevaux dormait ; alors une angoisse lui étreignit le cur à voir le tertre rouge, proéminent encore, que surmontait une simple croix de bois.

« C'est la deuxième nuit qu'il passe loin de sa maison, songea-t-il. Son âme me côtoie sans doute à cette minute. Que doit-il penser de moi, qui hésite maintenant, après les engagements que j'ai pris hier devant sa dépouille ? Que doivent penser aussi les braves gens, étendus là depuis des

siècles, et de l'héritage desquels je me trouve être le défenseur ? »

Tandis qu'il contemplait ainsi le champ bosselé de deuils, une main serrant un barreau de la grille, l'autre appuyée sur la poignée de la serrure, une hallucination le piqua jusqu'à la souffrance : le village lui apparut dépouillé, honni, mort. Et, pour la seconde fois, M. Fleury jura qu'il irait, envers et contre tous, jusqu'au bout de la bataille...

Deuxième partie

I

LA CAMPAGNE ÉLECTORALE

La semaine suivante, M. Fleury n'eut pas de peine à se convaincre que le métier de candidat n'était point une sinécure. Levé dès l'aube, il ne rentrait guère qu'au soir, éreinté surtout par ses fausses démarches dans les villages d'alentour. C'est que les électeurs travaillaient dans les champs ; or, le terroir franc-comtois est très morcelé, et les pièces de terre, appartenant à une même famille, sont réparties aux quatre coins du finage.

–Où est donc votre mari, en ce moment ? demandait-il à la ménagère.

–Ma foi, monsieur le professeur, je ne sais pas trop. Voyez à la Malecombe, aux Emibois, derrière chez Tintin, sur le « parcours »,... Il ne m'a pas dit où il allait ; je regrette bien.

Il s'usait les jambes à le chercher, par les chemins éventrés d'ornières, dans les labours, où la glèbe triplait le poids de ses chaussures, parmi la plaine incendiée par le soleil. Avait-il la chance de le trouver ? C'étaient alors des conversations où il fallait finasser de part et d'autre, avec des

explications interminables, des demandes en réductions d'impôts pour le père, de service militaire pour le fils, parfois des exigences sans vergogne : et il sortait de ces visites « courbaturé », moulu, comme s'il avait fourni un travail intellectuel d'une extraordinaire difficulté.

Encore s'il avait eu ses soirées pour se reposer ! Mais elles ne lui appartenaient même plus, obligé, à peine de retour, de recevoir l'adjoint et ses partisans, afin d'arrêter, de concert, la marche à suivre pour que le créancier pesât sur son débiteur, le parent sur la famille, l'obligeant sur l'obligé.

Quand il en avait fini avec ces marchandages et ces intrigues, il ne trouvait point encore la paix à la maison. Suzanne ne parvenait pas à dissimuler le chagrin qu'elle éprouvait de sa solitude présente, et que Pierre n'osait pas interrompre trop souvent depuis l'incident du cimetière, sans compter que les prévenances obséquieuses et intéressées de M. Flajoulat avaient le don de porter sur les nerfs de la jeune fille. Elle n'était plus affable et rieuse comme avant ; et les soucis de son père, loin de diminuer au logis, s'en augmentaient.

Enfin, ce lui était un nouveau crève-cur quand, monté à sa chambre, il contemplait sur sa table, négligés et poussiéreux, les matériaux qu'il amassait depuis si longtemps pour son *Histoire d'Apremont*.

« Faut-il être sot tout de même, pensait-il, pour s'être jeté dans une pareille aventure ! C'est bien la peine d'être en retraite pour mener ce métier ! Ah ! si l'on m'y reprend jamais ! »

Il se couchait sur ces amertumes, et passait des nuits le plus souvent agitées de cauchemars et de rêves, où il prononçait des violences sur des tribunes illusoires.

Tout autrement en allait-il du docteur que sa candidature ne dérangeait guère de son ordinaire. Circulant à longueur de journée sur la plupart des routes du canton, il ne comptait pas ses fausses démarches, bien assuré de rencontrer une fois ou l'autre l'électeur visé. Son énergie s'en était accrue, car cette diversion intervenait juste au moment où la médecine campagnarde, trop pratiquée, commençait à lui peser.

Il avait, d'ailleurs, sujet d'être content. Le préfet, auquel il venait de rendre visite, lui avait promis la croix dans un délai rapproché, et le pressentait déjà pour une candidature éventuelle au Sénat. Alors, sa satisfaction ne connut plus de bornes.

— Tout marche comme sur des roulettes, dit-il, un soir, à son adjoint. L'administration est tout entière pour nous. Ah ! comme je vous remercie de m'avoir poussé à poser ma candidature !

–J'ai aussi de bonnes nouvelles à vous apporter du plateau. J'y étais cette après-midi, et cela se décolle. La démission des quatre conseillers a fait un effet déplorable ; la moitié du village tient pour eux ; et, dans les communes, les finauds s'apprêtent à « bien » voter, parce qu'ils apprennent que vous êtes l'ami de la préfecture. Attendez-vous à recevoir tout un stock de demandes de places et de faveurs ; vous ferez le tri, une fois élu. Quant au Flajoulat, il n'est guère populaire ; je l'ai vu caricaturé sur bien des portes de grange, jouant du flageolet...

–Eh ! la plaisanterie n'est pas mauvaise ! Je ris chaque fois que je passe devant cette charge.

–Pour ce qui est de M. Fleury, c'est étonnant comme il a changé depuis le jour de l'enterrement !

–Oui, c'est à ne pas le reconnaître, et j'en ai de la peine, chaque fois que je le rencontre. Il n'est pas fait pour être candidat. Aujourd'hui, surtout, aux Bois-Leussus, j'en ai été tout retourné. Aussi, quand il m'a annoncé son intention de visiter les électeurs du vallon...

–Quelle idée ! Il n'aura pas cinquante voix par ici !

–Ma foi, j'en ai eu pitié, et je lui ai proposé une réunion contradictoire à Remoncourt. De cette façon, il en aura fini en une fois, et je n'aurai pas le remords d'avoir rendu malade

le futur beau-père de mon fils.

–Vous avez bien fait. En somme, malgré ses intempérances de langage, nous n'en voulons qu'à sa politique et pas du tout à sa personne.

–Justement ; c'est ce que je lui ai dit.

–Et pour quand la réunion ?

–Pour samedi, huit heures.

–Très bien ; les ouvriers sont libres, sauf ceux du four Merlin, qui restent pour la « coulée ».

–A merveille. Depuis longtemps, Suzanne désirait y assister. Pierre et Fleury viendront souper à la maison, et les enfants iront au four pendant que nous politiquerons. Venez souper avec nous, Matifat. J'arrangerai cela avec Fleury. Ce fut avec une satisfaction sans pareille que ce dernier, à la suite de cette proposition, suspendit ses allées et venues dans les alentours, de nouveau s'installa parmi ses livres, et commença de rédiger son discours aux ouvriers, interrompant, par instants, cette besogne par des coups d'il furtifs dans ses dossiers d'érudition.

Le temps, qui avait été pluvieux, s'était remis au beau : jamais les parfums, montant de l'Yeuse à ses fenêtres, ne lui

avaient paru plus délicieux, la solitude de son bureau plus reposante, le travail aussi doux ; et, songeant qu'il se dévouait pour Apremont, non seulement dans le présent, mais aussi dans son passé et son avenir, M. Fleury, ayant reconquis le sourire de sa fille, et se réalisant dans la plénitude de ses aspirations, se sentit redevenir le plus heureux des hommes.

A vrai dire, son allocution le taquinait un peu. Jamais il ne lui était arrivé de haranguer des ouvriers, n'ayant guère eu affaire jusque-là qu'à des enfants, puis aux cultivateurs. De leurs murs et de leur caractère, il ne savait que ce qu'en disent les journaux. N'y avait-il pas une manière spéciale de leur parler ? Était-il besoin avec eux de belles phrases, ou de quelques mots simples et bien touchés ?

« Bah ! conclut-il, après un jour de réflexion, les ouvriers, au fond, ne sont que de grands enfants ; tout le monde est d'accord là-dessus. Or, sans me flatter, pendant ma longue carrière, j'ai su me faire entendre de mes élèves. Samedi, je ferai un cours d'adultes, voilà l'unique différence : un historique d'Apremont, des considérations sur le respect dû aux institutions établies et au passé, sur l'alliance étroite qui doit unir, dans leur intérêt réciproque, le capital et le travail, c'est plus qu'il n'en faut pour détacher du bloc des électeurs d'Ozanne un certain nombre d'esprits rassis et sensés, qui, joints à nos amis, assureront peut-être notre succès. Je n'aurais pas supposé que le docteur m'aurait fait cette

proposition. Oui, mais il y a Pierre !... Dès lors, tout s'explique, et tout va le mieux du monde ! »

S'étant frotté les mains de contentement, pour s'applaudir de sa subtilité, il se remit à ciseler ses phrases. Samedi matin, il termina par une conclusion ronflante, destinée, dans sa pensée, à « soulever les masses ».

–Eh ! Eh ! Je crois que ce jour ne sera pas mauvais pour l'élection, fit-il à la cuisine, tout heureux de sa littérature. Ce sera une date dans ma vie. Les anciens les marquaient d'un caillou blanc ; nous ferons mieux ; Brigitte, vous monterez une bouteille de champagne, et vous inviterez M. Flajoulat à venir prendre le café avec nous.

–Pourquoi le déranger ? s'empressa d'objecter la jeune fille. Laisse-le donc à ses dessins ; Sinon on croirait que tu ne peux plus t'en passer.

–Mon Dieu, c'est un aimable garçon, qui peut m'être utile ; j'ai des égards pour lui. Après cela, si tu ne tiens pas à ce qu'il vienne...

–Oh ! cela m'est bien égal ; j'ai bien tort de te chicaner à propos de ce poseur, qui est toujours sur mes talons.

–Voyons, ne t'emporte pas, Suzanne. Je t'en prie, modère tes nerfs ; songe que je suis candidat...

–Eh bien ! n'en parlons plus ! Ah ! quand reviendrons–nous à notre intimité d'autrefois !

–Ce ne sera plus bien long maintenant, ma chérie. Voyons ! ne fais pas cette figure boudeuse ; veux–tu que je garde un mauvais souvenir des dernières semaines que tu vas passer avec moi ?

Heurtée au cur par cette insinuation, elle se mit à fondre en larmes, qui l'apaisèrent plus que les cajoleries de son père et de la servante. Enfin, l'image de son fiancé, traversant son énervement, la calma, et elle souriait de nouveau, quand Pierre parut sur le seuil de la porte.

–Eh ! quel bon vent t'amène ? interrogea M. Fleury.

–Je suis venu avec la voiture pour vous conduire, ce soir, à Remoncourt.

–Tu es bien gentil, mais nous comptons descendre avec Jallerange. Cela ne fait rien, au contraire, et tu tombes à pic, comme un *deus ex machina*...

–Qu'y a–t–il donc ?

–Oh ! plus rien maintenant, puisque te voilà ! Allons ! le hasard arrange bien les choses. A table, les enfants, à table !

Le dîner dissipa ces légers nuages, et le professeur lui-même ne put réprimer un mouvement d'ennui, quand l'ingénieur, qu'on avait complètement oublié, se présenta pour le café.

–Monsieur Flajoulat, je vous présente mon futur gendre, Pierre Ozanne, agrégé d'histoire... Monsieur l'ingénieur Flajoulat, qui s'occupe d'amener l'eau de l'Yeuse sur nos éviers.

–On parle beaucoup de vous dans le vallon, monsieur.

–Ah ! et qu'est-ce qu'on dit ?

–On trouve votre idée admirable, mais comment dirai-je ? chimérique.

–Eh bien ! nous prouverons bientôt qu'elle est réalisable, n'est-ce pas, monsieur le maire ?

–Pour moi, certifiez ce dernier, cela ne fait plus de doute, et j'espère bien convertir pas mal de gens, ce soir, à notre opinion. Allons ! buvons à la santé de notre projet !

Pour la première fois peut-être, en cette maison, le champagne ne produisit pas la gaieté accoutumée : M. Fleury fut repris par ses préoccupations électorales ; les fiancés se turent parce qu'ils se sentaient épiés par cet

étranger, entré, comme un intrus, dans leur intimité ; et celui-ci lui-même, comprenant qu'il était de trop, et en concevant de la jalousie, s'absorba dans la contemplation des bulles d'air qui pétillaient dans sa coupe. Le silence devenait embarrassant.

–J'y songe, mes enfants, fit M. Fleury, pour supprimer cette gêne. Si je vous lisais des fragments de mon discours ?

Ils se hâtèrent d'accepter cette diversion, et, le maire, ayant tiré de sa poche ses fidèles feuillets, commença de dire d'une voix didactique l'histoire d'Apremont depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours... L'ingénieur avait pris une pose réfléchie, la main dans sa chevelure, et couvait d'attention l'orateur, tandis que les amoureux, lentement rapprochés, jouaient au jeu des regards et des mains enlacés... Enfin, dans une tirade virulente, M. Fleury adjura les électeurs de respecter les droits acquis, pour qu'un jour, se fondant sur un précédent injuste, on ne vint pas les dépouiller à leur tour.

–Bravo ! bravo ! s'enthousiasma M. Flajoulat. Voilà qui est irrésistible !

–Et toi, Pierre, tu ne dis rien ; qu'en penses-tu ?

–Je trouve votre discours très bien écrit et pensé ; mais contrairement à monsieur, je ne crois pas qu'il vous ralliera

les ouvriers. Ah ! vous ne les connaissez pas ! En voilà que l'histoire n'embarrasse guère, quand leur intérêt est en jeu ! D'ailleurs, ils l'ignorent...

–Oui, mais moi, je la leur enseigne tout le long de mon discours.

–Votre syllogisme est excellent ; permettez–moi cependant de vous dire, pour vous éviter une désillusion, que leurs sentiments ne s'accordent point ainsi en majeure, mineure et conclusion...

–Ta–ra–ta–ta ! je pense juste le contraire, et, tu vois, M. Flajoulat aussi ; or, tu n'as pas la prétention de connaître les ouvriers mieux que lui, j'espère. Il est vrai qu'à force d'habiter avec les loups, tu finiras par...

La jeune fille sursauta :

–Comme tu es injuste, papa ! Tu veux donc te brouiller avec tout le monde...

–Décidément, mon enfant, tu as tes nerfs aujourd'hui. Allons–nous en, cher monsieur Flajoulat ; laissons ces jeunes gens parler poésie à leur aise. Je suis curieux de voir vos nouveaux dessins ; cela me donnera du cur pour ce soir ; et puis, si vous le voulez bien, nous relirons mon discours...

Ils s'en furent, bras dessus bras dessous, laissant les amoureux assez interdits.

–Oh ! cet homme, je le déteste ! murmura Suzanne.

–Je ne sais si je me trompe ; mais il m'a tout l'air d'un arriviste, d'un coureur de dot !

–C'est ce que Brigitte me disait encore, ce matin même.

–Et je le pense de plus en plus, confirma la servante, qui apportait une pile d'assiettes sur le dressoir. Avec ça que monsieur en est coiffé ! Il ne peut plus se passer de lui. Quand il revenait éreinté de ses tournées, il trouvait bien encore cinq minutes pour passer le voir à l'hôtel ! Ah ! cet ingénieur, c'est un fier intrigant ! Si j'étais que de vous, monsieur Pierre, j'aurais l'il sur ses manigances. Avec ces gars–là, on ne sait jamais ce qui peut arriver !

–Tu es folle, ma pauvre Brigitte, folle à lier ! s'exclama la jeune fille.

–Pas tant que ça ; dans mes soixante–cinq ans d'âge, j'ai vu arriver des choses qui paraissaient plus impossibles que celle–là...

–Et de ma volonté, qu'en fais–tu ? Je te jure que jamais, au grand jamais, mon père et moi dussions–nous en mourir, je

ne serai la femme de ce monsieur-là ! Pierre a ma parole jusqu'à la mort !

Le jeune homme scella d'un baiser ce serment, et, tandis que la servante finissait de ranger la table, bougonnant entre ses dents, ils s'installèrent à leur place accoutumée, près de la fenêtre ouverte, elle sur sa chaise basse, sans accoudoirs, qui eussent gêné son travail, lui, en un fauteuil de tapisserie, faisant vis-à-vis.

–Maintenant, monsieur mon fiancé, si vous le voulez bien, nous allons dévider de la laine. Allons ! Etendez les bras... Comment ?... Que tu es bête ! ce n'est pourtant pas bien difficile d'étendre les bras !... Là, tu y es ; lève les mains, comme pour me repousser...

–Te repousser ? Tiens, voici comme je m'y prends ! Quittant son siège, il l'embrassa dans les cheveux, sur les joues et la nuque, partout où Suzanne se dérobait.

–Bon ! nous voilà bien avancés ! fit-elle en se recoiffant, mi-fâchée, mi-contente. Tout est à recommencer ! Si vous n'êtes pas plus sérieux désormais, je vais retrouver papa et M. Flajoulat !

La menace fut suffisante. Il allongea de nouveau les bras, et tendit entre ses mains un écheveau de laine bleue, que la jeune fille se mit à dévider en pelotes. La position ne laissait

pas d'être lassante ; mais Suzanne, taquine, la prolongeait à dessein, jouissant de l'impatience qu'il avait peine à contenir. Il s'en aperçut, et, taquin à son tour, continua son geste, l'opération achevée, fermant les yeux par surcroît.

... Miracle : le saint bouge !... Oh ! ce vilain saint qui embrasse les femmes ! Savez-vous, monsieur le saint, que ce n'est pas une sinécure d'être votre fiancée ! Voilà qu'il faut encore que je me recoiffe !... Allons ! tu as assez travaillé ; viens ici, tout près de moi, et causons.

Ils eurent du mal à s'accommoder, la chaise étant plus basse que le fauteuil. Alors Suzanne poussa celle-là dans un coin, et vint s'asseoir auprès de son fiancé.

–Crois-tu qu'on est bien dans ces vieux meubles de famille, fit-il, étonné qu'ils y fussent tous deux à l'aise. C'est large, et solide à défier le temps.

–Toute petite, j'aimais à m'y mettre à côté de papa. Dis, nous nous y mettrons souvent, comme cela, veux-tu ?

–Tant que tu voudras. Je trouve cet horizon tellement admirable que je ne m'en rassasierai jamais, surtout en ta compagnie.

–Alors, je l'aimerai peut-être moins.

–Que veux–tu dire ?

–Mon Dieu, c'est bien simple. Quand je contemple ce paysage, c'est toi que j'y vois. Toi présent, il ne tient plus de place dans ma vie !...

–Chère, chère petite femme !

–Oui, mais si tu savais comme il se rattrape en ton absence ! Tiens, tu vois ce noyer, là–bas, à droite ? Il me rappelle que tu m'y as fait la courte échelle, un jour, il y a bien longtemps, pour atteindre un gros « chacot » de noix.

–Oui, et tu es tombée sur un tas de foin qui était au pied...

–Alors, tu as ri ! Jamais je ne t'ai vu rire d'aussi bon cur ; méchant, va !

–Et tu rougissais tellement que, ne sachant plus où te cacher, tu t'es enfuie au village, avant que j'aie pu te rejoindre.

–Te souviens–tu aussi que c'est là, à gauche, dans le ravin, près de la source de la tante Arie, que nous nous sommes jurés, à quinze ans, de nous épouser ?

–Si je m'en souviens ! C'était à ma dernière visite, avant de repartir au collège. Nous venions de lire un roman, qui se

passait dans l'Inde, à Bénarès, où deux amoureux s'unissaient pour toujours en buvant à la même source. C'est ce que nous avons fait, et comme tu n'as jamais cessé d'être taquine, pendant que je buvais bien consciencieusement, tu m'as plongé la tête dans l'eau...

–Et cette fois–là, c'est moi qui ai ri ! Ainsi, épelant le paysage familier, ils épelaient leurs années enfuies. A dire leurs amusements puérils dans ces combes : la fabrication des sifflets, des pipes et des cigares avec le coudrier, le merisier et la clématite, la façon dont ils faisaient noircir les viornes sous leurs traversins, ou dont ils se désaltéraient, quand les sources ne donnaient plus, en suçant des baguettes d'osier, plongées, humides de salive, dans les fourmilières ; en se rappelant comment ils mettaient cuire, en automne, les chanterelles des foyards dans les feux de feuilles mortes, et quels étaient leurs plaisirs pendant la cueillette des fraises, des framboises, des mûres, des alises, et des myrtilles, ils écoulerent de douces heures, attendris, serrés l'un contre l'autre, mains unies, cheveux mêlés, joues brûlantes de baisers, contemplés avec une gravité émue par toute cette nature, qui les avait créés, et la contemplant à leur tour comme une mère épanouie de beautés et de bontés. Cependant, le soleil s'inclinait peu à peu sur les Lomonts, dans une gloire vermillon, puis rouge, et pourpre, et le crépuscule filait sa gaze lilas en mailles de plus en plus rapprochées, parmi la pénombre du vallon...

–Alors, c'est maintenant que nous allons nous battre ! dit au docteur M. Fleury, comme la servante Valérie apportait le café.

–Mais, je n'en ai nulle envie. Avez-vous, pendant toute cette quinzaine, aucun acte déloyal à me reprocher ?

–Pour cela, non !

–Et croyez-vous que je sois capable de vous inviter à souper pour vous tomber dessus en guise de digestif ?

–Je ne dis pas cela !

–Soyez bien tranquille, mon cher Fleury. Les provocations ne viendront pas de notre côté. Si vous voulez bien ne pas être agressif, je vous promets un auditoire attentif et calme. J'exposerai après vous mes idées, et chacun s'en ira sans voter d'ordre du jour, méditant sur ce qu'il aura entendu, et en faisant son profit. Mais, encore une fois, pas d'offensive, ou je ne répons plus de rien.

–Bon, bon ! Je ne suis pas un débutant, que diable !

–Parfait ! Voilà huit heures : il est temps de nous rendre à la remise de la Forge où se tiendra la réunion. Alors, c'est convenu, mes enfants ; vous allez voir la coulée au four Merlin, et vous nous reprenez à la sortie...

Pierre et Suzanne sortirent les premiers, puis les deux politiciens, réconciliés par un bon dîner, et se donnant le bras. Ils n'avaient pas fait vingt pas dans la rue, parmi le brouillard du Gland, qu'ils se heurtèrent à des hommes venant à leur rencontre.

–Tiens, Jallerange ! fit M. Fleury ; et monsieur Flajoulat !
Quelle bonne surprise !

–Oui : votre discours m'a tellement plu, l'autre jour, à la lecture, que je désirais l'entendre prononcer. Alors, quand j'ai su que M. Jallerange avait une place dans sa voiture...

–C'est très gentil à vous, et je vous en remercie.

–A tout à l'heure, papa ! lança la jeune fille d'un air railleur.

–Comment ? vous ne restez pas avec nous, mademoiselle ?

–Oh ! non, monsieur. Je n'entends rien à la politique ; je vous dirai même que je la déteste, parce qu'il y faut trop de flatterie, et que j'ai horreur des flatteurs !...

Tandis qu'il se mordait les lèvres, car le coup avait porté, elle leur tira sa révérence, prit le bras de son fiancé, et tous deux s'en furent à pas pressés vers la Forge.

–Tu as été plutôt dure, ma petite Suzette, murmura Pierre ravi.

–Comment ! tu vas le plaindre maintenant ? Ce n'est pas ton rôle, vraiment. En tout cas, sache qu'il me porte sur les nerfs !

–Et à moi aussi, là !

Ils éclatèrent de rire à cette unanimité, puis, se serrant la taille, dans les ténèbres, ils cherchèrent leur route à travers un tas de riblons et de ferrailles où ils manquaient trébucher à chaque pas. Bientôt ils arrivèrent à un hangar en plein vent, dont un four gigantesque, en briques réfractaires rouges, occupait presque la totalité.

–Enfin, vous voilà ! fit, joyeux, Désiré Malbrans, contremaître de la fabrication ; un peu plus, nous commencions sans vous.

–Désiré, demanda Pierre, tu serais bien gentil de nous donner quelques explications sur la coulée. Tu sais, je n'y connais rien, ni Suzanne. L'industrie n'est pas notre fort.

–Oh ! c'est très simple. Vous voyez le récipient, qui couronne le four ? Eh bien ! nous y avons mis, à des intervalles réglés, douze mille kilos de ferraille, fonte, calcaire et manganèse, c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour

obtenir l'acier doux. Et puis, nous avons soumis le mélange à une chaleur de 1,900 et même 2,000 degrés, au moyen de la houille chauffée à blanc.

–C'est effrayant ! s'exclama la jeune fille. Si quelqu'un tombait là–dedans...

–Je me suis laissé dire qu'un ouvrier, il y a longtemps, s'était suicidé comme cela. Eh bien ! vous pouvez m'en croire : à cette température, il n'a pas fallu un quart de seconde pour qu'il n'en reste plus rien, pas un atome !

–Quelle horreur !

–Encore un mot : dans cinq minutes, la cuisson sera complète. Alors, on fera couler le liquide dans cette poche en fer, montée sur un chariot, qui roule sur des rails, et qui distribue l'acier dans les lingotières alignées au–dessous. Maintenant, vous en savez assez ; attention !

D'instinct, la jeune fille se recula, prise de peur d'avoir pour voisines ces forces qui rugissaient si près d'elle, et chercha protection en se blottissant contre son fiancé.

Sur un signe du contremaître, deux ouvriers, vêtus seulement de leur pantalon, et dont le torse flambait à l'incandescence du métal, avaient escaladé un échafaudage, placé devant la gueule du four. Ils saisirent une sonde,

longue de six mètres, et en heurtèrent la terre réfractaire obstruant l'orifice. D'abord, elle résista, résonnant comme le sol gelé sous le galop des chevaux, puis elle se fêla, gémit, et, soudain, par une faille, ruissela un torrent d'or, tandis qu'une fusée d'éclairs jaillissait jusqu'au toit en gerbes aveuglantes de clartés, et retombait comme une pluie de feu.

–Quelle merveille ! murmura Suzanne enthousiasmée.

–Si j'osais, tellement tu es jolie sous cette lumière, avec tes joues toutes rouges, tes yeux et tes cheveux dorés...

–Que ferais-tu ?

–Ma foi, je t'embrasserais !

–Vous auriez bien tort de vous gêner, intervint le contremaître, qui s'était approché. La forge n'aura jamais vu spectacle aussi charmant ! Ils s'embrassèrent comme s'ils ne l'avaient jamais fait, parmi l'illumination du phosphore, le fracas du chariot martelant les rails, sous le regard attendri des ouvriers, et leur étreinte, plus douce que jamais, ne se désenlaça qu'au bruit d'un tumulte soudain, tempêtant de la remise.

– Qu'est-ce qui se passe ? On crie ! Oh mon Dieu ! si on faisait du mal à papa ?

–Rien à craindre, s'empessa de dire Malbrans. C'est une discussion, voilà tout !

–Dans chaque discussion, il y a de gros mots, appuya Pierre. Le contraire serait étonnant.

–Écoute ! On crie plus fort ! Viens vite !

–Reste ici, ma chérie ; ta place n'est pas là.

Tu as eu tes nerfs toute la journée ; je ne veux pas que tu te rendes malade. D'ailleurs, le bruit s'apaise...

–Mais, pas du tout !... Viens, je t'en supplie, ou j'irai seule...

Sans écouter la réponse, le tapage augmentant, elle se précipite vers la remise, bientôt rejointe par son fiancé, plus bouleversé qu'elle encore, si c'est possible. Dans l'énorme vaisseau du hangar, à peine éclairé ici et là par quelques falots, la foule des ouvriers hurlait et ricanait, injuriant M. Fleury qui, debout sur une estrade, congestionné, s'efforçait en vain de placer quelques paroles. Suzanne, appuyée au chambranle de la porte, allait défaillir quand elle reprit le dessus, voyant le docteur escalader la tribune.

–Allons, mes amis, un peu de calme ; sachez écouter les opinions des autres. Ensuite, vous parlerez, nous parlerons à

notre tour.

–Nous ne voulons pas qu'on nous prenne pour des ignorants, comme le candidat vient de le faire, s'écrie Pierre Blazer. Il est possible que nous ne connaissions pas l'histoire d'Apremont ; mais quelle importance a-t-elle pour nous ?

M. Fleury a voulu nous embarrasser avec cela ; je parie que nous l'embarrasserions encore plus si nous lui demandions son avis sur la loi contre les accidents du travail, l'impôt global sur le revenu, et les projets de retraites pour la vieillesse des travailleurs !

–C'est cela ! clame un grand diable d'ouvrier. Que le candidat nous parle de l'impôt sur le revenu, et nous consentons à l'écouter.

–Les conseillers généraux, répond M. Fleury d'une voix forte, n'ont pas à s'occuper de ces questions, qui regardent seul le Parlement. J'achève mon discours...

–Jamais de la vie ! hurle Blazer.

Alors un vacarme épouvantable ébranle la vieille baraque. Chacun crie, gesticule, montre le poing. Des churs s'organisent aux quatre coins, chantant à tue-tête la *Marseillaise*, le *Ça ira*, la *Carmagnole*, l'*Internationale*, et même *Esprit saint, descendez en nous*. Ces scies usées, tous

les churs, comme sur un signe, se fondent en un seul, et glapissent :

C'est c't'impôt, c't'impôt, c't'impôt

C'est c't'impôt—ôt qu'il nous faut !

Oh ! oh ! oh ! oh !

Le charivari est à son comble.

—Enfin ! voulez-vous m'écouter, oui ou non ? crie le conférencier debout, bras croisés, l'air provoquant, rouge de colère.

—Non ! Non ! Non !

—Eh bien ! vous n'êtes que des lâches ! A peine ces mots, qu'une troupe d'énergumène se rue sur la tribune. Le docteur, Flajoulat et Jallerange se précipitent pour le protéger, et Suzanne s'évanouit dans les bras de Pierre, en poussant un cri déchirant.

—Oui, vous n'êtes que des lâches ! hurle l'ingénieur à son tour. C'est une honte de voir des ouvriers maltraiter ainsi un vieillard sous les yeux de sa fille, qui est peut-être en train d'en mourir !

A cette diversion, le tumulte s'apaise aussitôt comme par enchantement, et la jeune fille, ayant respiré des sels, reprend ses esprits.

–Allons–nous en ! murmure–t–elle d'une voix faible. Je suis brisée comme si on m'avait rouée de coups.

–Oui ; tu as raison. Il n'y a rien à faire avec des brutes de ce calibre–là ! Merci de votre intervention, cher monsieur Flajoulat ; sans vous, je ne sais ce qui serait arrivé !

–Je vous avais cependant bien recommandé de ne pas être agressif, remarque M. Ozanne, et vous me l'aviez promis. Vous voyez les conséquences de votre entêtement...

–Docteur, je vous en prie, n'insistez pas là–dessus...

–Que voulez–vous dire ?

–Je m'entends !

–Eh bien ! parlez ! je n'aime pas les réticences.

–Comme si vous ne saviez pas que ceci est un coup monté pour m'intimider, et me faire renoncer à ma candidature !

–Je vous jure sur mon honneur qu'il n'en est rien !

–Ta–ra–ta–ta ! N'est–ce pas vous qui m'avez proposé cette réunion ? Ces gens–là ne sont–ils pas tous vos amis ? Brisons là, docteur ; l'ambition vous perdra !

–Encore une fois, je vous jure...

–Assez de serments ! Viens–t'en, ma fille.

L'air d'ici ne nous vaut rien. Vive Apremont... quand même et toujours !...

A la suite de ce scandale, M. Fleury reprit ses tournées avec une sorte de rage, accompagné le plus souvent par l'ingénieur, au grand déplaisir de Suzanne. Son père la rabrouait même souvent à ce sujet, l'accusant d'ingratitude, car il se persuadait que l'ingénieur lui avait sauvé la vie.

–Enfin, lui dit–il un jour, je ne sais pas pourquoi tu as pris en grippe ce garçon. Il nous aime bien ; il est prévenant, poli, brave...

–Oh ! brave !

–Parfaitement ! Sans lui, qui sait ce qui serait arrivé ? Si je n'avais eu pour me défendre que le docteur et Pierre...

–J'attendais cela ! Tu es d'une injustice ! Pierre n'a pas couru te défendre parce qu'il était en train de s'occuper de

moi, quand je me suis trouvée mal. Tu aurais peut-être voulu qu'il m'abandonnât en ce moment ?

–Je ne dis pas cela...

–C'est une mauvaise querelle que tu lui cherches. Oh ! je m'aperçois bien que tu l'aimes beaucoup moins depuis que son père est ton concurrent. Ce n'est pas gentil de ta part ; tu devrais te souvenir de ce qu'il a toujours été pour toi et pour moi.

–Je t'assure que je l'aime tout autant, bien que je trouve que le milieu où il vit influe, malgré lui, je veux bien le croire, sur son caractère.

–Tu vois bien ! Eh bien ! non, c'est faux ! Il est toujours le même ; mais c'est toi qui changes de jour en jour à cause de cette stupide politique ! Et puis, tu te laisses enjôler par cet ingénieur, qui m'a tout l'air de vouloir se pousser dans notre famille. Je t'avertis qu'il perd ses peines...

–Eh ! Eh ! ce ne serait déjà pas un aussi mauvais parti, et si Pierre n'avait pas donné sa parole, je t'engagerais à être moins dédaigneuse...

Suzanne pâlit de colère, prête à riposter ; puis, se maîtrisant, murmura :

–Pauvre Pierre !

–Parlons–en, de ton Pierre ! Il m'a plutôt l'air de te négliger depuis quelque temps ; on ne le voit plus.

–C'est moi, qui lui ai dit d'espacer ses visites jusqu'à l'élection, pour ne pas te porter ombrage. D'ailleurs, il va venir tout à l'heure.

–Comment ? mais tu sais bien que nous allons avec le doyen chez le curé de Villars, où nous devons rencontrer plusieurs de ces messieurs !

–Le rendez–vous était donné. Il me tiendra compagnie. Que ferais–je toute seule, pendant que vous politiquerez ?

–Comme tu voudras. J'espère au moins qu'il sera discret...

–Tu en doutes ? Mais, faites donc vos combinaisons avant le souper ; figure–toi bien que cela ne l'intéresse pas plus que moi !

–Merci de ta sollicitude ! Enfin, c'est ainsi ; avec les amoureux, tout ce qu'on dirait ne servirait à rien ; le mieux est de se taire !... Vers six heures, Pierre sonnait à la porte de M. Fleury, comme Jallerange arrivait sur son char à bancs. Suzanne prit son fiancé à part, sous les sorbiers, et lui recommanda la plus extrême réserve.

–Qu'est–ce qu'il y a de nouveau ? interrogea–t–il avec un serrement de cur. Tu me caches quelque chose...

–Non, il n'y a rien. Seulement papa est très monté contre ton père depuis l'autre soir, et il faut éviter à tout prix un nouveau froissement...

–A la fin, ils nous ennuient, tous les deux !

–Patiente encore un peu. Plus que quatre jours, et nous serons délivrés de ce cauchemar.

–En es–tu sûre ?... Et puis, s'il n'y avait que cela ! mais on m'en dit de belles sur cet ingénieur...

–Tu ne vas pas en être jaloux, j'espère ?

–Pardonne–moi, je suis fou ! Tu ne peux pas te figurer combien tout cela me rend malheureux !

–C'est que tu le veux bien. Faut–il te dire encore une fois, c'est la millième pour le moins, que je ne serai qu'à toi, et que je m'en irai avec toi, en automne, à Paris ?

Il allait la remercier d'un baiser, quand Suzanne se dégagea, voyant s'approcher M. le doyen Pastre. Celui–ci avançait à petits pas, s'appuyant lourdement sur sa canne, soufflant, s'épongeant le front, geignant de fatigue. C'était

un gros homme à l'air paterne et bon, que la graisse avait transformé en deux boules, rouge et noire, tanguant l'une sur l'autre.

Fils de paysans, il lui eût fallu, comme à ses parents, le dur labeur de la terre pour rester alerte et ingambe ; l'immobilité de son ministère l'avait rendu presque impotent. Mais, plus son corps s'épaississait, plus s'affinait sa délicatesse innée, contrairement à tant de ses confrères, qui n'ont pas la force de résister à la matière.

Ses paroissiens avaient pour lui la plus vive affection. Aucun, cependant, ne l'aimait autant que Suzanne ; et il n'aimait aucun plus qu'elle. C'est qu'il avait su comprendre l'âme passionnée et chaste tout ensemble de la jeune fille, qui, privée de sa mère, eût le contentement de trouver en lui un confident tel qu'elle le rêvait, en même temps que le professeur, absorbé par d'autres soucis, et se reconnaissant inapte à l'éducation féminine, demandait à l'amitié de son vieux camarade d'enfance, qu'il l'aidât, sinon le suppléât en cette tâche.

Un autre prêtre, moins psychologue, aurait sans doute tenté d'affaiblir en ce caractère le sentiment pour renforcer la vertu ; il y eût perdu son latin. M. Pastre, au contraire, convaincu qu'il fallait à cette flamme un aliment, avait pris plaisir à deviner, ensuite à cultiver l'inclination de la jeune fille pour Pierre ; mais il lui avait inculqué en même temps,

d'abord pendant les vacances, puis à loisir, une fois que le professeur eût pris sa retraite, les notions du devoir, qui proscrit les écarts des sens ; et il avait maintenant la joie d'avoir formé une fiancée au cur chaud, mais pur, qui, serait, à son avis, la plus accomplie des épouses.

–Ah ! voilà nos amoureux ! s'écria-t-il gaiement. Sont-ils assez gentils, ainsi, côte à côte ! Rien que de les voir, j'en suis plus solide !

–En effet, intervint M. Fleury, on dirait que vous êtes souffrant !

–Et vous ne vous trompez pas, mon ami. Depuis ce matin, je suis mal à mon aise. Mes yeux se voilent, mes oreilles bourdonnent, et je n'ai pas de jambes. Ah ! si ce n'était pour vous, je n'irais pas à Villars.

–Mais on pourrait aller chercher ces messieurs en voiture ; Brigitte aurait tôt fait de préparer le souper.

–Y pensez-vous ? Et celui de M. le curé de Villars, qui est tout prêt ! D'ailleurs, je me sens mieux. Vite en voiture ; le changement me fera du bien.

Comme par hasard, une fois installés : Jallerange, le curé et le maire sur le devant, par derrière, les jeunes gens, l'ingénieur parut sur le chemin.

–Venez–vous avec nous, Flajoulat ? interrogea M. Fleury. Vous savez, en se serrant un peu, on trouverait bien une petite place.

–Merci de l'intention ; mais vous seriez vraiment trop à l'étroit. Ce sera pour une autre fois. Bon voyage !

Le cheval, enlevé par un vigoureux coup de fouet, fila sur la route, et eût vite fait de dépasser les premières maisons du village.

–J'aurais été bien étonné s'il ne s'était pas fait voir, dit Pierre, tout bas, à sa fiancée. Quel intrigant tout de même ! Crois–tu qu'il en fait des frais d'habileté !

–Détrompe–toi. A supposer cette chose absolument invraisemblable que j'aurais pu avoir de l'inclination pour lui, sa conduite m'en eût détourné pour jamais ; je t'avouerais même qu'il me fait peur...

–Ah ! bah !

–Oui, pour moi, il a le mauvais il. Enfin, tout ne va–t–il pas de mal en pis depuis qu'il s'est montré ? C'est plus fort que moi ; de l'avoir vu à l'instant, je suis persuadé qu'il va nous arriver des ennuis !

Pierre ne put s'empêcher de rire, à la grande mortification de Suzanne qui, blessée dans son amour–propre, s'éloigna de lui. Alors, il déploya toute sa diplomatie à dissiper ce léger nuage. Lui ayant entouré la taille de son bras, malgré quelque résistance, il la ramena peu à peu de son côté ; et, bientôt, mêlant leurs chevelures et leurs pensées, sans plus parler, ils s'abandonnèrent au charme de la vitesse et du soir...

–Eh ! on est bien calme, par là derrière ! fit M. Fleury, comme on s'approchait de Villars. Pas un mot ! C'est bien étonnant !

–Laissez donc, fit le doyen. Souvent on parle plus à ne rien dire. Eh ! voilà M. le curé et ces messieurs qui viennent à notre rencontre. Jallerange, arrêtez : nous descendrons ici.

En mettant pied à terre, il faillit tomber, ses jambes se dérochant sous lui. Heureusement, ses confrères de Villars, de Thulay et d'Ecurcey se trouvèrent à point pour le recevoir dans leurs bras.

–Ah ! gémit–il, l'émoi passé, si l'on m'eût dit, il y a cinquante ans, lorsque je courais avec les gamins de mon âge dans ces communaux, qu'un jour je ne pourrais plus me porter ! Quand je pense à nos gambades à travers le « parcours » ! Enfin, rien ne sert de se plaindre ; même certains théologiens prétendent que la plainte est une injure

au bon Dieu ; mais il convient de ne rien exagérer.

Arrivé au presbytère, le groupe se divisa ; les politiciens s'en furent à la « Bibliothèque », pour délibérer sur ce qui leur tenait tant au coeur, et les fiancés s'assirent sous la tonnelle du petit jardin, où « mademoiselle » Victoire, gouvernante de M. le curé Citherlet, vint leur offrir de la bière, s'excusant de ne pouvoir rester avec eux, à cause des préparatifs du souper.

Fut-ce l'influence du milieu, ou leurs nerfs éprouvaient-ils l'impérieux besoin de quelque repos ? ils ne parlèrent pas de leur amour, et, parmi la mollesse du crépuscule, se reposèrent à deviner, plutôt qu'à voir, les corbeilles de fleurs, les allées croisées, les espaliers de pommes et de poires, et, dans un coin, oubliée à un arbre, la soutane de travail, que le curé endossait pour jardiner...

Soudain, des exclamations, des cris d'effroi, du désordre bousculèrent cette quiétude, et les deux jeunes gens, pâles d'épouvante, se précipitèrent à la bibliothèque, où le doyen d'Apremont gisait de son long sur le parquet, la figure cramoisie et les mains blanches.

–Rien à faire ! murmura M. Fleury, qui avait appuyé l'oreille sur la poitrine de son ami. Le cur ne bat plus ; la mort a été foudroyante.

–Alors, prions ! fit un prêtre.

Tous s'agenouillèrent autour du cadavre, sanglotant sur lui les versets du *De Profundis*, qui furent interrompus par une pâmoison de Suzanne. Mlle Victoire, malgré l'explosion de sa peine, se précipite, la traîne à la fenêtre, puis, aidée de Pierre, la descend au jardin, où l'air frais reconforte aussitôt la patiente.

–Quel malheur ! mon Dieu ! se lamente–t–elle ; la figure en désarroi, tremblante de douleur ; qui aurait pu supposer... Pierre, me voici mieux ; retourne là–haut ; on a peut–être besoin de toi.

–Mais, ma chérie, je ne puis te laisser ainsi...

–Va vite, je t'en supplie ; je t'assure que je suis mieux ; dépêche–toi !

Il la quitte, l'ayant baisée au front, puis remonte quatre à quatre l'escalier, où l'assemblée prie toujours à genoux.

–Il n'y a pas de temps à perdre ! dit le curé de Villars, se relevant. Que décide–t–on ? Faut–il laisser ici M. le doyen, ou le reconduire à sa cure ?

–Mais, comment cette mort est–elle arrivée ? interroge le jeune homme.

–On vous le racontera plus tard, répond M. Citherlet. Ce qui importe en ce moment, c'est de prendre une décision avant que le corps soit refroidi.

Personne ne dit mot ; la pénombre envahissante baigne la scène de deuil et d'effroi.

–Voyons, M. le maire, réitère le curé, c'est à vous de prendre une décision. Hâtons–nous !

–Ayez pitié de moi, je vous en prie ; cette mort, après celle de Froidevaux, me terrasse. Moi aussi, je voudrais mourir...

–Et Suzanne ? interrompt Pierre.

–Ah ! oui, oui ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

–Que fait–on ? que fait–on ?

–Eh bien ! laissons–le ici !

–Oui, intervient l'adjoint, mais vous n'ignorez pas, monsieur le maire, que pour pouvoir ramener notre curé chez nous, le jour des obsèques, la loi exige un triple cercueil et une autorisation spéciale. Ce sont de grands frais, des retards...

–Alors, emmenons–le, s'il n'est pas trop tard ! Tandis que Jallerange court apprêter sa voiture, les prêtres saisissent le cadavre, le soulèvent, puis le laissent retomber, tellement il est lourd. Alors le maire et le jeune homme viennent à la rescousse, et tous, s'arc–boutant, geignant, glissant, arrivent à hisser le corps, puis à l'asseoir dans un fauteuil, jambes droites, car l'engourdissement commençait. Le curé de Thulay exerce une pression de la main sur les jarrets, qui se replient avec un craquement sinistre, et, cahin–caha, précédé de Pierre éclairant cette scène macabre d'une bougie aux ombres fantastiques, le cortège descend l'escalier, et entre dans la nuit du jardin.

–Si on nous voyait, murmure M. Fleury.

–Pas de danger ! Je n'ai pas de voisins ; le mur est élevé, et il y a des frênes autour.

Le plus difficile restait à faire, le siège de la voiture étant très haut, et le cheval, tranquille pourtant à l'ordinaire, se cabrant sans cesse. Deux prêtres montent sur la banquette ; le troisième maire et Jallerange tâchent d'élever jusqu'à leurs bras le funèbre fardeau. Dix fois ils s'y essaient sans succès ; alors, à bout d'efforts, et pour en finir, l'adjoint s'arc–boute sous lui, et le hausse sur son dos, comme il avait l'habitude de faire des sacs de farine, au moulin.

Enfin, le doyen occupe de nouveau la place qu'il avait pour venir, ses bons gros yeux regardant l'assistance, comme vivant, et brillant à la lumière de la bougie. Chacun pâlit d'horreur, hébété et inerte. Ce que voyant, Mademoiselle Victoire, femme de tête et de résolution, se précipite sur le marchepied, rabat les paupières, et enferme le mort dans les ténèbres.

–Merci, mademoiselle, murmure M. Fleury. Vous avez plus de présence d'esprit que nous tous. Et maintenant, partons !

–Oh ! s'écria Suzanne, grelottant de terreur, je rentrerai sans vous. Ne m'imposez pas ce calvaire !

–Il ne sera plus bien long, supplie le curé de Villars ; faites ce dernier sacrifice, pour ne pas éveiller les soupçons des passants.

–Non, non ! c'est impossible ! sanglote-t-elle. Je mourrais en route. Ayez pitié de moi !

–Ne la forcez pas, intervient la gouvernante ; elle est assez malheureuse déjà comme cela.

–Eh bien ! conclut le maire avec une rudesse nerveuse dont il n'était pas coutumier, puisque tu n'a pas plus d'énergie, reste ! Pierre te ramènera par les Vaugondrys.

Le corbillard improvisé, emmenant le cadavre, qui dodelinait de la tête à gauche, à droite, comme s'il sommeillait, s'enfuit, et les deux jeunes gens prirent congé parmi l'effarement général, sans qu'on eût une seconde l'idée de les retenir pour les reconforter de quelque nourriture, et de les accompagner.

Ils firent quelque cent mètres sur la route, elle sanglotant toujours, et lui pleurant parce qu'elle pleurait.

–Mais tu as la fièvre ! s'écrie–t–il soudain. Ta main est brûlante. Calme–toi, ma chérie, ou je vais prendre peur à mon tour !

–Oh ! j'ai soif, soif à me trouver mal.

Il enfonça son chapeau d'un coup de poing, l'emplit d'eau à une source voisine, et le tendit aux lèvres de sa fiancée.

–Merci. Comme c'est bon ! Me voilà mieux.

Que dis–tu de cette mort épouvantable ?

–Oui, c'est terrible, et je ne puis pas encore en revenir. Mais, maintenant que j'y songe, mon père m'avait dit bien des fois que le doyen mourrait de cette façon, tant son tempérament était apoplectique !

–Pauvre monsieur le curé !

–Voyons ! ne recommence pas à pleurer.

Il faut se faire une raison. Est–ce que cela le ressuscitera ?

Heureusement, ils atteignirent le raccourci, qui dévale dans le vallon parmi des roches abruptes, et où la marche doit être fort attentive ; ce fut un premier dérivatif à cette douleur.

Puis, la passion, volontiers exclusive, reprit ses droits ; et de sentir autour de sa taille le bras de son fiancé, de s'apercevoir avec quel souci toujours en éveil il lui évitait les moindres faux pas dans la rocaille, ou parmi les racines traçantes des arbres, qui sillonnaient le chemin en quête d'un terreau si rare sur ces communaux, d'éprouver, en un mot, comme il l'enveloppait de tendresse, de nouveau elle ne pensa plus guère qu'à son amour, que des intermittences de souvenirs alternaient de mélancolie.

–Pierre, comme la nuit est belle ! Tu ne trouves pas que le ciel est plus étincelant vu du fond de cette combe que du plateau ?

–C'est parce que tu n'en aperçois qu'une bande, et que l'obscurité des Vaugondrys fait repoussoir aux étoiles.

–Dis–moi le nom de celles–là, veux–tu ?

–A gauche, c'est la Grande Ourse, le Chariot d'or, avec ses quatre roues, et son attelage lancé à fond de train dans l'espace ; maintenant trace une diagonale entre la deuxième et la troisième, et continue cinq fois cette ligne : tu trouveras la Petite Ourse...

–Comme c'est amusant !

–C'est comme pour la lune ; veux–tu savoir un moyen facile de reconnaître ses périodes ? Rien de plus simple : quand le croissant a la forme d'un C, elle décroît ; d'un D, elle croît. Aussi dit–on qu'elle est menteuse...

–Que c'est drôle !

–Sur ta droite, ces six étoiles brillantes, c'est la constellation des Pléiades. Et là, à côté de l'étoile polaire, sur notre tête, pas loin de la lune, c'est Vénus, l'étoile d'amour...

–Alors, dis, c'est notre étoile...

Ainsi devisant, ils allaient en la nuit, d'autant plus heureux qu'ils venaient d'avoir plus de chagrin. Dérangés dans leur sommeil, les oiseaux essayaient quelques trilles, croyant à l'aurore, et leurs aubades s'achevaient en sérénades.

–Oh ! Le joli ver luisant ! s'écrie–t–elle soudain.

Abandonnant le bras de son fiancé, elle court à une haie, où du phosphore brille parmi le feuillage; à peine une vingtaine de pas, elle pousse un cri et s'abat, le pied pris dans une racine. Pierre bondit à son tour, la dégage, l'enlève comme une plume, et l'assied sur le bord du chemin.

–Suzette, tu t'es fait mal ?

–Oh ! rien ; un nerf froissé ; rien, je te dis.

–Quelle imprudence aussi de courir dans ce chemin de contrebandier !

–Je sais bien ; que veux–tu ? cette luciole était si belle ! Vaillante, elle voulut se lever ; mais, aussitôt, elle retomba sur le gazon avec un soupir de douleur.

–Qu'allons–nous faire, mon pauvre Pierre ? Il m'est impossible de rentrer à pied...

–Ecoute : je vais essayer de te porter jusqu'aux « Echelles » ; là, nous pourrons demander du secours, si c' est nécessaire.

–Mais tu te fatigueras !

–Bast ! je me reposerai en route ; et puis, nécessité n'a pas de loi !

Il la prit dans ses bras comme un enfant, et de la main droite elle s'attacha à son cou. De ravissement il ne sentit nulle peine. C'est que jamais il n'avait tenu le corps de sa fiancée si proche de lui. Ravie elle-même d'être ainsi portée, elle renversa la tête pour lui sourire de tout son visage, et ses grands yeux enamorés reflétèrent les étoiles.

Cinq minutes après, trop vite au gré de l'un et de l'autre, ils étaient arrivés à la source qui baigne le pied des Echelles, et où ils décidèrent de se reposer avant l'ascension.

–Mais tu ne pourras jamais arriver au-dessus en me portant ! s'exclame Suzanne, mesurant du regard la hauteur de l'escalier de pierre, taillé à pic, en plein roc. Combien y a-t-il de marches ?

–Je ne les ai jamais comptées ; de deux à trois cents, je suppose.

–Tu serais fourbu là-haut, mon pauvre Pierre. Ecoute : je vais tremper mes pieds dans l'eau ; cela me fera sûrement du bien, et je pourrai peut-être marcher un peu. Allons, monsieur, détournez-vous, que je me déchausse !...

Elle releva ses jupes qu'elle noua autour de sa taille, et plongea d'abord les pieds jusqu'aux chevilles, puis, avec de petits frémissements, ses jambes dans l'eau.

–Comme il fait bon ! C'est un délice !

–Tu me donnes envie d'y goûter.

–Non, non ! nous n'avons pas le temps ! J'y songe, comment me sécher ?

–Ne t'en inquiète pas ; avec ton mouchoir et le mien j'y arriverai bien. Sortie de l'eau à regret, elle s'assit contre un saule, et s'allongea sur le gazon. Alors Pierre s'agenouilla devant elle, et se mit à essuyer les beaux pieds nus... Tendrement, il s'attardait, mais elle l'interrompit :

–Ecoute, fit-elle, soudain sérieuse, c'est peut-être mal de nous amuser ainsi.

–Quel mal faisons-nous ?

–Il n'y a pas de mal, si tu veux, mais, enfin !... Allons, me voilà séchée, dépêchons-nous de rentrer !

Comme il se reculait, un peu froissé, une voix impatiente, juste au-dessus d'eux, au bord du plateau, les héla, traînant sur les noms :

–Eh ! Hop ! Eh i Hop ! Suzanne ! Pierre !...

–C'est papa ! Viens vite ! Je crois que je pourrai marcher. Elle s'illusionnait ; au bout de quelques pas elle dut s'arrêter, vaincue par la souffrance.

–Mon pauvre Pierre, il te faut accomplir ta corvée jusqu'au bout. Allons ! quitte–moi cette figure renfrognée, qui ne te va pas du tout, ou j'appelle papa à mon aide.

Il l'enleva dans ses bras, et, au contact de son corps, de nouveau sourit à son sourire.

–Tu ne sais pas à quoi je pense ? fit–il au second palier, s'arrêtant un instant pour reprendre haleine. Je songe que dans un roman de Daudet, que je te ferai lire, il y a une ascension du genre de celle–ci : Jean Gaussin grimpe un escalier, portant dans ses bras Fanny Legrand. Mais voici la différence : plus il monte, plus le fardeau lui paraît lourd, tandis que tu me sembles de plus en plus légère. Ce sera notre histoire, si tu veux, comme ce fut la leur.

–Je t'aime ! dit–elle pour toute réponse. Sa force décuplée par ce simple mot, Pierre gravit en un instant le dernier étage des Echelles.

–Qu'est–il donc arrivé ? s'exclama M. Fleury, que l'ingénieur accompagnait.

–Je me suis foulé le pied gauche en courant, et Pierre m'a portée depuis la combe des Vaugondrys.

–Aujourd'hui, il n'y aura donc que des malheurs ! Viens au couvent ; sur Nicéphore te soignera ; Brigitte est à la cure où je vais la rejoindre.

–Mais nous n'avons pas soupé !

–Eh bien ! tu souperas au couvent, et tu y coucheras, parce que tu aurais peur toute seule à la maison.

–Et Pierre ?

–Tu sais que l'entrée du couvent est interdite aux hommes après sept heures du soir. Pour une fois, Pierre ira à l'hôtel avec M. Flajoulat.

–Merci, fit le jeune homme d'un ton sec. Il n'y a pas si loin jusqu'à Remoncourt par les chemins de traverse ; j'aime mieux rentrer tout de suite.

–Comme tu voudras ! Eh bien ! Bonsoir et bon retour. Pierre accompagna sa fiancée jusqu'à la porte du château...

–Il est de très mauvaise humeur, murmura-t-elle à son oreille, comme il l'embrassait pour prendre congé. L'autre aura dû le monter encore contre ton père. N'y fais pas

attention. Bientôt, nous ne dépendrons plus de personne, et je serai toute à toi...

II

L'YEUSE

Le lendemain, vendredi, après dîner, comme Pierre s'apprêtait à aller prendre des nouvelles de Suzanne, la vieille « bricotière » Clélie, lui remit un billet de sa fiancée, ainsi conçu :

« Mon cher ami,

« Quelque regret que j'en éprouve, je viens te prier de ne pas venir avant lundi. J'espère bien, en effet, qu'il n'y aura pas ballottage, et que, dimanche soir, enfin, nous serons délivrés du cauchemar de cette élection. Je te demande ce « sacrifice » pour ne pas envenimer les choses.

« Papa, en effet, n'est plus reconnaissable. Figure-toi que ce matin, –(entre parenthèses, j'ai passé une bonne nuit dans un petit lit de pensionnaire à rideaux blancs, rêvant à toi, et je me suis réveillée presque guérie), –figure-toi donc qu'il est venu me trouver au couvent, et que devant sur Nicéphore il m'a parlé en termes très vifs de ce qu'il appelle

notre équipée, disant qu'il nous avait entendus rire à la source des Vaugondrys, et que notre conduite, dans les circonstances présentes, était honteuse. J'ai fait semblant de ne pas comprendre.

« La sur a voulu nous excuser ; rien n'y a fait. Et depuis, il est dans un état d'exaspération extraordinaire contre nous ; sans doute il aura reçu de mauvaises nouvelles de son élection. Abstiens-toi donc de venir pour qu'il n'y ait pas de nouvel éclat, et parce que nous avons tout intérêt à le ménager ; la semaine prochaine, nous reprendrons nos bonnes habitudes. Surtout, n'aie aucune inquiétude en attendant. Encore une fois, rien au monde, que la mort, ne pourra nous empêcher d'être l'un à l'autre. Là-dessus, je t'autorise à m'écrire par le même courrier, ce qui évitera que nos lettres, passant par la poste, puissent être remises à mon père ; et je t'embrasse aussi fort que je t'aime.

« SUZANNE »

Pris d'un serrement de cur, le jeune homme relut deux fois cette lettre, comme s'il y cherchait un sens caché, puis resta songeur.

–Vous pâlissez, fit la contrebandière. C'est-il une mauvaise nouvelle qu'on vous annonce ?

–Comment était Suzanne, ce matin ?

–Je vais vous dire : elle m'attendait devant leur porte, sous les sorbiers, pas rieuse comme d'habitude : ce qui m'a bien étonnée, parce que, voyez–vous, la tristesse et elle, c'est deux. Et elle s'est même mise à froncer le sourcil, quand son père, et cette espèce de grand escogriffe d'ingénieur sont sortis de chez eux...

–Ah ! Il était là !

–Oui, et même qu'il faut vous en défier. Les gens ne se gênent pas pour dire que cette affaire d'eau qu'il « mécanique », c'est tout simplement pour flatter le maire, et avoir sa fille.

Mais ne vous faites pas de mauvais sang, mon bon monsieur Pierre ; vrai comme je suis ici, il ne l'aura pas, quand nous devrions lui courir dessus avec nos « triques » !

Elle brandissait son bâton, roulant des yeux terribles. Pour la remercier de l'affection qu'elle lui portait, il la conduisit à la cuisine, prit dans le buffet de la viande froide, du pain, du fromage, du vin, et la régala. La bonne femme, qui n'avait jamais été à pareille fête, se mit à manger et à parler à bouche que veux–tu, faisant un éloge dithyrambique de la jeune fille. Et l'amoureux ne se lassait point de l'entendre.

–Alarme ! Due ! Jésus, Marie, Jôset ! s'écria-t-elle, une fois rassasiée. Déjà trois heures ! Et il faut que j'aille encore à Audincourt ! Bien merci, monsieur Pierre ; me voilà restaurée pour au moins trois jours. Je passerai demain matin prendre votre réponse.

Aussitôt, il s'installa sous la tonnelle et employa son temps jusqu'au souper à écrire quatre ou cinq brouillons, qu'il déchira, parce qu'ils ne satisfaisaient pas sa tendresse. Sans se décourager, il se mit à sa table, avant de se coucher, et, en cinq minutes, griffonna un billet très court, où il sut mettre sa passion, tant il est vrai que l'esprit, même en amour, souffle quand il lui plait.

–Eh ! eh ! il y a du nouveau ! dit le docteur à son fils le lendemain samedi, comme il revenait de Montbéliard, où l'avait mandé par dépêche le sous-préfet.

–Quoi donc ?

–Eh bien ! Fleury est suspendu de ses fonctions de maire...

–Pas possible ! et pour quel motif ?

–Pour avoir contrevenu à la loi en ramenant le doyen de Villars à sa cure. Sa conduite fait un bruit du diable là-bas : le sous-préfet a commis un médecin légiste pour pratiquer l'autopsie, et a ordonné de surseoir jusqu'à nouvel ordre aux

obsèques, qui devaient avoir lieu aujourd'hui.

–Bon ! me voilà dans le pétrin jusqu'au cou ! Tout de suite il va supposer que c'est moi qui t'ai raconté l'affaire, et que tu t'en es fait une arme contre lui !

–Eh bien ! nous lui riverons le bec, parce que je connais le dénonciateur.

–Qui est–ce donc ?

–Tu es bien curieux !... Enfin, tu y es le premier intéressé. Sache donc que le secrétaire a comparé la lettre anonyme avec d'autres qui étaient dans ses dossiers, et que, sauf erreur, l'écriture ressemble étonnamment à celle de Flajoulat.

La figure de Pierre manifesta une telle surprise que son père en éclata de rire.

–Tu me stupéfies ! s'écria le jeune homme. Je ne vois pas quel intérêt...

– Ma parole, l'amour rend naïf ! Ne devines–tu donc pas que Flajoulat convaincra Fleury que tu m'as parlé de son affaire, que je l'ai dénoncé, et qu'on le révoque en manuvre de la dernière heure ? Résultat : brouille sur toute la ligne et pêche en eau trouble...

–Il faut courir le démasquer !

–Garde–t'en bien ! Fleury ne te recevrait pas, et tu compromettais tout. Crois–moi, attends ; une fois débarrassé de cette élection dont je commence aussi à avoir par–dessus la tête, je ne m'occupe plus que de toi ; et, je t'en préviens, l'affaire ne moisira pas !

A moitié réconforté, Pierre eût, sans doute, continué à broyer du noir, s'il n'avait été distrait de ses pensées par le va–et–vient qu'occasionna l'imminence de l'élection. Ce fut, en effet, autour de la tonnelle où il aimait à lire, un défilé incessant d'affairés, qui venaient prendre la consigne pour se répandre, le lendemain, dans tout le canton, afin d'exciter au vote les abstentionnistes, de payer des chopes dans les auberges aux indécis et aux partisans, de surveiller le dépouillement du scrutin, et d'en faire parvenir le résultat le plus tôt possible.

Sur ces entrefaites, « la » Clélie arrive ; vite on l'entoure, on la questionne.

–Qu'est–ce qui se passe là–haut ? y a–t–il du nouveau ?

–Du nouveau ? c'est–à–dire qu'il n'y a que ça ! Le maire a été suspendu par dépêche, ce matin. Alors, il a fait sonner le conseil, et les sept conseillers restants ont donné leur démission pour protester. Tout le village est sens dessus

dessous !

–Parfait ! parfait ! interrompt, joyeux, l'adjoint Matifat. Plus de maire, plus de conseil, plus de curé, plus de conseiller général ! Apremont est en pleine anarchie !

–Attendez, ce n'est pas tout ! Un médecin de Montbéliard, tout noir, est venu avec un juge et un greffier ; ils ont fait l'autopsie à la cure ; il y en avait un rassemblement ! Jamais je n'ai tant vu de gens sur la place ! Le père Garessus prétendait même que cela pourrait peut-être bien finir par la Correctionnelle !

Tandis qu'ils se congratulaient, la bonne femme s'esquiva vers la tonnelle avec des airs mystérieux, et surprit Pierre en train de rêvasser.

–Voici ce qu'on m'a remis pour vous, fit-elle toute guillerette, en prenant dans son cabas un petit paquet enveloppé de papier de soie, et qui contenait des pensées. C'est pour vous faire voir qu'elle pense toujours à vous. « Et puis, qu'elle m'a dit, vous lui direz ce que je suis en train de faire. »

–Ah ! Et qu'est-ce qu'elle faisait ?

–Eh bien ! elle marquait des oreillers, garnis de dentelles ; et c'étaient des F, des O entrelacés, avec des festons, des

guirlandes, je ne vous dis que ça !

La journée de Pierre s'écoula dans la douceur de l'émotion qu'il éprouvait à s'imaginer sa fiancée, assise sous les sorbiers, attentive à broder de belles lettres sur des oreillers, où leurs baisers bientôt se rencontreraient...

Le Petit Montagnard, de Besançon, apporta le lendemain, dimanche, qui était le grand jour, la nouvelle officielle que M. le maire d'Aprémont était suspendu de ses fonctions pour trois mois. Elle décupla l'ardeur des ouvriers qui, dans la salle de vote, aux terrasses des cafés, dans les rues, entretenirent une agitation vraiment extraordinaire.

Quant au docteur, il ne tenait pas en place : fiévreux, frissonnant, le regard indécis, il n'avait plus l'assurance des jours précédents, et ses amis n'arrivaient point à lui redonner confiance. Il allait de l'un à l'autre, supputant ses chances et ses malchances, et concluait tantôt à son échec complet, tantôt à un ballottage aussi désagréable. Il ne fallut rien moins, pour le ragaiardire un peu, que l'arrivée du sous-préfet qui, devinant en lui un futur politicien d'importance, venait lui donner cette marque inattendue d'intérêt et d'amitié.

Vers six heures, le cortège officiel se rendit à la mairie où le bureau se morfondait, les électeurs ayant presque tous voté dans la matinée, empressés qu'ils étaient à la bataille.

Enfin, six coups sonnèrent au clocher de Saint–Ferréol, et, solennellement, M. le juge de paix Mathias ouvrit la caisse en bois noir, sur laquelle on lisait le mot : *Urne...*

Puis il se rassit avec gravité, enleva sa calotte de velours, marquant ainsi son respect de la volonté populaire, et commença le dépouillement du scrutin, qu'enregistraient à mesure, sur deux colonnes, le greffier Paroy, et M. Fourbanne, l'instituteur. Devant eux, maintenus à grand–peine par le garde–champêtre, les ouvriers étaient tout yeux et tout oreilles, goguenardant les rares fois où le nom de M. Fleury tombait des lèvres du scrutateur.

–335 Ozanne ! cria l'instituteur après une addition rapide ;
54 Fleury !

Une formidable acclamation accueillit ce résultat, faisant trembler les vitres, et, quand elle s'apaisa, celle des ouvriers massés au dehors, la prolongea un instant encore jusqu'aux échos du Gland.

–Mon cher maire, fit le sous–préfet, vous devez être rassuré maintenant ; rien qu'ici, vous avez le tiers des voix totales du canton !

–Oui ; mais il y a le plateau !

La porte s'ouvrit avec violence, et la receveuse des postes se précipita, une dépêche à la main :

–Apremont. Fleury : 35 voix ; Ozanne : 42. Alors, ce fut du délire, tellement on comptait peu sur cette majorité. Le docteur se trouve assailli de mains qui se tendent vers lui ; les casquettes volent au plafond ; la table du scrutin s'effondre sous la poussée, submergeant le juge qui cherchait sa toque égarée dans la bagarre, et dont les cris finirent par dominer le tumulte. Enfin, parmi les rires, on le repêcha meurtri, blanc de poussière, mais ravi d'avoir retrouvé sa coiffure ; et un calme relatif suivit le burlesque de cet intermède, jusqu'à ce que les dépêches provenant, coup sur coup, des trois plus gros Villages du plateau, eussent confirmé et accru la défaite de M. Fleury.

La nouvelle du triomphe fut aussitôt communiquée à la rue, et, soudain, la *Marseillaise* retentit au milieu des pétards, des coups de mortiers et de la sonnerie des cloches, qui appelaient vainement les paroissiens à la prière du soir.

–Au balcon ! au balcon ! hurlèrent une bande de braillards sur l'air des lampions. Ravi comme il ne l'avait jamais été, le maire se fit faire une douce violence, et parut encadré du sous-préfet et du juge. « Mes chers amis, clama-t-il sur la foule, c'est à vous que je dois ce magnifique succès. Je ne l'oublierai jamais, et ma reconnaissance vous est acquise pour toujours. Comptez sur moi à coup sûr, comme j'ai

compté sur vous. Et, maintenant, crions tout d'une seule voix, d'un seul cur : Vive le canton de Remoncourt ! »

Etreint d'angoisse, n'osant se réjouir de ce triomphe, ni le regretter, malade de cette joie populaire, Pierre s'enfuit vers le Gland pour y chercher le silence et, peut-être, l'oubli.

Hélas ! pour la première fois, la rivière amie resta rebelle à son attente, car des gens faisaient la dînette sur ses berges, non sans tapage, et son eau flambait, reflétant à des profondeurs infinies l'image du feu de joie allumé sur la colline, en face d'Apremont tout noir, muet et farouche...

Le lendemain, chez le docteur, le dîner s'écoulait sous la tonnelle assez contraint : le père ne trouvant point dans son fils un écho à sa joie, et celui-ci en souffrant. L'entrée de la bricotière fit diversion.

–Eh ! bonjour, Clélie. Comment allez-vous aujourd'hui ? Vous êtes toujours la même depuis que je vous connais. Voulez-vous boire un verre de vin ?

–Vous êtes bien honnête, monsieur le maire. C'est ce que je disais encore ce matin : il y a deux maisons du bon Dieu dans le pays, chez vous et...

–Et ?

–Et chez M. Fleury ; vous m'excuserez de parler de lui ici, n'est–ce pas ? C'est un bon homme, malgré qu'il ait été contre vous.

–Comment donc, Clélie ? Mais je ne lui en veux nullement, au contraire, surtout que nos deux familles vont s'allier...

La vieille secoua la tête et parut très décontenancée, des larmes perlant parmi la chassie de ses petits yeux.

–Est–ce qu'il y aurait du nouveau ? interrogea Pierre, qui pâlit soudain.

–Oh ! je ne sais pas. Il ne faut pas vous tourmenter, monsieur Pierre.

–Avez–vous vu Suzanne ?

–Oui, et même que j'aurais mieux aimé ne pas la rencontrer. Elle avait les yeux rouges, la figure fatiguée. Elle n'avait pas dû dormir beaucoup, la pauvre demoiselle ! Quand elle m'a vue, elle s'est mise à pleurer comme une Madeleine...

–Vous a–t–elle donné une commission pour moi ?

–Oui. Elle n'a pas pu vous écrire, parce que son père ne l'a pas quittée de toute la matinée. Mais elle m'a dit de vous dire d'aller la voir, sans faute, ce soir, vers six heures, à l'Yeuse, où elle fanera avec les filles Vurpillat. Il faudra y aller, monsieur Pierre, parce qu'elle a bien besoin d'être consolée !...

Le jeune homme, sans rien répondre, se leva, et, le cur gros, courut à sa chambre. Inquiet, son père l'y rejoignit et le trouva secoué de sanglots.

–Je n'aime pas te voir dans cet état–là ; je t'en prie, épargne–moi ce crève–cur.

–Laisse–moi ! laisse–moi !

–Voyons ! fais–toi une raison ; tout s'arrangera.

–Tu aurais bien pu commencer par ne pas tout déranger !

–J'attendais cela ! Pierre, écoute : rappelle ton souvenir. Ne t'ai–je pas demandé la permission, oui, la permission, tu m'entends, de me présenter ?...

–Tu m'as sacrifié à ton ambition ! Laisse–moi !

–M'as–tu permis, oui ou non ?

–Oh ! ne me torture pas ainsi, je t'en supplie ; laisse–moi, ou je m'en vais !

–Veux–tu que je donne ma démission ?

–Cela ne me regarde pas !

–Veux–tu que j'aille la remettre moi–même à Fleury, pour qu'il l'envoie ! Dis un mot, Pierre, et je te jure que je le ferai ; je te le jure sur la mémoire de ta mère, qui nous regarde en ce moment et qui souffre de cette scène, j'en suis sûr !

–Emu aux larmes, le docteur contemplait sur la cheminée le portrait pensif et douloureux de sa femme, qui avait été peint quelques semaines avant qu'elle mourût. Le jeune homme restait silencieux, tête baissée, crispé dans sa rancune.

–Tu ne m'aimes donc plus ?

A ce cri, Pierre jaillit debout, rencontre les regards de sa mère, sanglote de plus belle, et étreint son père.

–Pardonne–moi de t'avoir parlé de cette façon, murmura–t–il, le visage ruisselant. Mais j'ai eu une sorte d'hallucination, où je me figurais Suzanne perdue pour toujours.

–Que tu es enfant ! Encore une fois, veux–tu que je donne ma démission ?

–Non, non ! qu'il n'en soit plus question !

–Bon ; le reste me regarde. Que fais–tu cette après–midi, avant d'aller à l'Yeuse ?

–Je ne sais pas : je lirai, j'écrirai...

–Mauvaise médication ; viens avec moi : j'ai une grande tournée à faire par Bondeval, Roches, Ecurcey ; je te laisserai sur la route d'Apremont. En causant, le temps et l'ennui passent plus vite. Je vais faire « garnir » le cheval...

Pierre accepta le remède avec joie, et revécut les plaisirs que ces promenades lui avaient toujours procurés durant ses vacances. Enfant, il ne se possédait pas de bonheur quand son père le laissait « conduire », ou lui recommandait de bien surveiller l'attelage à la porte des clients. Puis, ce furent, durant ses vacances de collégien, les longues causeries, accompagnées par les haies, sous la voûte des arbres : son père l'interrogeant sur ses études, lui parlant de son avenir, le mettant en garde contre les dangers de la vie. Parfois, sa mère venait avec eux, (il se blottissait contre elle, essayant de lui entourer la taille de ses petits bras),–ou Suzanne, prise au passage, et qui ne faisait que babiller et chanter jusqu'au retour, lui se taisant pour l'entendre plus

longtemps. A cette évocation, sa mélancolie le reprit, car tout le ramenait à sa fiancée.

Un coup de fouet, sous sa fenêtre, le tira de sa rêverie. Vite il descendit, prit place sur la banquette, à côté de son père, et Bichette, qui ne se sentait plus d'impatience depuis deux jours qu'elle était enfermée, détala sur la route. Ce fut de courte durée : à chaque instant, des commères, qui ne voulaient pas déranger le docteur,—(car il eût fallu payer une visite spéciale),—guettant son passage sur le pas de leur porte, l'arrêtaient afin de lui demander conseil sur le rhume de leur mari, la fièvre de leurs enfants, la maladie de cur de celui-ci, la courbature de celui-là, et même, à l'occasion, sur les maladies de leur bétail, pour faire l'économie du vétérinaire.

—Quel métier ! quel métier ! geignait le médecin, et dire que c'est ainsi toute l'année ! pas moyen de causer ! Enfin, nous nous rattraperons à la côte de Bondeval.

Ils y arrivèrent sans trop d'encombres. Bichette prit le pas ; et le médecin, regardant son fils bien en face, lui posa cette question à brûle-pourpoint :

—Voyons ! es-tu sûr de Suzanne ?

—En douterais-tu, par hasard ?

–Réponds à ma question.

–C'est–à–dire qu'elle se ferait hacher plutôt que d'en épouser un autre que moi ; je puis le dire, sans forfanterie.

–Bon, c'est un grand point : avec cet atout en mains, ton mariage ne fait pas de doute.

–Tu crois ?

–J'en suis sûr ; seulement, il peut se faire que Fleury le retarde jusqu'à l'année prochaine, pour n'avoir pas à se rencontrer maintenant avec moi.

–C'est précisément ce qu'il ne faut pas ! cria le jeune homme avec une telle force, frappant sur le rebord de la voiture, que le cheval se mit à galoper. Je ne veux pas retourner sans elle à Paris !

Ses yeux s'étaient dilatés de détresse à cette supposition, et, de rage, il serrait les poings.

–Mon pauvre Pierre, jamais je ne t'ai vu dans une telle surexcitation. Il faut que ta souffrance trouve vite son terme.

–Mais pour cela, que faire ? Conseille–moi !

Il regarda son père, comme le noyé son sauveteur qui approche. Le docteur, homme de prompt résolution, n'eut garde d'esquiver la mise en demeure.

–Ecoute, fit-il avec gravité ; la question est simple. Suzanne et toi, vous vous adorez. D'un autre côté, on ne peut pas t'accuser de viser à la dot, puisque tu apportes au ménage, sans parler des appointements que tu auras bientôt, quatre fois plus que ta fiancée.

–C'est vrai ?

–Absolument vrai.

–Je suis bien heureux de ce que tu me dis.

–Dans ces conditions, votre union s'impose le plus vite possible, et sa date ne peut pas dépendre des fantaisies d'un vieil entêté ; ce serait injuste, et, j'ajouterai, immoral. Par conséquent, si Suzanne te dit tout à l'heure qu'il retarde votre mariage..., enlève-la !

–L'enlever ?

–Parfaitement. Je ne me dissimule pas que ce n'est guère mon rôle de te donner des conseils de ce genre ; mais je ne veux pas que tu tombes malade de chagrin et, entre deux maux, je choisis le moindre.

–Acceptera–t–elle ?

–Ceci te regarde. Voilà la médecine ; à toi de la faire avaler. Je prends la responsabilité de ton acte. Qu'un père, placé dans l'alternative où je suis, me jette la première pierre : Je suis bien sûr de n'être pas lapidé. Allons ! courage ! Tiens, voilà de l'argent. File en Suisse, et, si tu n'as pas assez, télégraphie–moi. Je t'enverrai un chèque par dépêche sur la Banque cantonale. Mais je suis bien sûr que cela te suffira ; car je ne donne pas deux jours à Fleury pour accorder son consentement. Adieu !

Ils s'embrassèrent longuement, comme pour une grande séparation, et, plus ému qu'il ne voulait paraître, le docteur fouetta Bichette, tandis que Pierre, effrayé du conseil, tremblait de tous ses membres et claquait des dents...

La voiture avait disparu depuis longtemps, que le jeune homme restait toujours sur la route, regardant par où elle avait fui, le corps drainé de frissons, les tempes en feu, son front perlé de grosses gouttes.

Enfin, il se ressaisit, comme des pas approchaient, par honte d'être vu en cet état, et il s'enfonça sous bois, dans un chemin de traverse qui coupe les communaux d'Aprémont, par derrière le village, dégringole jusqu'à un petit vallon, grimpe la colline opposée, puis débouche sur l'Yeuse, à une hauteur de quelque cent mètres au–dessus de la source, en

face de la charrière qui conduit de Glay au chef-lieu. L'année même, on avait pratiqué une coupe en cet endroit, de sorte que, du promontoire où il s'était arrêté, l'air étant sec et pur, aucune vapeur ne voilant les fonds, il n'eut pas de peine à apercevoir les faneurs des Vurpillat.

Aussitôt, il pâlit, et son cur palpita plus vite, car il ne distingua que les deux amies de sa fiancée, Julie et Hortense, grasses et fortes filles à cheveux roux, déjà formées comme des femmes. Fausse alerte : la voiture, que l'on chargeait, ayant avancé, Suzanne parut, râtelant le menu foin tombé autour. Elle avait une robe bleue, faisant blouse au corsage, et son grand chapeau de paille à bluets, qui, dans son ardeur à travailler, se trouvait plus souvent, retenu par les brides, dans son dos que sur sa tête.

En ce verdoyant passage, sous la douce lumière glissée par le couchant, grâce aussi au contraste des autres jeunes filles, jamais sa fiancée ne lui avait semblé aussi gracieuse. Alors, s'adossant à un arbre, il goûta, pendant un instant, la plus délicate jouissance, à suivre du regard ses mouvements, soit que la robe légère ondulât le long de son corps en plis harmonieux, tandis qu'elle allongeait son râteau, soit que, avec la vivacité d'un écureuil sautillant sur les branches, elle jaillit du sol pour jeter du foin sur la voiture, son buste étiré et ses hanches rétrécies, soit qu'enfin, « peignant » celle-ci, afin que le fourrage ne s'accrochât point aux buissons, elle renversât sa taille et fit saillir sous le corsage les rondeurs de

sa gorge...

Elle s'arrêta soudain, consulta sa montre, regarda vers la charrière, s'appuyant sur son râteau, et Pierre, tiré de sa contemplation, se mit à dévaler en bas le sentier, parmi un éboulis de cailloux, anxieux et ravi tout à la fois de l'imminente et décisive rencontre.

– Reste sous bois ! s'écrie Suzanne, qui s'est précipitée à sa rencontre. Papa est dans son cabinet de travail ; il n'aurait qu'à nous voir !... Sans répondre, Pierre étreignit son amie avec une fougue dont elle manqua étouffer. Puis, leur frénésie passée, ils s'entourèrent la taille, et, parmi l'enveloppe légère du crépuscule, se promenèrent à l'ombre des frênes, dans le chemin de « défruitage », qui borne la plaine de la source.

– Qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vue ? interrogea le jeune homme au bout de quelques pas.

– J'ai souffert pour toi.

– Tu as souffert ? Alors, tu m'aimes moins ?

– Je t'en aime davantage encore, si c'est possible. Mais tu m'as forcée à te donner rendez-vous ici, et non chez nous, car papa est très excité contre toi.

–Mais, pourquoi donc ? Je t'assure que...

–Ecoute, fit-elle d'un air grave, en lui mettant les mains sur les épaules, et en le regardant fixement ; je te le dirai, si tu me promets de ne pas m'en vouloir.

–Je te le jure sur notre amour !

–Eh bien ! permets-moi de te dire que tu as eu tort de raconter à ton père que papa avait ramené de Villars le corps du doyen. De là est venu tout le mal, car il ne veut plus te voir, et il ne te pardonnera pas facilement d'avoir été suspendu à cause de toi.

–Ah bien ! mon père et moi nous ne nous sommes pas trompés ! Laisse-moi rire à mon aise !

–Tu deviens fou ?...

Bras ballants, elle le contemplait, hébétée devant cette explosion d'allégresse, dont il était, surtout depuis quelques jours, si peu coutumier.

–Moi qui croyais t'annoncer une mauvaise nouvelle !

–Excellente, au contraire ; s'il n'y a que cela pour retarder notre mariage !... Eh bien ! je te jure, tu m'entends, je te jure que je n'en ai pas dit un traître mot à mon père, et qu'il a

peut-être été le dernier à l'apprendre !

–Oh ! que je suis contente ! Mais quel est donc le dénonciateur ?

–Je te le donne en cent pour le deviner ! Non, n'essaie pas ; j'aime mieux te le dire : c'est sans doute Flajoulat ; il y en a les preuves à la sous-préfecture !

–Quel méchant homme ! Ce matin encore, il affirmait à mon père que ce ne pouvait être que toi !

–Ah ! ce que j'aurai plaisir à lui dire ce que je pense, à celui-là ! Oh ! puis, en somme, à quoi bon ? Sa duplicité dévoilée, je retrouve l'affection de ton père, et notre mariage, bientôt, le punira de reste... Mais tu secoues la tête...

La figure de Suzanne, un moment éclairée, s'était rembrunie, et sa voix s'enroua.

–C'est qu'il n'y a pas que toi dans l'affaire, mon pauvre ami !

–Est-ce qu'*il* aurait demandé ta main ?

–Oh ! si ce n'était que cela ! Oui, il l'a demandée hier ; je l'ai refusée aussitôt, et je dois rendre cette justice à mon père

qu'il n'a pas insisté, même une seconde.

–C'est encore bien heureux ! Alors quoi ?

–Ecoute, mon amour ; tu ne peux pas te figurer combien papa a été blessé par son échec ; maintenant, il est comme un écorché vivant. Rien que le nom de ton père le met en des fureurs inouïes ; Brigitte et moi nous en tremblons. Comment veux-tu, dans ces conditions, qu'il accepte même l'idée de notre prochain mariage, qui le mettrait chaque jour en face de son ennemi ? Mais ce que je puis faire, c'est de le ramener à la raison peu à peu, à force de câlineries ; l'hiver, qui engourdit tout, passera là-dessus et, au printemps, nous nous épouserons...

–C'est comme cela que tu arranges les choses, toi ? s'exclama-t-il furieux, lui serrant les poignets avec une brutalité dont elle ne l'aurait jamais cru capable. Alors, il t'est complètement égal de me voir repartir seul ? Veux-tu que je te dise : tu ne m'aimes pas comme je croyais ; entre ton père et moi, tu n'hésites pas !

Frappée au cur, Suzanne se recula, détacha de sa taille le bras de son fiancé, et, sans dire un mot, reprit le chemin de la prairie. Il la regarda s'en aller, les yeux secs, immobile, soudain méchant, jusqu'à ce qu'elle disparût derrière la haie...

Alors, ne la voyant plus, un flot de sang congestionna sa face ; sa vie lui apparut morte ; comme un fou, il sauta jusqu'à son amie, la prit dans ses bras, la rapporta dans l'allée, et l'assit sur un tronc d'arbre avec la délicatesse d'une mère pour son enfant.

–Pardonne–moi ! Pardonne–moi !

–Pierre, tu es tout de même trop injuste ! Depuis trois jours j'ai souffert le martyre pour toi ; je viens ici pour me remettre, et tu l'augmentes ! Ce n'est pas bien !

–Pardonne–moi, je t'en supplie !

–Mais, tu es pardonné d'avance, tu le sais bien. Ce que je ne m'explique pas, c'est qu'avec les preuves d'amour que je t'ai déjà données, tu puisses encore douter de moi !

–Excuse–moi, je t'aime trop !

–Dis–moi ce que je pourrais bien faire de plus pour te convaincre d'une façon définitive que je n'aime que toi !

Il saisit au vol l'occasion, et, en mots pressés :

–Ecoute ! Nous ne pouvons pas rester plus longtemps éloignés l'un de l'autre. Partons ! J'en ai parlé à mon père ; c'est lui–même qui m'a conseillé de t'enlever...

–M'enlever ! Mais vous êtes fous !

–Ecoute donc ! Demain, nous pourrions être à Genève, sur le lac Léman. Tu verras, c'est une merveille ; jamais je n'ai vu d'eau plus bleue, ni de villages plus riants : Vevey, Montreux, Clarens, Coppet, Chillon, Morges, vrais nids d'amour dans la verdure ! Et nous nous y aimerons tout à notre aise, jusqu'à ce qu'une dépêche nous rappelle, trop vite, hélas ! Mais nous y reviendrons... Qu'en penses-tu, ma chérie ?

–Je pense, mon ami, que ce serait un crime de quitter papa de cette façon. Démoralisé comme il est par cette élection, lâché par tant d'ingrats, et, pour finir, abandonné de sa fille, il en mourrait...

–Tu exagères ; il n'a pas la prétention de te garder sans cesse auprès de lui, et il dépendra de sa seule volonté...

–Non, non, je te dis : je le connais, il en mourrait...

–Et si c'est moi qui meurs de ton obstination.

–Mais tu ne mourras pas pour attendre un peu ! Voyons, sois raisonnable ; comprends donc la situation terrible où je me trouve, et ne me demande pas l'impossible.

–Tu vois bien que j'avais raison de douter de toi !...

Des larmes lui répondirent, puis des sanglots, et des plaintes où l'on sentait l'angoisse qu'éprouvait la jeune fille à se trouver dans cette alternative. L'âme disloquée entre ces sentiments, épuisée par une lutte terrassante, ne sachant que faire, elle pleurait.

Et lui, la voyant si misérable, si haletante, prête à rendre l'âme de détresse, épouvanté, il l'appela de tous les noms, touchants et ridicules, qui forment le vocabulaire des amoureux, tant qu'enfin les yeux se séchèrent, et un sourire commença d'errer sur les lèvres blanches.

–Je dois être laide à faire peur, dit-elle ; allons à l'Yeuse ; l'eau fraîche me remettra.

Sans dire un mot, avec ce calme consécutif des secousses, ils s'en furent à la fontaine, par le crépuscule commençant. Elle était dans toute sa splendeur. Le soleil, à son déclin, caressait d'or son dôme de verdure, et juillet épanouissait en ses entours une floraison de menthes et de salicaires d'une luxuriance extrême. Il s'en dégagait des arômes subtils, que la fraîcheur, distillée par la roche et les feuillages épais, rendait plus pénétrants encore... Ils s'assirent sur la pierre, et Suzanne s'épongea la figure de son mouchoir. Sans oser encore se regarder en face, après l'éclat de tout à l'heure, ils cherchaient à épier leurs figures dans le miroir de l'eau ; mais, le soleil disparaissant derrière les Lomonts, la source ne leur montra que des images enveloppées de pénombre,

parmi lesquelles, soudain, un reflet brilla.

–Pierre, fit la jeune fille, voilà l'étoile que tu m'as montrée aux Vaugondrys ; t'en souviens–tu ? Etoile du soir, espoir, dit un dicton. Espérons donc, malgré tout... Mon ami, il va falloir nous séparer ; la nuit vient ; on n'attend sans doute plus que moi pour rentrer.

–Quand l'étoile du soir apparaît, répondit–il, continuant son rêve, l'heure du berger est proche.

–Qu'est–ce que l'heure du berger ?

–C'est le moment où les amoureux se retrouvent sous la futaie ; ils s'enlacent, s'étreignent, se donnent l'un à l'autre... Voilà l'heure du berger. Ah ! si elle pouvait sonner en ce moment pour moi ! Ne serait–ce pas le meilleur moyen de hâter notre mariage ?

–Comme toi je suis lasse d'attendre, murmura–t–elle en s'arrachant à son étreinte ; m'unir à toi sera mon plus grand bonheur. Mais tu sais mon serment de rester digne d'être ta femme ; je le tiendrai. Adieu !

–Suzanne, aie pitié de moi ; reste !

–Non, non ! Il faut que je rentre. Laisse–moi !... Oh ! tu me regardes comme il y a un instant : j'ai peur !

Alors les cloches, au-dessus de leurs têtes, tintèrent leur plainte, que les échos du vallon répercutèrent en notes gémissantes. Sa force décuplée par l'imminence du danger, Suzanne se dégagea.

–C'est le glas de M. le curé ! s'écria-t-elle en se signant. Tu vois, même dans la mort, il nous rappelle au devoir. Bonsoir, Pierre. Je t'aime ! Espère !

Et, plus rapide que l'hirondelle fendant l'espace, elle s'enfuit dans la nuit...



« *OH ! LA BELLE CHOSE QUE D'AIMER !* »

Comme pétrifié par l'envolée de son amie, et brisé par tant d'émotions, Pierre s'affaissa sur l'auge, anéanti. Sa tête était brûlante, et son cur battait la fièvre. Se penchant sur la source, il but à longs traits l'eau vive, parfumée de cresson et de menthe, et dont le baiser le rafraîchit.

Soudain, il tressaillit. Le vacarme des voitures de foin escaladant la côte s'était tu, au tournant de la charrière, et, tandis que les chevaux reprenaient haleine, une voix pure jaillit du silence, et commença de chanter.

« C'est Suzanne, pensa-t-il. Il n'y a qu'elle pour moduler de cette façon. »

Déjà il souffrait à la pensée qu'elle put chanter après la scène qui venait de se passer, quand la brise, soufflant du Lomont, lui apporta plus distinctes les paroles : et son émotion fut vive à reconnaître la chanson qu'elle avait dite à leurs fiançailles :

–J'aime mieux mourir dans la tour

Que d'abandonner mes amours,

–Dedans la tour tu mourras,

Ou tes amours tu quitteras.

Par une association d'images subite, il revit la jeune fille dans la salle à manger d'Apremont, rayonnante de joie et lui coulant de doux regards. Ah ! qu'ils étaient heureux à ce moment ! Rien encore n'avait traversé leur bonheur ; un mois après, celui-ci se trouvait effondré. Était-ce pour toujours ?

–Oh ! la belle chose que d'aimer !

S'écrie le plus jeune des abbés.

Il nous faudra les marier,

Avant que de nous en aller.

Les jeunes filles et les faneurs reprirent en chur ce couplet avec cette justesse dans la voix et ce goût du chant si habituels dans la montagne comtoise. Après quoi, la voix seule de Suzanne le redit une fois encore :

Oh ! la belle chose que d'aimer

S'écrie le plus jeune des abbés.

Il nous faudra les marier,

Avant que de nous en aller.

L'intention alla droit au cur de Pierre.

« Courage ! lui redisait sa fiancée ; courage ! Espère, parce que je t'aime ! », et c'est pacifié qu'il reprit son chemin vers Remoncourt, tandis que la chanson se perdait dans le lointain.

Une demi-heure après, il était de retour à sa maison, qui sommeillait noire, volets fermés, lumières éteintes. Il tire une fois, deux fois, trois fois le timbre de la grille, sans que personne ne réponde ; enfin, au quatrième carillon, la persienne de son père s'entrebâille.

–Comment, c'est toi ! s'écrie celui-ci. Ma foi ! comme je ne t'attendais pas, et que j'étais fatigué, je m'étais couché. Je descends...

Au bout de cinq minutes, habillé à la diable, il rejoignait son fils, les yeux écarquillés du sommeil interrompu.

–Alors, cela n'a pas marché ?

–Oh ! pas du tout !

–Raconte–moi cela.

–Notre idée d'enlèvement n'a eu aucun succès.

–Vrai ? La brave fille !...

–Comment ? Et toi qui m'avais donné ce conseil !

–Oui, je me souviens ; mais, depuis, j'ai réfléchi, et je l'ai regretté. Tu sais bien que, dans notre pays, une demoiselle enlevée est perdue de réputation pour toujours...

–Oh ! alors tu peux être très tranquille sur la réputation de Suzanne.

–Ah !... La brave fille ! Comme je suis heureux qu'elle devienne ta femme, car, cela ne va pas tarder maintenant, sois–en sûr ; dès demain, je m'en occupe ; et, dans la quinzaine, nous allons à la noce !

–Vraiment, ton optimisme me démonte ! Qu'as–tu combiné de nouveau ?

La physionomie du père était radieuse ; il se frottait les mains de contentement, soit qu'il voulût rendre courage à son fils, soit que la solution de cette crise lui parut en

meilleure voie que le matin, soit enfin que la vertu de la jeune fille lui eût causé une particulière satisfaction.

–Dans la quinzaine, tu m'entends. Demain après-midi, nous monterons à Apremont, et je tiendrai à Fleury un discours en trois points pour lui démontrer qu'il a tort de ne pas accepter le fait accompli, que cela ne changera rien à la situation, puisque le décret de transfert du chef-lieu doit être signé de ce matin, et qu'à tout prendre, il vaudrait mieux pour lui faire la part du feu,...

–La part du feu ?...

–Oui ; qu'il consente à ton mariage aussitôt, et je réponde de son élection au conseil d'arrondissement à ma place ; je fais maintenir le doyen à Apremont, des audiences de quinzaine de la justice de paix..., que sais-je, enfin !

–Et tu crois qu'il acceptera ?

–J'en suis persuadé. Parions qu'il commence déjà à regretter sa conduite à ton égard, car il t'aime bien ; et quand il saura la vérité sur Flajoulat !... Allons ! tout ira bien ; courage ! Sur ce, allons nous coucher pour bien nous préparer à la bataille. Bonsoir !...

Suzanne, ayant revécu la nuit entière, dans ses moindres détails, la scène de la veille, malade de la douleur qu'elle

avait dû causer à son fiancé, se leva, bien décidée à convaincre son père que le mariage ne pouvait être remis plus longtemps.

Comment y arriverait-elle ? Pensive, elle se le demandait, sa fièvre à la brise du Lomont, qui entrait à pleine fenêtre dans sa chambre, tandis que ses regards erraient sur la vallée, qu'effleurait le soleil du matin. Pour la première fois, elle se sentit faible devant la volonté paternelle, et ses yeux lourds retinrent à peine leurs larmes...

Soudain, sa résolution prise, elle se passa de l'eau fraîche sur la figure, un instant s'agenouilla sur son prie-Dieu, devant une Pietà qui avait sa confiance, puis, ayant recouvré son sang-froid, elle s'en fut vers son père. Elle le trouva au poêle, déjà prêt pour l'enterrement du doyen.

–Comment ? Tu n'es pas encore « habillée ! »

–J'ai bien autre chose à quoi songer !

–Dépêche-toi ; la cérémonie est pour neuf heures ; tu n'as que juste le temps !

–Je veux savoir auparavant si tu n'es pas revenu à de meilleures idées... Les traits de M. Fleury, qui s'étaient détendus à la vue de sa fille, se contractèrent de nouveau, et il esquiva la réponse.

–Voyons, dit–elle, en lui tenant la tête de ses deux mains, et l'embrassant ; fais un effort de bonne volonté. Pourquoi retarder, maintenant, ce que tu ne peux pas, et ce que tu ne veux pas éviter ? Il n'y a plus à revenir sur le passé, qui est définitif ; tout regret, toute résistance seraient du superflu.

–Tu en prends bien à ton aise avec la situation que ces mauvaises gens m'ont faite ! Quant à moi, je n'oublierai jamais leur méchanceté à mon égard !

–Je l'admets ; mais, encore une fois, pourquoi Pierre souffrirait–il de ta haine contre son père ?

–Ma pauvre enfant, tu rabâches... Allons ! en voilà assez ! Je ne veux pas entendre parler de mariage avant l'année prochaine. Pierre a attendu jusqu'ici ; que diable ! il peut bien attendre encore !

Il s'était levé pour couper court à l'entretien, et se dirigeait vers la porte. Suzanne pâlit, puis, brusquement toute frissonnante d'une pensée subite, elle arrêta son père, lui serrant la main comme dans un étau :

–Et si je te disais que, l'année prochaine, il serait trop tard !

–Trop tard ? Parle donc ! Que veux–tu dire ?

–Oui, trop tard ; parce que, depuis hier, je suis sa femme ! M. Fleury s'effondra dans un fauteuil ; mais un flot de sang le redressa ; alors, les yeux hagards, les tempes en feu, les oreilles bourdonnantes, il courut à la fenêtre, revint à sa fille immobile, blanche, exsangue, la fit tournoyer sur elle-même, la prit par les épaules, ouvrit la porte, et, sans un mot, la poussa d'une telle force qu'elle s'abattit sur les dalles de la cuisine.

Enfin, quatre à quatre, indifférent aux cris de Brigitte, il grimpe l'escalier, et s'enferme à double tour dans sa chambre.

Là, prostré devant sa table, il se mit à pleurer comme il ne l'avait jamais fait depuis la mort de sa femme, criant, sanglotant, hurlant, accusant tout le monde, maudissant sa fille, Pierre, le docteur, adjurant la mort de le délivrer, et se demandant s'il ne vaudrait pas mieux prendre les devants...

L'image subite de Suzanne, blessée peut-être par sa brutalité, traverse sa furie ; tremblant de peur à cette évocation, il saute vers la serrure, et se précipite : personne dans la cuisine ; au poêle, personne !... Il remonte, les cheveux hérissés, blanc d'angoisse, claquant des dents : personne dans la chambre de la jeune fille ! Il escalade l'échelle de la mansarde, fait sauter d'un coup d'épaule la porte de Brigitte : personne !...

Alors, à bout de forces, il redescend chez lui, drainé de fièvre, manquant de souffle, haletant de détresse; à peine peut-il pousser une chaise près de la fenêtre, et, la tête sur l'appui, il aspire un peu d'air à larges poumons...

Aussitôt, ses prunelles se dilatent d'horreur, apercevant une robe bleue qui descend la côte... Oui, c'est elle, c'est sa Suzanne adorée, qui l'abandonne, qui, elle aussi, abandonne le village des ancêtres, pour aller vers l'amour, vers la vie, vers l'avenir, le laissant seul, tout seul, sur la mort du passé...

–Suzanne ! Suzanne ! crie-t-il, éperdu. Mais sa voix rauque se perd dans le fouillis des arbres qui bordent la charrière... D'un effort suprême, il se dresse, se penche sur le précipice, et il clame :

–Suzanne ! Suzanne !

Un coude de la route la dérobe bientôt à sa vue.

Conscient alors de son impuissance, le dos cassé, chancelant, tremblant, il prit un bâton, puis, à petits pas rayant le parquet, il descendit, traversa la maison déserte, sursautant où elle était tombée, et tendit vers le jardinet des remparts, asile habituel de ses peines. Les cailloux dégringolaient sous sa marche pesante, et sur le roc sa canne glissait.

Quand il fut arrivé, ses yeux, secs à force d'avoir pleuré, de nouveau se remplirent de larmes à voir une corbeille de dahlias qu'elle avait plantés, et elles redoublèrent devant la vallée, qui lui prenait sa fille.

Mais un grincement se mit entendre ; la barrière, lentement, s'entrebâille, et Suzanne paraît, ses traits ravagés par la souffrance, silencieuse et pâle.

Avec sa fille, la vie lui renaît ; il veut s'élancer, il avance les bras ; le ravissement le cloue à son banc.

Ayant vu son geste, elle se précipite, s'agenouille devant lui, défaille sur sa poitrine, et, parmi ses sanglots, d'une voix blanche :

–Je reviens, parce que j'ai menti.

Il la relève, l'embrasse, l'étreint à perdre l'âme, et murmure :

–Suzanne ! ma Suzanne !

Il plonge les yeux dans ses yeux, et, y lisant une prière :

–Pierre... Oui... Ah ! Pourquoi n'est-il pas là ?

Au-dessous d'eux, dans le vallon, les sirènes annonçant la relève de dix heures, semblaient mugir le triomphe des usines, tandis que, là-haut, les cloches, accompagnées par le *Dies irae*, commençaient à marteler le glas du village endormi...

FIN

Le Village endormi

Table des matières

Première Partie

I

II

III

Deuxième partie

I

II

III

FIN

Edition Deluxe

Les conversions ont été effectuées depuis des sources propres et standards en xhtml/xml

Elle utilisent des meta tags pour l'identification du contenu et d'autres données

Le maximum de ressources disponibles sont utilisées pour offrir au lecteur l'expérience de lecture la plus agréable possible.

Des détails supplémentaires sont disponibles sur le site eBooksLib.com

Toutes suggestions en vue d'améliorer ces éditions sont les bienvenues.

L'équipe ebookslib.com.

Le Village endormi

©2001–2 eBooksLib.com

Version électronique

eBooksLib.com

Mise en page effectuée par *NoPapers*

Avril–2002